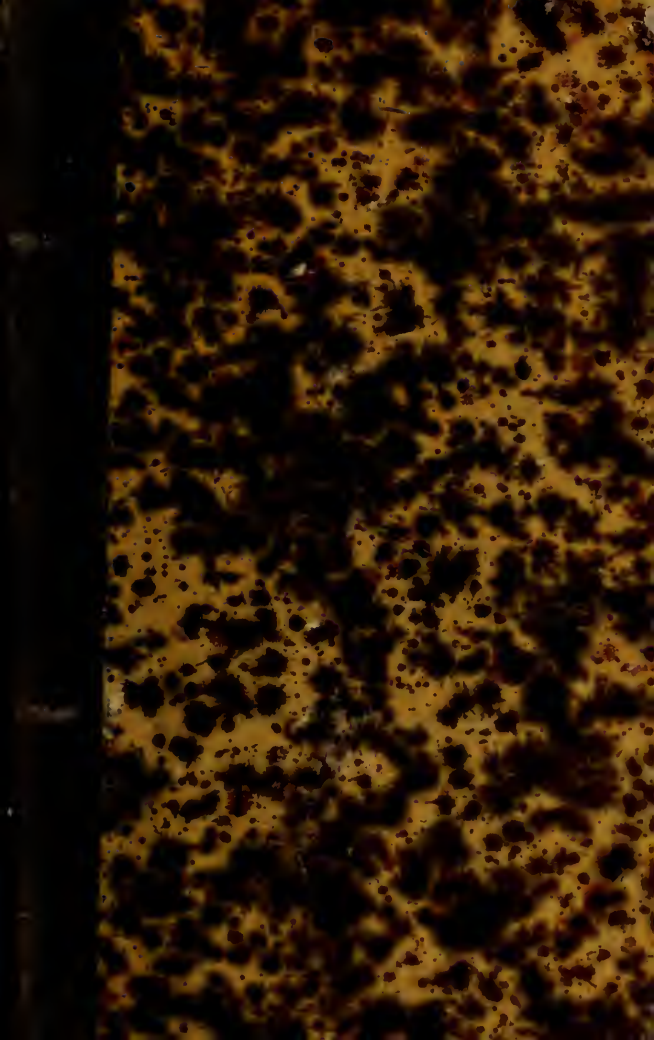


1 Voyage aux Pyrénées
2 Variétés instructives et morales
2 parties



Vue du Pont d'Espagne, à Cauterets

VOYAGE

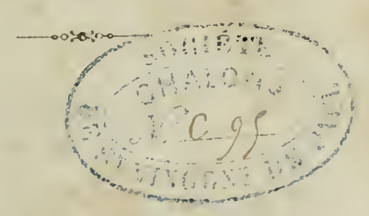
AUX PYRÉNÉES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

VOYAGE
AUX PYRÉNÉES

FRAGMENTS DE L'OUVRAGE
INTITULÉ : DE LA LOIRE AUX PYRÉNÉES.

troisième édition.



LILLE
L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
1854

VOYAGE AUX PYRÉNÉES

LETTRE PREMIÈRE.

Chartres, le 25 juin 1829.

Vous m'attendiez, ma bonne mère, et voilà que je m'éloigne encore !.... Au lieu d'aller vous donner mes soins, je vais, égoïste que je suis, me soigner moi-même. C'est pitié, je m'en veux; j'en veux à mon médecin et à mes amis, qui me font un devoir, une loi de partir pour les Pyrénées. C'était bien la peine de vous répéter, dès ma plus tendre enfance, ce que Ruth disait

à Noémi : *La terre où vous mourrez me verra mourir , et je serai ensevelie où vous le serez ;....* J'ajoutais : *Mes sœurs vous rendront fière ; moi je vous rendrai heureuse.....* Tout cela me cause du trouble ; tant il est vrai que le cœur peut avoir ses remords, lors même que la raison et le devoir vous absolvent !

Votre dernière maladie m'a fait une profonde blessure ! Je ne puis songer à ces souffrances , à ces périls passés , sans frissonner encore de terreur. Dieu bon ! si je suis condamnée au malheur de lui survivre , permettez du moins que ma vive affection filiale adoucisse les derniers moments de sa vie ; faites que je recueille, avec les exemples de sa piété résignée , la bénédiction maternelle ; j'ai la douce confiance que je possède auprès de vous , ô mon Dieu , un intercesseur plein d'amour. En récompense de mes soins, il demande que je puisse consacrer ma vie , mes facultés à l'épouse qui lui cédait avec une abnégation touchante la priorité de mon attachement et de ma tendresse.

Ah ! ma mère , à quels regrets douloureux ne serais-je pas en proie, si à vos derniers

jours vous n'aviez pas rencontré mon regard, et si le vôtre ne s'était pas arrêté sur moi, si ma voix n'avait pas frappé votre oreille, si vos paroles n'étaient point venues jusqu'à mon cœur, si votre main s'était glacée sans être réchauffée par la mienne, et surtout si je n'avais pas demandé ce pardon que l'amour timoré ne manque jamais d'implorer à l'heure solennelle !....

Me voici à Chartres et déjà bien loin de vous. Rien de plus triste et même de plus fastidieux que le pays chartrain ; la vue n'a point un tertre pour s'y reposer ; ce n'est, suivant la saison, qu'un vaste champ de blé, ou une jachère immense ; eh bien, du milieu de cette monotone contrée, se détache un point brillant, comme dans les ténèbres se montre une étoile lumineuse ; c'est, vous le devinez bien, la cathédrale.

La cathédrale de Chartres tient le premier rang parmi les monuments religieux de l'Europe. Ce qui la caractérise surtout, c'est l'identité parfaite dans la pensée, l'unité dans la conception. Elle est plus spacieuse que toutes les autres ; son église souterraine, ses sculptures, ses vitraux, ses flèches, ses

chapelles, tout concourt à en faire un édifice extraordinaire. L'un des clochers est plus élevé que l'autre qui supporte une flèche énorme. Le porche principal est décoré de statues gigantesques fort remarquables. Commencée par Robert le Pieux, terminée en 1145, elle fut restaurée par saint Louis même, qui fit achever la charpente, nommée poétiquement la forêt. Dans ce beau siècle, le pouvoir ne délaissait point les hommes de génie; et ceux-ci ne faisaient jamais faute au pouvoir. Pierre de Montereau et les deux frères, Pierre et Eudes de Montreuil, constructeurs de la sainte-chapelle, de Notre-Dame de Mantes, eux qu'on proclame les plus habiles ingénieurs et architectes du temps, étaient dignes d'exécuter les hautes conceptions du grand et saint roi.

En posant le pied sur le seuil de cette célèbre cathédrale, il faut s'écrier : *C'est bien ici la maison de Dieu et la porte du ciel*! Ces nefs obscures, ces vitraux fortement colorés, ces voûtes où se perd le regard, pénètrent l'âme d'une terreur religieuse; c'est le sublime qui vous accable d'émotions ravissantes et douloureuses.

Quel acte de foi plus ardent, quelle expression plus vive de l'esprit religieux du moyen-âge, que la construction même de cette cathédrale? A Chartres, se formèrent ces merveilleuses associations d'ouvriers, ces confréries de bâtisseurs d'églises, qui, ensuite, se répandirent dans les autres diocèses, et élevèrent toutes ces basiliques, aujourd'hui l'admiration des connaisseurs, la joie des fidèles et le désespoir de nos architectes. Il faut lire dans les chroniques le récit ou plutôt le tableau de ces ateliers inouis où venaient affluer des hommes de toutes les conditions, où le noble et le prêtre, le bourgeois des cités et le laboureur des champs se mettaient ensemble à l'œuvre, obéissaient à la même direction, parce qu'ils n'avaient qu'*un cœur et qu'une âme*. Toute cette multitude s'agitait, marchait, travaillait dans un ordre et une discipline exemplaires. Au bruit des chars qui traînaient les matériaux, ces ciseaux qui taillaient la pierre, s'unissaient les accents de l'allégresse laborieuse et l'harmonie des pieux cantiques. Ces chants allégeaient la fatigue et excitaient l'ardeur de tous, comme les accords belliqueux du

clairon et des hautbois soutiennent la marche du guerrier, et le font tressaillir d'enthousiasme pour le combat.

Il y a, au sujet des clochers de Chartres, une jolie anecdote. Anne de Bretagne, passant en cette ville, assista à l'office divin dans la cathédrale. La voix d'un enfant de chœur se distinguait par-dessus toutes les autres. C'étaient les sons d'une mélodie angélique. La reine émerveillée demande au chapitre de lui céder le jeune choriste pour la musique de sa chapelle; et, en échange de cette petite voix flûtée, elle leur en promet une qui se ferait entendre à quatre lieues à la ronde. Peu de temps après, les chanoines reçurent une cloche énorme, à laquelle on imposa le nom de ce même enfant de chœur.

Avant de fermer ma lettre, j'ai voulu, ma bonne mère, relire la vôtre. Mes larmes ont coulé de nouveau; mais ces larmes n'étaient pas amères. Je remerciais Dieu de vous avoir fait lire si couramment dans mon cœur.

—⬥—

LETTRE DEUXIÈME.

Tours, 2 juillet 1829.

JUSQU'À Orléans, la route n'a rien de fort remarquable Orléans, ville antique et déjà fort célèbre sous la première race, a bien de quoi exciter l'intérêt. Son beffroi, son musée, sa grande rue, son pont aux treize arches, et surtout la cathédrale, voilà pour les yeux.

Quant à moi, toutes mes pensées sont ici à Jeanne d'Arc. Chaque fois que, dans l'histoire, je rencontre des femmes qui se signalent par des actions d'éclat, des traits d'hé-

roïsme, j'éprouve au milieu de ma vive admiration un sentiment pénible; j'ai peine à y retrouver les douces et timides vertus de notre sexe. Mais Jeanne, dans sa carrière de prodiges, conserve sous l'armure du guerrier le cœur d'une vierge craintive et compatissante; à la cour, au conseil, dans les camps, c'est toujours la fille simple, pieuse et tendre, parée de ses humbles vertus, fleurs chéries qu'elle avait apportées de son *val coloré*, et qui formaient son auréole sur le bûcher de Rouen.

La bergère de Vaucouleurs, humble vierge et vaillante héroïne, semble n'avoir pas quitté ces murs; son ombre se plaît sans doute à y revenir; elle doit errer souvent autour de cette statue érigée par la pieuse reconnaissance des Orléanais.

Après la mort de Jeanne, les femmes d'Orléans sacrifièrent tous leurs joyaux pour lui élever un monument que les protestants détruisirent en 1562. Il était naturel que la foi sincère et naïve de Jeanne reçût un tel honheur. Ainsi, deux fois en France, on a osé insulter à la mémoire de l'illustre française. Au seizième siècle, le froid et turbulent pro-

testantisme brisa son mausolée ; au dix-huitième, un philosophisme plus froid et bien plus cruel essaya de flétrir cette gloire si virginale, cette renommée si patriotique.

D'Orléans à Blois, notre voiture roulait rapidement sur une digue étroite ; à gauche, une culture riche et féconde, des troupeaux qui couvrent les prairies ; à droite, les rives délicieuses de la Loire, avec ses bois, ses vignobles, et ses jolis villages. *La terre, Seigneur, est rassasiée des fruits que répandent vos mains ; vous faites germer pour les troupeaux l'herbe de la prairie et les moissons pour l'homme ; vous faites naître de la terre le vin qui charme son cœur.*

Bientôt apparaît la ville de Blois, dominée par sa cathédrale qui s'élève au milieu de toutes les habitations, comme un arbre au milieu de la plaine. La ville ancienne est assise sur le versant d'une montagne, où elle semble étaler ses maisons, ses rues étroites, montueuses, superposées, tandis que Blois moderne, placé plus bas, laisse voir, le long de son fleuve, un large quai, un pont élégant, des édifices, une terrasse verdoyante.

De Blois à Tours on suit une [illegible] unie et droite mais [illegible] parapet sépare de [illegible] pliers, véritable ran[illegible] jettent leur ombre s[illegible] paysage s'agrandit ; [illegible] et forment de charm[illegible] route et le fleuve, la [illegible] verdoyantes. Chaumo[illegible] Catherine de Médicis, [illegible] de beaux arbres, co[illegible] verdure. La route est [illegible] saules et de frênes q[illegible] gémir. Oh ! les arbre[illegible] truments ; ils ont des [illegible] ce sont les harpes de [illegible]

Plus près de Tours, les rochers s'élèvent et offrent à chaque pas dans leurs flancs une demeure bien sombre, mais plus paisible, plus durable surtout que les châteaux et palais aux pauvres villageois. Sur le sommet de ces mêmes rocs, l'œil découvre de jolies maisons de campagne éclatantes de blancheur, assises au milieu de leurs jardins élégants, telle qu'une jeune et blanche bergère sur un tapis de verdure. Le laurier-rose, le

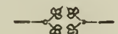
jasmin, qui s'entremêlent avec les figuiers, les treilles de pampres et les fruits déjà colorés d'un vif incarnat, couvrent le tapis et forment de gracieuses guirlandes....

A Tours je me suis crue pour un instant dans la capitale d'un grand royaume; on aperçoit tout à la fois l'un des plus beaux ponts de l'Europe, des quais enchanteurs et une rue véritablement royale par sa régularité, sa longueur et sa largeur surprenantes; cette rue est garnie de trottoirs et bordée de beaux hôtels tous construits dans le même style. Mais le prestige ne dure pas long-temps; on ne rencontre plus ensuite que rues étroites, obscures et tortueuses. Ainsi Tours ne fait pas oublier la Touraine; la cathédrale ne fait pas oublier non plus celle de Chartres; néanmoins c'est un bel édifice gothique, aux clochers inégaux, aux magnifiques rosaces, à la nef vaste et élevée, aux piliers légers, aux vitraux richement composés.

Durant les longues heures que je passe en voiture, mon âme refait un voyage dans le passé, voyage plus triste et plus animé que celui qui emporte mon corps vers ces régions diverses. Que de gîtes douloureux! que de sé-

jours chers à mon cœur, mais hélas ! que je ne reverrai plus ! Il y a deux ans, à pareille époque, je rentrais sous le toit où mon père malade m'attendait, et où je le vis soudain se ranimer pour me bénir. Je demeurai trois mois auprès de lui, et, pour ainsi dire, pressée sur son cœur. Son regard sensible et pénétrant me faisait oublier les peines de la vie; un serrement de sa main m'élevait au-dessus de mes faiblesses; un sourire de ses lèvres m'encourageait, m'inspirait; un mot me récompensait de tout le bien que j'avais pu faire, et m'imposait la douce obligation de mieux faire encore. Mais, trois mois après, je quittai cette maison paternelle, et je la quittait furtivement. Je me levai à deux heures du matin; je ne pus résister à entr'ouvrir doucement sa porte; je me penchai vers son lit, comme pour être encore une fois bénie par lui; j'effleurai d'un léger baiser sa main qui soutenait sa tête; puis, épouvantée de l'émotion que j'allai soulever, et me reprochant mon égoïsme de tendresse filiale, je m'éloignai lentement, en silence et pleine d'anxiété. Rentrée dans ma chambre, je me laissai aller à ma douleur; je tombai à ge-

noux et sanglottai long-temps. Je priai, je demandai à Dieu qu'il permît au moins que je revinsse encore consacrer mes soins, mes jours, à ce père si digne de mon amour. Dieu m'a exaucée; que son saint Nom soit loué !....



LETTRE TROISIÈME.

Poitiers, le 22 juillet 1829.

Ce qui m'a frappé à l'approche de Poitiers, c'est la multitude de noyers qui couvre la campagne. Entre tous ces arbres magnifiques, il en est deux dont l'aspect me frappa : leur base et leur tronc étaient séparés par un assez grand intervalle ; et à mesure qu'ils s'élevaient, leurs cimes tendaient à se rapprocher et se confondaient enfin. Ainsi, les évènements séparent ici-bas des cœurs faits pour être unis ; mais ils se rapprochent en s'élevant vers le ciel.

Poitiers, vieille cité aux murailles flanquées de tours escarpées, édifices rembrunis, églises antiques. Du sein de ces murs délabrés surgit un souvenir de tous les âges ; Rome est venue y bâtir des palais, des arènes. L'Eglise y célébra de nombreux conciles, et elle compte des saints illustres parmi les évêques qu'elle y institua. Dans ses plaines se sont livrées tour à tour de glorieuses, de funestes batailles.

Vous pensez bien que, si près de Migné, nous ne manquâmes pas de visiter ce lieu devenu célèbre par l'apparition surnaturelle qui fait tant de bruit depuis plusieurs années. Migné est situé dans un joli et frais vallon, qu'arrose une petite rivière ombragée d'arbres touffus. Le chemin descend le long d'un coteau qui lui sert d'abri, et donne à ce village un air de paisible solitude. Le curé était absent; on nous mena à l'église, que l'on agrandit en forme de croix pour honorer le miracle opéré en 1826; on nous indiqua la place où parut la croix; on nous raconta la surprise, l'admiration et la reconnaissance qu'une réunion de 3000 personnes manifesta à la vue de ce prodige. Je m'agenouillai au

pied du calvaire, et sous le même ciel qui laissa voir cette croix merveilleuse, présage de colère et de miséricorde, ou plutôt de colère pour les uns et de miséricorde pour les autres.

Revenue à Poitiers, j'allai au Sacré-Cœur; belle solitude, dont les jardins se déploient en fraîches et vertes pelouses ombragées encore sous des noyers que le passant n'insulte jamais. J'y fus reçue avec une tendresse toute maternelle par Mme G., l'une des maîtresses chéries de mon enfance, l'une de celles dont j'ai gardé le plus doux souvenir.

Le jour baissait; *c'était l'heure mélancolique où le cœur du pèlerin s'attendrit, et où la cloche lointaine du soir semble pleurer le jour qui se meurt.* Le moment était favorable pour visiter les arènes et les ruines du palais Galien. La lune qui venait d'apparaître, projetait de pâles rayons sur ces débris, que voilait déjà une douce obscurité. En gravissant une des arcades mutilées des arènes, je me crus un instant parmi les restes du palais des Césars à Rome : mais, alors, mes impressions étaient bien différentes; je prévoyais pour moi-même le terme peu éloigné

de mon exil terrestre. Je disais à ces ruines : « Vous êtes ma mère et mes sœurs. » Je savais que dès lors on me pleurait.... Hélas ! la ruine est restée debout, elle a vu tomber autour d'elle ce qui semblait devoir lui servir d'appui. C'est donc moi qui suis demeurée pour pleurer les autres....

Le lendemain, nous vînmes à la cathédrale, imposant édifice aux grandes arcades, aux larges voûtes. Les connaisseurs y remarquent un beau mélange de style lombard et gothique. La hauteur et la largeur des ailes la font paraître plus vaste qu'elle ne l'est réellement, tandis que la plupart des églises gothiques offrent le défaut contraire.

L'église de Sainte-Radegonde est un bel édifice roman; la nef, bien que vaste et large, est dépourvue de piliers. Une chapelle souterraine renferme le tombeau de la sainte patronne, dont le corps fut brûlé par les Sarrasins, quand ils envahirent le Poitou. Les cendres en furent recueillies avec soin et placées dans cette sépulture.

Une pauvre vieille priait auprès de ce tombeau : je lui demandai d'allumer un cierge à mon intention. Il me sembla que mon

simple hommage serait bien accueilli en passant par les mains de cette femme indigente et pieuse. J'éprouvais une douce confiance en la sainte, qui fut tout à la fois une très-grande reine, et la femme la plus éclairée de son siècle.

Il est temps de finir, si je veux mettre ici ma lettre à la poste. Que ne donnerais-je pas, ma bonne mère, malgré l'intérêt de ce voyage, pour être près de vous, « pour entendre cette douce voix qui laisse dans l'oreille une impression si charmante que l'on croit toujours entendre, et que l'on continue d'écouter ! »

LETTRE QUATRIÈME.

Bordeaux, 24 juillet 1829.

Angoulême est bâtie sur le pourtour d'une petite montagne, dont le sommet forme une terrasse d'où l'on jouit d'une vue admirable; les détails en sont charmants. D'un côté les pentes offrent une pelouse de la verdure la plus fraîche; ici elles sont ombragées de beaux arbres; une promenade à mi-côte et une route tracée plus bas se déroulent au loin comme de larges rubans; dans la plaine serpente une petite rivière; c'est l'Angième aux mille et gracieux contours; enfin, un pont élégant unit les deux rives de la Cha-

3

rente. Emblème d'une belle âme qui est le lien de deux âmes plus belles encore.

Après les jolis environs d'Angoulême, on traverse un pays fort monotone. A Saint-André de Cubzac, la Dordogne est large d'un quart de lieue; nous la passâmes sur un bateau à manège; le temps n'était pas favorable; il fallut vingt-sept minutes pour faire le trajet. Ces lenteurs, ces chevaux qui tournoyaient circulairement, le bruit uniforme de la machine, le silence des passagers, et sans doute aussi mes dispositions particulières, firent naître en moi je ne sais quelle tristesse rêveuse.

Après Cubzac, la contrée entre la Dordogne et la Garonne est nommée l'*Entre-deux-mers*, hyperbole gascone! — Partout vignes fertiles, habitations riantes et riches coteaux. Vous êtes frappé, à l'entrée de Bordeaux, de la hardiesse d'un pont magnifique qui étale ses dix-sept arches; puis votre regard étonné se promène tour à tour sur une ligne de bâtiments réguliers, imposants et sombres, sur la tendre et abondante verdure de l'autre rive. Entre les deux quais se déploient et le fleuve et le port.

Quant à la ville, elle a bien de quoi justifier le rang glorieux qu'elle tient parmi les premières cités de France. Il suffit de nommer la place Royale, la place Dauphine et celle de Saint-Germain, les rues de l'Intendant et du Chapeau-Rouge, ainsi que le quartier Chartron, où le négoce opulent a ses somptueux hôtels.

En entrant à la cathédrale, je fus frappée de l'étendue de sa nef, de la hardiesse de ses voûtes et des découpures délicates du chœur. C'était un dimanche; les fidèles remplissaient cet immense vaisseau, et de toutes ses parties, la prière du peuple allait se confondre avec celle du prêtre dans le chœur, dont les deux ailes symboliques s'élèvent au-dessus de la nef, et semblent lui servir de degrés vers le ciel. Toutes les cloches étaient en mouvement; l'orgue exécutait une musique grave et touchante. L'orgue, cette voix harmonieuse de l'église gothique, ce merveilleux organe qui exhale, par cent tubes, son souffle céleste, s'empare de la prière humaine, et la fait vibrer le long des voûtes sonores. Les cloches à leur tour reçoivent les accents de nos supplications dans leurs cavités d'airain,

pour les faire retentir parmi l'atmosphère; leurs bonds d'allégresse, leurs joyeuses volées, leurs glas gémissants trouvent des échos au sein des nuages, où les messagers de Dieu les réunissent, les recueillent sans doute, pour en déposer l'hommage *sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu* [1].

Nous sommes logés hôtel...... Ma chambre est tout élégante de draperies, de meubles, de tentures; je m'y trouve fort à l'aise; je m'y repose en dépit de mes goûts simples, de mes habitudes actives; ma fenêtre donne sur le port. Je puis, grace à un beau clair de lune, promener ma vue sur cette plaine liquide où s'élève une forêt de mâts, où flottent des pavillons de vingt peuples divers. Ce qui me frappe dans ce spectacle, c'est le silence profond, c'est le calme universel au milieu de ces masses si vivantes, si animées. Je n'entends pas un oiseau, pas un insecte, pas une brise, encore moins le bruit d'une feuille; et quelques heures après, tout s'éveille, se meut, s'agite; ce sont des cris, du travail, des chocs, des embarras. Soins ad-

[1] Apocalypse. VIII. 3.

mirables de la Providence ! La cupidité, les passions ont beau faire, elles ont beau lutter pour prolonger leur action, il est un Père plus puissant, qui ne nous permet pas d'enfreindre complètement la loi salutaire qu'il nous a donnée ; il nous impose le repos. Ainsi la nature, supérieure à l'intérêt et à l'ambition, assoupit nos organes, endort nos inquiétudes, et fait chaque jour trêve à nos souffrances, à nos passions qui sont les souffrances suprêmes.

On nous recommanda bien de voir le cimetière. Il est immense, traversé et entouré de belles allées de platanes. Il y a là des tombes magnifiques sur lesquelles sont gravés des noms fort inconnus, et que l'histoire ne recueillera point. On s'accoutume trop à visiter ces demeures de la mort, comme on visiterait un musée. Cette pensée excite alors en moi une sorte de remords, et j'ai senti le besoin d'expier cette curiosité vaine ; il me sembla que, du sein de ces cercueils fermés, la voix d'une âme se faisait entendre :

« Parce que j'ai différé jusqu'à la fin mes bons et salutaires soupirs, le Ciel veut que j'attende aussi long-temps que j'ai différé mon

repentir, à moins d'être secourue par la prière d'une âme en état de grace.

Au milieu de toutes ces tombes fastueuses, s'élève un monument plus simple. Il n'offre qu'une série de dates et de noms ; mais quels noms et quels dates ! : « 1er passage du Rhin, 2me passage du Rhin, Ettigen, Berstadt, Nordlingen, Bibezach ; retraite d'Allemagne ; retraite d'Italie ; Engen, Moeskirck ; passage du Danube, Hohenlinden. » Et quand on a lu le titre de tous ces chapitres si glorieux de notre histoire contemporaine, est-il besoin de désigner le héros du livre, Moreau ?

Retournons chez les vivants : allons aux belles allées de Tournus, que décore la statue de l'intendant célèbre qui leur a donné son nom. Je visite aussi le pont et me promène, non sans me baisser un peu, dans ces longues galeries qui n'ont que cinq pieds de haut ; ce n'est pas que j'eusse ni plumet, ni aigrettes, ni la tête empanachée ; ma taille seule y mit obstacle ; tant y a pourtant que dans les choses matérielles, aussi bien que dans l'ordre moral :

Les petits, en toute affaire,
S'esquivent fort aisément ;
Les grands ne le savent faire.

LETTRE CINQUIÈME.

Bayonne, le 30 juillet 1829.

Oui, ma bonne mère, parlez-moi souvent, parlez-moi toujours de ce père chéri et tant regretté: ne craignez pas de me faire partager la douleur qui vous poursuit. J'aime à nourrir mon âme du souvenir de ses vertus; il semble, pour prix de mes larmes, me couvrir de sa sainte égide, m'abriter de sa céleste protection, comme dans ces jours bénis où il me pressait sur son cœur, m'exprimant avec une effusion si touchante le bonheur que lui donnaient mes soins. Quelle provision d'amour j'ai recueillie! comme elle me

soutient aujourd'hui ! Aussi je veux honorer sa mémoire, moins par mes pleurs que par mes constants efforts à suivre ses admirables exemples Puissé-je toujours réprimer et diriger ma sensibilité, de manière que loin d'être un obstacle à l'accomplissement de mes devoirs, elle soit toute consacrée à la consolation de ma famille et des infortunés ! Il m'a légué ses sollicitudes, il a béni mon amour filial et plus encore mon courage ; sa tendresse m'impose de grandes obligations. En est-il une plus douce, plus facile que de reporter vers vous, mère chérie, aujourd'hui notre unique trésor, tout le dévouement qu'il m'inspirait?

Jusqu'à Langon, le pays est riche et bien cultivé. D'un côté la route est bordée d'arbres et de belles vignes : de l'autre on aperçoit dans l'éloignement des collines qu'on prendrait pour des béliers bondissant le long de la Garonne.

Il faut pourtant faire une pause à Bazas, où l'on m'assure qu'il n'y a rien à voir. Rien à voir ! n'est-ce donc rien que cette cathédrale dont j'aperçois la porte ouverte !... Je descends, je m'arrête extasiée devant le triple portail où sont figurés, par la vocation

de saint Pierre, les travaux et les combats de la vie terrestre ; par le jugement dernier, le dénouement solennel des destinées humaines, et par le couronnement de Notre-Dame, l'apogée du bonheur. J'entre... je me trouve au milieu d'une vaste et sombre nef du gothique le plus pur. Accablée de la chaleur du jour, j'éprouvais sous ces voûtes profondes le bien-être qui vous rafraîchit, lorsqu'au sortir d'une plaine aride on se trouve sous l'ombrage des grands chênes d'une forêt. Je m'agenouillai alors, et je priai pour vous.

Bientôt l'œil ne se repose plus que sur d'immenses plaines couvertes de bruyères et de grandes fougères, ou sur des forêts de pins d'Ecosse.

« Nous arrivâmes dans les landes qui écartent de leur sol toute espèce de plante. »

Tombés à Roquefort dans un gîte malencontreux, nous eûmes pour ne pas dormir trois excellentes raisons ; si la première vous paraît suffisante, écrivez-moi de ne pas vous dire les deux autres. 1° Il fallut nous coucher sans souper ; 2° les lits étaient détestables, sans compter l'insecte

Du repos des humains implacable ennemi.

3° enfin, les allées et les venues, les joies bruyantes d'un grand festin ; car le maître de l'auberge mariait sa fille.

Après tout il me siérait mal de me plaindre d'une si folle mésaventure. Anne d'Autriche, malade et attendant son lit pendant quatre heures sur un fauteuil de bois, disait : « Nous sommes toujours trop à notre aise; il est juste que nous souffrions quelquefois. » C'est cette grande princesse qui vendit de magnifiques pendants d'oreilles de diamants, pour distribuer des aumônes à ce peuple qui l'insultait et la maudissait.

A Mont-de-Marsan, le déjeûner fut très-opportun; car nous ne fûmes pas plus heureux au départ de Roquefort qu'à l'arrivée. Mont-de-Marsan, que baignent de leurs eaux réunies deux riviérettes aux noms mélodieux, la Douze et la Médouze, est une ville assez gaie et ornée de quelques jolis édifices.

Dans une contrée à laquelle les Landes ont donné leur nom, la vue n'est pas, comme on pourrait le croire, sans cesse attristée par des plaines incultes et stériles ; les bruyères, ces tristes et résignées violettes du désert, étendent au loin un tapis lilas entremêlé de

hautes fougères. Les champs de maïs se déploient sous l'ombrage des chênes touffus, des catalpas indiens, des peupliers de la Caroline, au feuillage si vert et si tendre.

Le maïs, pacifique conquête des guerres saintes du Levant, fut rapporté au XIIIe siècle par le marquis de Montferat. Ce doux et salutaire aliment des habitants du midi fut accueilli par les magistrats avec des transports de reconnaissance, et béni sur l'autel par la main des prêtres.

Hâtons-nous d'arriver à Pau. De la montagne où est située cette jolie ville, et surtout des hauteurs du parc, on plane sur un magnifique vallon. Ce sont des moissons qui mûrissent, des prairies qui verdoient, des vignobles, des vergers, de jolies chaumières qui se détachent, des habitations qui se groupent en hameaux délicieux, et le tout entrecoupé, arrosé, fertilisé par les cent replis du Gave; et tout autour de cette ravissante vallée, un cercle de montagnes gigantesques, dont les têtes inégales heurtent et découpent les nuages. Oh! c'est là que devait naître Henri IV. Ce mélange des beautés de la nature et de sa sublimité offre bien l'emblême

du caractère et de la vie du roi béarnais, laborieux et héroïque conquérant, roi paternel et législateur.

Dans ce même parc, admirable promenade, le long de ces sentiers escarpés, montueux, sous ses vieux hêtres, le fils de Jeanne d'Albret faisait ses premiers exercices, prenait ses premiers ébats ; tantôt il réprimait son impétueuse vivacité pour écouter les leçons de son précepteur, tantôt il s'échappait comme un daim léger, pour courir vers un cheval bondissant, ou grimper sur un arbre, ou chercher d'où partait le son lointain d'une trompette.

C'est ici que je redis avec plus de ferveur encore, mon *De profundis* habituel pour le bon roi. J'aime à espérer, avec saint François de Sales, que « Dieu aura fait miséricorde à celui qui si volontiers faisait miséricorde. » Je me rappelle d'avoir éprouvé une indicible consolation, en lisant que le prince, touché d'une componction plus vive, plus sincère à la vérité que durable, fondait toujours en larmes aux pieds de son confesseur. Au moment de la mort du bon roi, l'ange aura déposé au pied de la justice éternelle le vase de ses larmes.

La plupart des salles du château de Pau sont aujourd'hui dépourvues de toute décoration et dans le plus triste délabrement. Une seule est encore lambrissée; on l'a même décorée assez récemment; là se trouve le berceau du Béarnais. C'est tout uniment une grande écaille de tortue, premier symptôme de l'éducation austère et mâle qui fut donnée à Henri. Quatre bannières blanches environnent le berceau, surmonté de ce casque et de ce panache que l'on trouva toujours depuis *au chemin de l'honneur*. On nous montra ensuite une fourchette en fer, trop grande et trop lourde pour qu'on puisse croire qu'elle eût été vraiment à l'usage de l'enfant royal. De là nous sommes passés dans la chambre où Jeanne d'Albret entonna, sous l'œil de son père, la chanson promise, chant de gai courage, auquel n'a point failli l'enfant qui vint alors au monde.

Du cabinet attenant à cette chambre, se déploie, ainsi que de la terrasse, la vue la plus magnifique. C'est ici, c'est dans des situations semblables que je sens à quel point elle me manque, cette précieuse faculté de peindre la nature et ses beautés. Quand un

spectacle si ravissant m'apparaît, je suis trop émue pour le décrire. Plongée dans la contemplation extatique de l'ensemble, il m'est impossible de saisir les détails et les traits distinctifs. Il fallut quitter enfin ce lieu enchanté ; nous nous aperçûmes alors que la chaleur était au plus haut point d'intensité ; le thermomètre marquait vingt-huit degrés. On murmurait autour de nous : « Il n'y a que les chiens et les Français qui puissent se mettre en route par un temps pareil. » Vaines paroles ; le postillon et ses chevaux étaient là qui nous attendaient · nous montâmes machinalement dans notre voiture, qui bientôt fut comme une fournaise ardente. Les chevaux soufflaient, haletaient, s'arrêtaient et tombaient demi-morts sur la route.

Au relais d'Orthez, une excellente femme, émue de pitié pour l'accablement que la chaleur me causait, vint me proposer de descendre dans une chambre bien close et bien fraîche, où je repris force et courage, mais où je laissai un chapeau qui me parut trop lourd à emporter. L'honnête et bonne dépositaire me le remit au retour.

Ainsi abattue, j'étais peu disposée à bien

observer le vallon fertile et admirablement cultivé qui s'étend d'Orthez à Peyrorade ; de temps à autre, nous avions heureusement à traverser un bois touffu de chênes verts qu'entrecoupaient de limpides ruisseaux. Le Gave revenait ensuite animer le paysage embelli encore par le beau feuillage du catalpa et des peupliers de la Caroline. A une lieue environ de Peyrorade, nous fûmes assaillis par un orage épouvantable. Tout-à-coup, du sein de ce calme accablant de la nature, de cette atmosphère embrasée et suffoquante, s'élève une trombe de vent qui, soulevant la poussière, les petits cailloux et tout ce qui recouvrait le sol, nous enveloppe à l'instant dans un tourbillon épais et obscur. Des éclairs déchirent à toute minute la nue qui pèse sur nos têtes ; le tonnerre bondit et mugit ; nos chevaux nous emportent à travers ce désordre de la création ; le postillon imprudent ne songe qu'à atteindre la ville avant les torrents de pluie qui nous menacent ; et en effet l'horrible nuée crève au moment où nous entrons à Peyrorade.

Enfin nous arrivons sains et saufs à l'auberge désirée, au moment même où une

masse de grêle et une avalanche de pluie se mirent à fondre sur le pays. La maîtresse du logis était alors absente et n'osait revenir chez elle. Nous ne trouvâmes que sa mère, paysanne octogénaire, qui perdit la tête à notre aspect et à l'idée du souper dont elle se trouvait chargée. Je m'avisai d'entrer dans sa cuisine pour faire un peu accélérer ce service ; mais mal m'en prit ; la vieille, sans plus de façon, me poussa dehors par les épaules, ce qui parut divertir les gens et me fit rire toute la première.

Rien, jusqu'à Bayonne, rien, si ce n'est l'Adour et la Nive, qui se promenaient à travers cette vallée, et qui d'ailleurs furent assez aimables pour nous rejoindre dans la ville qu'elles divisent en trois quartiers. Bayonne est bruyante de commerce et d'industrie, mais silencieuse de voiture : je ne crois pas en avoir rencontré une seule. S'il faut dire la vérité, rien ne m'a plu à Bayonne. Des ponts qui ne finissent pas, deux châteaux bien flanqués de tours, une citadelle de Vauban, des allées maritimes bien sablées, un quai fort régulier où viennent s'amarrer les navires, tout cela m'a paru triste.

Autrefois je m'accommodais des auberges ; je m'y établissais, peu importe comment ; j'y lisais, j'y écrivais tout à l'aise, j'y travaillais ; aujourd'hui ce n'est plus cela : je n'y apporte que mes tristes pensées ; j'y ai pour compagnon un cœur brisé : les malheurs rendent craintifs et inquiets ; on en redoute sans cesse de nouveaux ; il semble qu'une source ouverte ne doit jamais tarir.... Je ne connais même plus cette belle fleur des forêts indiennes, qui ne s'épanouit jamais ; vous devinez le nom que les indigènes lui donnent : l'Espérance.

Bénissez-moi donc, tous les jours, bonne mère, d'une bénédiction plus tendre ; vous êtes chargée maintenant de me donner les siennes... Vous savez s'il me les prodiguait et de la main et du cœur, quand levant les yeux vers le ciel avec cette expression qui fait succomber à l'attendrissement, il appelait sur moi la protection divine.

LETTRE SIXIÈME.

Bonnes, 5 août 1829.

Revenue de ma course rapide en Espagne, je vous adresse ici quelques lignes :

En traversant la Bidassoa, on aperçoit Fontarabie et la petite île des Faisans.

A Irun, nous laissons notre voiture chez le directeur des postes, qui nous accueillit avec une aimable hospitalité et nous présenta du vin de Malaga, le plus exquis que mes compagnons de voyage eussent jamais goûté! Je gagnai bien vite les sympathies de ce digne espagnol, en lui exprimant les miennes pour

son héroïque nation. Il se mit à nous parler des ducs de Villa-Hermosa et de Grenade, que nous avions vus prisonniers à N..... ; il m'apprit que le général Saint-Marc, ce vertueux frère d'armes de Palafox, venait d'être nommé au gouvernement de l'Aragon.

Je voulus aller à l'église. C'était la fête de l'apôtre saint Jacques, jour de grande solennité dans toute l'Espagne : la messe venait de finir ; la population entière remplissait les rues. C'était comme une procession de femmes uniformément voilées de leurs noires mantilles, de groupes nombreux d'hommes au teint bronzé, aux cheveux pendants sur leurs épaules, de prêtres qui marchaient enveloppés dans des manteaux longs et traînants, la tête couverte d'un vaste chapeau à bords retroussés ; tout ce monde avait pour moi une physionomie nouvelle, grave et imposante. Mon cœur battait fortement à la vue de cette portion d'un peuple qui défendit avec une constance si admirable ses foyers envahis, un peuple si dévoué encore sans calcul, sans mesure, sans terme. Là, me disais-je, parmi ces hommes maintenant si paisibles et si recueillis, il en est sans doute beaucoup

qui ont versé leur sang pour la patrie ; hélas ! et il en est aussi peut-être qui ont exercé d'atroces représailles sur nos malheureux Français ! Ecartons ces souvenirs d'une funeste politique ; j'aime la bravoure castillane ; je m'exalte au récit de tous ces beaux et chevaleresques dévouements ; mais chez ce peuple aux mœurs antiques, ce que j'aime surtout, c'est sa foi immuable, son immobilité sublime en fait de croyances religieuses Oh ! puisse le souffle dangereux des nouveautés, puisse le vent mortel de l'erreur ne jamais atteindre cette terre jusqu'ici préservée ! Puisse le roi catholique régner toujours sur un royaume tout catholique ! Heureux le pays où, selon le mot de saint Paul, il n'y a qu'*un Dieu, une foi et un baptême;* délicieuse communauté de frères, que l'étranger ne trouve jamais divisés et qu'il ne surprend jamais....

Au retour de l'église, nous trouvâmes notre aimable hôte qui avait eu la complaisance de nous choisir de bons cacolets..... Devinez ce que c'est que des cacolets..... : ce sont des chevaux sur lesquels se placent, dans de mauvais fauteuils de bois, deux et quelque-

fois trois personnes que l'on tâche d'équilibrer le moins mal possible. Un muletier suit à pied et dirige le cheval ; l'un de nous avec son guide se trouvait en avant ; il me semblait que le paysan s'appuyait sur son dos, et je ne concevais rien à cette familiarité choquante. Depuis j'en eus l'explication ; le poids de droite ne suffisait pas à contrebalancer celui du robuste villageois ; notre compagnon subissait ainsi la peine de sa frêle corpulence.

Nous quittâmes bientôt la grande route pour prendre un chemin qui coupe les montagnes au milieu d'une forêt très-sauvage de chênes et de châtaigniers. C'était tour-à-tour un sentier étroit et une voie large, inégale, raboteuse et toujours fatigante.

Au sortir de là, un désert plein de calme et de silence ; nous nous trouvâmes à Lesso, triste village situé au bord de la baie de Saint-Sébastien, et nous vîmes tout-à-coup tomber sur notre chemin une nuée de femmes qui nous abordèrent toutes à la fois d'une manière peu rassurante. Figurez-vous des furies, furies au teint hâlé, à la chevelure noire et en désordre, aux yeux étincelants, aux cris

aigus, aux gestes menaçants, furies qui n'étaient pas, comme dans le Tartare, bornées au nombre de trois ; elles étaient pour le moins une centaine, et faisaient un bruit, un vacarme :

C'était une clameur à rendre les gens sourds.

Du reste, ignorants que nous étions, impossible à nous de comprendre ce que signifiait un pareil tumulte ; et pour épuiser ma faible dose de patience, nos guides contemplaient tout cela de l'air le plus tranquille, le plus flegmatique. Nous ne pouvions ni avancer ni reculer. Il fallait une fin ; ne pouvant haranguer en son patois cette multitude indocile, j'essayai d'imposer par le regard, le geste, l'attitude. Vains efforts de l'éloquence mimique ! nul n'y prit garde ; j'abandonnai bien vite un rôle qui me réussissait si mal, et prenant une position plus modeste, je me précipitai à terre pour échapper au cercle qui se serrait de plus en plus autour de moi. Enfin, du milieu de cette cohue, sortit une femme d'une tenue fort convenable, qui vint me dire la cause de tant de fracas. Il s'agissait de nous faire passer le bras de mer pour aborder au

collège des Jésuites qui est sur l'autre rivage. Chacune des nautonnières prétendait que sa barque fût préférée. « Voulez-vous, madame, me dit la bonne femme, mettre fin aux débats? — Oh ! certes, le plus tôt sera le mieux. — Eh bien ! voici la petite batelière française, la fille d'Antonio.... — Oui, oui, répliquai-je bien vite, la fille d'Antonio, la petite française. — Oh ! çà, viens donc, Antonietta. » La petite s'approcha, au grand déplaisir des autres, restées silencieuses à l'aspect de cette femme, qui paraissait avoir de l'autorité sur la peuplade indisciplinée. L'accord se fait, et Antonietta nous suit le long d'un chemin étroit, bordé d'arbres, qui domine la mer. De l'autre côté règne un rocher bien boisé, tapissé de charmantes bruyères. Une petite rade s'offre enfin, où était amarré le chétif et pauvre bateau de la jeune fille. Nous y étions à peine casés de quelques minutes, que nous nous trouvâmes à l'autre bord, sous les murs du collége du *Passage*.

Une belle terrasse, environnée d'une grille de fer, sert d'esplanade à cette habitation du côté de la mer. Des fenêtres du salon de ré-

ception, on plane sur une vaste étendue d'eau, dont le flux et le reflux inspirent une mélancolique rêverie.

Les religieux étaient à vêpres. Le chant de toutes ces voix sonores venait jusqu'à nous; rien n'en troublait la pureté; nul bruit extérieur ne s'y mêlait, si ce n'est le choc monotone de la vague qui venait mourir sur les grèves. Dans ces paisibles lieux où une précieuse jeunesse s'était réfugiée, je voyais l'emblème vivant du refuge moral que Dieu nous ménage contre le flot des affaires de la vie, suivant l'expression de saint Chrysostôme, qui applique aux églises cette pensée pleine de poésie.

Le supérieur vint enfin. J'avais à l'entretenir, et désirais voir la chapelle. Il m'emmena, me fit traverser un terrain assez vaste, au bout duquel se trouvait le parloir, puis la chapelle, dont les murs sont baignés par la mer. Arrivé dans ce petit sanctuaire, au pied de cet autel solitaire où brûlait une faible lampe, je me sentis tout-à-coup pénétré d'une indicible émotion; ce n'était ni la somptuosité d'un monument, ni la puissance des souvenirs qui venait alors s'emparer de moi. J'é-

prouvai un sentiment vague, confus, délicieux : mon âme, dans cette solitude, se trouva comme épanouie et ouverte à des flots de pieuse tristesse et de mystérieux attendrissement. En de pareils lieux et en de pareilles situations morales, l'âme n'a plus de voile, le cœur n'a plus de secret ; c'est un état qui tient tout à la fois de la rêverie qui adore et de la prière qui gémit. On ne sait si le ciel n'est pas descendu jusqu'à nous, ou bien si notre faible nature ne s'est pas transportée dans le ciel.

Quelques coups de vent, prélude d'un violent orage, me réveillèrent de ce céleste sommeil. Je sortis. L'horizon était chargé de nuages bas et sombres, le tonnerre grondait au-dessus de nos têtes et sous nos pieds. Je me reprochai d'avoir laissé mes compagnons qui étaient avec raison impatients de se rembarquer pour arriver à Saint-Sébastien. Dans ma précipitation, je descendis si étourdiment l'escalier du port, que je laissai rouler à la mer le petit ballot qui contenait mes trésors ; je veux dire mes livres bien-aimés, les fidèles associés de mes courses. Heureusement la mer s'était respectueusement retirée

une demi-heure auparavant, et le ballot ne tomba que sur un sable humide.

Le village où nous abordâmes offre le site le plus singulier; les maisons sont juchées çà et là à de grandes hauteurs que surmonte de toute sa masse un énorme rocher. A quelques pas du sentier raboteux que nous venions de gravir, apparaissait une église; il me fallut encore y entrer; peut-on passer devant la maison de son Père sans y faire une pause?

Nous arrivâmes à Saint-Sébastien, où nous eûmes bien de la peine à nous loger. Enfin nous trouvâmes un gîte dans une maison neuve, vide et inhabitée, où il n'était jamais entré une once de pain; on y pourvut, non sans peine. Le dîner achevé, nous visitâmes la ville : assise sur un promontoire, elle s'incline vers la mer par une pente douce, au milieu des hêtres, des sapins et des chênes-liéges. Derrière la ville, s'élève un roc immense, couronné d'une forteresse. Sur les remparts, qui sont battus par la mer, on nous montra les traces du bombardement effectué par les Anglais unis aux Portugais et aux Espagnols. La ville, brûlée alors par le machiavélisme anglais, a été rebâtie. Elle est main-

tenant d'une belle uniformité; toutes les maisons ont cinq à six étages, dont les fenêtres sont ornées de balcons parallèles.

Parmi les églises qui toutes ont échappé à l'incendie, il en est deux qui m'ont paru remarquables; celle des Dominicains et celle de Sainte-Marie-Majeure. Ce sont deux beaux types d'architecture mauresque. Nous fîmes sous de belles arcades le tour de la place, où se donnent les combats de taureaux. C'est une promenade très-fréquentée; les femmes y circulent enveloppées de leurs mantilles noires, dont beaucoup sont en soie, garnies de riches blondes.

J'aime mieux, je l'avoue, un tel vêtement dans sa belle simplicité, que l'élégance si apprêtée de nos parures. Il est en outre infiniment commode, puisqu'il abrège le temps consacré à la toilette. Il fallait voir comme tous les yeux étaient fixés pour examiner nos chapeaux en auvent et nos robes bigarrées, un peu maltraités par la pluie. Nous serions venus de la Cochinchine que nous n'eussions pas excité plus de curiosité et plus de surprise. Enfin il s'éleva autour de nous des éclats de rire, plus ou moins étouffés, qui me déconte-

nancèrent au point de me faire abandonner la place. Ainsi la mode qui en France assure tant de triomphes, ne m'a valu ce jour-là qu'une déroute. Ce fut pour moi la *journée des éperons.*

Le lendemain nous entendîmes la messe à Sainte-Marie-Majeure, vaste et belle église, où l'on n'aperçoit ni chaises, ni bancs, ni prie-Dieu. Je ne sais s'il en est ainsi dans toutes les villes de la Péninsule, mais j'ai cru trouver là encore l'expression du caractère espagnol. Egalement humbles devant Dieu, ils se relèvent également fiers devant les hommes. Un régiment assistait à cette messe; chaque homme avait posé à terre son casque et ses armes, puis s'était prosterné dans l'attitude la plus recueillie. J'avoue qu'à la vue de cette troupe ainsi agenouillée et priante, les larmes me vinrent aux yeux. Voilà, me disais-je, comment les choses se passaient autrefois en France. Racine, dans une lettre écrite à Boileau du camp de***, raconte qu'il voyait chaque jour plusieurs jeunes mousquetaires servir la messe, et il ajoute qu'il y en avait toujours quelqu'un qui communiait de la manière la plus édifiante.

Il parle aussi de ce brave lieutenant Roquevet, respecté de toute l'armée par sa valeur, d'une sagesse et d'une douceur merveilleuse, sur lequel on trouva un cilice après sa mort. Jacques II rappelle, dans ses Mémoires, que Turenne faisait faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon, et que la veille d'une bataille toute l'armée se confessa et communia.

Lorsqu'il fallut partir, nouveau souci. J'avais eu la nuit un crachement de sang assez violent; ce n'était guères le cas de me faire secouer de nouveau en cacolet pendant six lieues. A vrai dire, je craignais ce mode de transport plus encore pour M. de *** que pour moi. Mais trouver une voiture n'était pas chose facile. Après divers refus bien positifs, fondés sur l'impossibilité d'en procurer, j'imaginai de faire valoir tout-à-coup le nom du comte de St-Priest, mon parent, ambassadeur de France à Madrid. A ce nom puissant et vénéré, tout obstacle disparut, toute impossibilité cessa, on nous donna une cariole jusqu'à Oyarzunt. Nous n'eûmes plus à suivre le sentier raboteux de la veille; nous prîmes une belle route à travers des champs bien

cultivés qui se déployaient et pour ainsi dire grimpaient sur le flanc des montagnes.

A Oyarzunt, force nous fut de reprendre nos cacolets; arrivés à Irun, nous retrouvâmes notre bon hospitalier directeur des postes ; par malheur, il avait ce jour-là femme et fille ; et au lieu du Malaga confortable et parfumé, la main polie mais économe de la ménagère nous offrit..... une assiette de prunes.

J'ai bien dépassé les bornes d'une lettre ; pour moi le difficile n'est pas de commencer mais de finir. Quand ma plume est lancée, et surtout quand elle est lancée pour vous, je ne sais plus l'arrêter.

LETTRE SEPTIÈME.

Bonnes, 11 août 1829.

Quand il fallut repasser la Bidassoa, j'éprouvai je ne sais quel sentiment d'indicible tristesse. Ce fut avec une sorte de dépit que je me sentis emportée vers l'autre rive du fleuve ; on ne m'avait laissé mettre le pied sur cette terre héroïque, nommée par Camoens, terre capitale de l'Europe, que pour m'en arracher soudain. Je ne vous verrai donc pas, glorieuse contrée de l'Ibérie, Catalogne aux grandes forteresses, royale Castille, belle Andalousie, où bondis-

sent par troupeaux les agiles cavales, et où le Bétis roule ses flots d'or; je ne vous visiterai pas, Valence, délicieux jardin de la Péninsule, fertile Grenade parée de votre belle ceinture de montagnes, heureux et parfumés vallons où croissent à plaisir orangers et figuiers, mûriers et vignes. Il faut donc partir sans avoir contemplé, admiré les noirs sommets de la Sierra-Morena, Séville à la merveilleuse et célèbre cathédrale, Cordoue au temple à mille colonnes, la place où furent Numance et Sagonte, et puis aussi les rues héroïques de Saragosse, Saragosse qui, de Childebert à Napoléon, eut occasion de résister et d'applaudir tant de fois à la valeur française.

Adieu donc, nation aux mœurs sérieuses et fortes, aux croyances profondes, race d'hommes tempérants, pour qui tout est possible, parce que tout est supportable, chez qui l'honneur est inflexible et la vengeance impitoyable; qui sentent couler dans leurs veines le sang mauresque des Abencerrages et le sang chrétien des Pélages; parmi lesquels on trouve en même temps des Bernard, des Pizarre, des Corsio et des Las Casas,

des ducs d'Albe et des François Xavier, des Ximénès et des Olivarès, des Albuquerque, des Gonsalve.

Adieu, peuple espagnol, puisses-tu conserver ou plutôt reconquérir tes antiques vertus ! Ta gloire et ta puissance éprouveront, dit le poète, de grandes révolutions ; mais jamais l'infortune ne pourra t'abattre, à moins qu'elle n'arrache l'audace et la valeur du cœur de tes guerriers ! Puisses-tu repousser les discordes armées qui déchirent ton sein ! Puisse bientôt s'élever, du milieu de tes enfants désunis, quelque héros, quelque homme choisi de Dieu, qui les rassemble et les fortifie contre l'esprit du mal !

14 août.

Oh ! qu'il me serait doux de bénir ici avec vous le Créateur de toutes les merveilles dont je suis entourée. Ce serait vivre deux et trois fois, que de parcourir avec vous ces solitudes sublimes. Nos yeux s'élèveraient de concert vers ce ciel si beau, nos cœurs tressailleraient sous les mêmes émotions. E

pour répéter ce que disait saint Augustin, dans un autre sens, vous me rendriez avec plénitude ce que vous auriez reçu avec tant d'abondance.

La vallée où nous pénétrons est d'abord étroite, resserrée; on marche le long d'un torrent dont le bruit vous berce l'âme et vous tient dans une heureuse rêverie; parfois il se glisse et se cache sous des touffes de verdure; on ne le voit plus, on l'entend à peine; la vue alors et la pensée se portent sur ces guirlandes de pampres dont les lianes courent, grimpent, enlacent cerisiers et pommiers, chênes et chêneaux. C'est une longue charmille naturelle; mais voici que le torrent se réveille; il élève la voix, il gronde, il frappe sa rive de son écume blanchissante; l'étroit vallon s'élargit enfin, il se pare d'arbres plus beaux encore; ici les chênes, les châtaigniers abondent. Assise, pour mieux voir, sur le siège de ma voiture, j'étais, à l'aspect de tant de vie et de tant de bonheur, comme saisie d'une émotion presque douloureuse. Ma poitrine était oppressée, mes larmes ne coulaient pas; elles me suffoquaient.

Hélas ! les grandes et belles scènes de la nature, que vous croyez si bien assorties à mes dispositions, ne sont guères faites pour moi. Tout ce qui sort de la monotonie de mes habitudes, tout ce qui remue mon âme ne fait qu'y soulever des tristesses. C'est rouvrir un tombeau, et mettre au jour avec les cendres qu'il renferme les souvenirs qu'il rappelle.

Jusqu'à Cérignac, on parcourt un vaste et magnifique verger ; plus loin ce sont des champs, des guérêts où flottent et se pressent le froment et le maïs déjà mûrs, l'avoine et le lin encore verts. Le chariot gémit sous le poids des gerbes sonores. Ici le vêtement grossier du rude moissonneur ne frappe plus vos regards ; ce sont des troupes de femmes, au corsage noir, rehaussé du capulet écarlate, qui font tomber les épis sous la faucille, qui les unissent en javelles, et d'une main légère lancent sur le char les trésors de leur moisson. Il y a plaisir de voir toutes ces filles de la montagne allant, venant, vives et joyeuses dans le travail, crier, rire et chanter, malgré le poids du jour et de la chaleur.

Qui croirait que ces vallées, aujourd'hui

si riantes et si fécondes, étaient, il y a trois siècles, d'arides déserts où croissaient à grande peine le blé noir que l'habitant du Béarn partageait avec ses bestiaux. Une femme, une fille de France, Marguerite de Valois, apparut dans ces landes, et avec elle les bienfaits de l'agriculture. Des écoles furent ouvertes partout à ce peuple bon et laborieux ; suivant son vœu le plus cher, la justice et la vérité devinrent avec le travail le patrimoine de ses enfants. Alors, dans leur pieuse reconnaissance, ils purent s'écrier comme le Psalmiste : « Le désert deviendra beau et s'engraissera, les vallées se couvriront de froment, les collines se revêtiront de joie, le désert s'embellira de fécondité ; aussi entendra-t-on au loin des cris, des hymnes d'allégresse. » A ce tableau de la vie agricole et pastorale, succède une scène d'une autre nature. Nous avions traversé le bourg de Larens ou Laran, aux rues longues, étroites et un peu sombres, aux toits en ardoises, et aux portes et fenêtres encadrées de marbre, et nous cheminions dans un défilé, ayant au-dessus de nos têtes des masses de rochers nus, gigantesques, et plus sou-

vent parés çà et là d'une tendre et riche verdure ; à nos pieds mugissait un effroyable précipice. Tout-à-coup, nous entendons quelque bruit, et nous voyons se déployer une brillante cavalcade.

Au fond d'une gorge étroite, nous vîmes poindre un petit hameau ; c'est Bonnes. Les dix-huit ou vingt maisons qui le composent sont jolies, bien bâties et commodes, à ce que j'ai entendu dire ; car le seul logement que nous trouvâmes encore vacant, n'était rien moins que tout cela. Il consistait en deux petites chambres de dix pieds carrés, dont le plancher était si disjoint qu'on pouvait, tout à son aise, voir au travers couler l'eau du torrent. Nous semblions être à fond de cale d'un navire qui fait eau. Ce n'était au surplus qu'une habitation provisoire; on nous promit mieux pour l'avenir.

Vous vous imaginez bien que je ne restai pas confinée tout le jour dans ce réduit. J'allai, à travers buissons et rochers, explorer la partie la plus sauvage et la plus voisine. Le soir on nous mena sur une place bien plantée où les étrangers se réunissent. Là, tous les dimanches, les jeunes basques vien-

nent exécuter les danses si originales, si pittoresques du pays. Rien n'est, pour les spectateurs tant soit peu portés à la joie, rien n'est curieux et divertissant comme de voir sauter, bondir en cadence tous ces hommes coiffés gracieusement de leurs jolis bérets bleus et serrés dans leur veste rouge. Ils s'élancent de terre avec une telle agilité, qu'on les prendrait pour des corps élastiques, dont une main adroite et sûre règle les impétueux mouvements. Les voilà donc ces basques fameux qui opposèrent aux Romains une résistance si longue, qui souvent fondirent comme une nuée d'aigles sur les Navarrais, et toujours conservèrent le caractère et les mœurs demi-sauvages des peuples libres : Peuple robuste, adroit et agile, ils passaient pour les meilleurs navigateurs. Les premiers, ils firent à Terre-Neuve la pêche de la baleine ; les premiers ils entrèrent dans le fleuve Saint-Laurent. Aujourd'hui qu'ils n'ont plus à se livrer aux jeux terribles de la guerre, ils veulent du moins en garder les habitudes dans les rudes et salutaires amusements de la vie champêtre.

M. le duc de Grammont, qui se trouve là

comme un petit souverain dans ses états, fait très-galamment les honneurs du pays; les étrangers lui sont redevables de ces danses, de ces espèces de tournois rustiques. Ils lui doivent plus encore : à savoir, de beaux et bons chemins, des sentiers qui rendent accessibles les plus hautes montagnes, et praticables les passages les plus périlleux. Ces jours derniers, tandis que nous cheminions par des sentiers peu éloignés de la route, un cri se fit entendre dans le silence de ces solitudes, et fut suivi d'une forte explosion. C'était une mine qui venait de faire éclater un banc de ces beaux marbres qu'on exploite ici.

On ne peut tout voir : j'ai regret de n'avoir point visité certain petit canton, perché sur une des montagnes voisines des Eaux-Chaudes. C'est une peuplade tout isolée, qui a conservé ses mœurs simples et primitives, régie par une espèce de patriarchat. Entre les vieillards du lieu, il en est un que la voix publique choisit toujours pour magistrat suprême, pour arbitre et pacificateur. Chacun se soumet sans effort, sans murmure à ses décisions; il règle les mariages, les conventions de toute nature. Il paraît que notre police, nos lois, nos

codes ne sont point connus de ces hommes de la nature. On retrouve là, en petit, la république de Salente, célébrée ou plutôt imaginée par l'auteur du *Télémaque*. Au reste, comme je n'ai rien vu de tout ceci avec mes propres yeux, je ne garantis pas l'exactitude de ce qu'on m'en a dit. Il y a même des choses qui ne s'expliquent guères. Pour ne pas avoir de relations avec leurs voisins, ils font descendre, dit-on, avec des cordes, leurs morts du haut de la montagne. Les reçoit qui peut. Qu'est-ce que cela signifie? Ils n'ont donc ni église ni prêtres? je ne puis admettre un pareil roman. Ce qui est vrai pourtant, c'est le trait suivant. Le duc de La Rochefoucault pénètre un jour dans cette solitude; il y est accueilli et y reçoit une franche et simple hospitalité. Au moment de quitter ces bonnes gens, il veut mettre quelqu'argent dans la main de son hôte. Celui-ci recule, et avec un sentiment de naïve fierté, « Monsieur le duc, lui dit-il, j'irai demain déjeûner chez vous. »

Les amateurs de bons livres sont ici fort à plaindre :

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

Nous avons bien un apothicaire qui loue des livres, tout en vendant de la rhubarbe et du séné; j'ai voulu en essayer, des livres s'entend, or on ne m'a apporté que des romans, et quels romans! j'aime à croire que les drogues de M. le pharmacien valent mieux que ses livres.

Jusqu'ici, je n'ai point fait de visites; je redoute les liaisons nouvelles, et j'aime mieux me tenir à mes bonnes et anciennes affections que le temps n'a pas affaiblies, que les mécomptes n'ont pas brisées. Ne me parlez pas de ces relations forcées, de ces entretiens avec des personnes étrangères à tous vos sentiments, qui ne savent ni vos souvenirs ni vos regrets; celles-là blessent au lieu de distraire. Quelques paroles froidement philosophiques, quelques phrases banales et toutes formulées vous tombent sur le cœur comme un glaçon : « *Chacun n'a-t-il pas ses peines; vous deviez vous attendre à cette perte; voilà le monde; les vrais amis sont rares; le temps et la raison sont de grands remèdes; la fortune offre bien des moyens de bonheur.* » Voilà *les consolateurs inportuns* que Job repousse, ces discoureurs en l'air, qui ne finissent point,

et qui parlent du malheur tout à leur aise [1].

Oh! que l'amitié s'y prend d'une autre façon! elle s'occupe de vos peines, elle y prend part tout comme si nul autre ne pouvait les éprouver, comme si elle n'avait que vous au monde à consoler; elle devine, mais ce n'est pas pour réprimer, arrêter vos confidences; c'est pour lui ouvrir la voie, les rendre plus faciles; elle sait que l'épanchement de la douleur est déjà un soulagement.

15 août.

Hier, course à cheval. Je suis allée aux Eaux-Chaudes, où je voulais consulter M. S., médecin renommé. Après avoir doublé la montagne, je me suis engagée dans un sentier étroit entre des rochers d'une hauteur prodigieuse. L'un de ces rocs s'avance sur le chemin comme la moitié d'une voûte immense; il abrite une petite chapelle consacrée à la Vierge; on y lit une inscription que je regrette de n'avoir pas copiée, et qui est en l'honneur de Catherine de Navarre, sœur de Henri IV. Le torrent est resserré entre des

[1] Job. c. XVI. v. 2.

montagnes plus élevées encore et plus sauvages que celles de Bonnes. Quelques maisons jetées comme par hasard sur les gradins de la montagne, auprès d'un ravin profond, composent le hameau des Eaux-Chaudes.

A mon retour, le soleil était brûlant. Je suivais la route étroite que longe un torrent profondément encaissé. Pour me garantir du soleil, je tendis le parapluie que portait mon domestique. Tout-à-coup, je frappe maladroitement la tête de mon cheval qui s'effarouche, se cabre, et me suspend à plusieurs reprises au-dessus du précipice, où mon regard plongeait avec un effroi inexprimable. Dire ce qui se passa en moi durant cette minute terrible n'est point à décrire. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'échappa de mon âme, pour s'élever vers le ciel, un élan de contrition et aussi de confiance ardente. Alors, certes, il y avait là quelqu'un plus à plaindre que moi. C'était mon pauvre domestique, qui, témoin de ce péril, ne pouvait, ne devait même faire un pas pour me secourir. Le brave homme en est encore stupéfié; je crains qu'il ne s'en ressente plus que moi.

LETTRE HUITIÈME.

Saint-Sauveur, 20 août 1829.

Je suis à Saint-Sauveur, bonne mère, site ravissant où jadis votre fille se fût livrée à tout son enthousiasme ; mais aujourd'hui, je ne vois, je ne sens qu'avec les débris de mes facultés. Je me demande avec effroi et pitié si je suis bien la même personne, moi qui reste maintenant presque apathique en présence d'objets bien plus admirables que ceux dont jadis j'étais si émerveillée? Vous vous alarmez sans motif; votre tendresse inquiète me fait d'inutiles recommandations ; je n'ai

plus assez d'entraînement, assez de vitalité pour être imprudente ; le besoin d'appui, de repos se fait sentir, Je m'arrête, sans trop d'efforts, là où je ne pourrais aller sans péril; car la tête qui tourne, le défaut de respiration, les jambes qui fléchissent, et d'horribles palpitations modèrent impérieusement mon ardeur Mon caractère est tristement modifié, ma bonne mère ; j'avais habité Bonnes sans plaisir, je l'ai quittée avec regret. Serait-ce là cette force d'inertie qui, après m'avoir été si antipathique, finira par m'envahir ?

Vous aurez appris que j'ai rencontré quelques personnes d'une société agréable. On a eu pour moi beaucoup de bienveillance ; il n'est pas jusqu'aux gens de la maison qui ne m'aient exprimé toute leur affection ; et ma baigneuse, à défaut de paroles qui ne lui venaient pas, a trouvé plus commode et surtout plus démonstratif de se jeter à mon cou avec effusion. Une jeune fille de la montagne me regardait souvent avec une amusante compassion, et disait de temps à autre : *Pauvre de vous, madame !* Elle se hasarda à me demander si je voulais la prendre à mon

service. Quand elle vit que la chose était impossible, elle s'éloigna tristement en disant : *Pauvre de moi, pauvre de moi !*

Avant d'aborder Saint-Sauveur, faisons un peu une revue rétrospective. De Bonnes, noùs sommes revenus à Pau ; mais, chemin faisant, nous nous sommes détournés pour visiter la grotte d'Iseste, creusée comme une caverne de géants, dans le flanc de la montagne. On pénètre dans l'antre avec des torches de paille allumées; cette lueur toujours vacillante, toujours changeante, projette sur les parois, sur les voûtes, sur les stalactites, un éclat fantastique qui se modifie sans cesse. Souvent la torche, si brillante d'abord, est tout-à-coup près de s'éteindre; le chaume noirci et l'ombre qui grandit soudainement autour de vous, menace de vous envelopper dans son manteau ténébreux. On a à peine le temps de rallumer ces flambeaux tutélaires mais fugitifs. Faible encore de mes derniers accès de fièvre, je me traîne à l'aide de mon guide, non sans de fatigants efforts, sur les roches inégales et glissantes qui forment le parquet de ce vaste monument de la nature.

Quand mon regard, aidé de la lumière des flambeaux, peut embrasser quelques portions de la grotte immense, je crois me trouver dans une de ces cathédrales souterraines, bâties aux temps primitifs, aujourd'hui abandonnées. Notre guide assure qu'une armée entière s'est autrefois réfugiée sous ces voûtes; mais il ne dit ni quelle armée, ni en quel temps, ni à propos de quoi. Son érudition, vous le voyez, ne va pas loin. Dieu sait le dégât que dut faire cette armée.

Mme de L. m'avait écrit pour me recommander de m'arrêter à Bétharam, lieu célèbre dans la contrée par une chapelle à la sainte Vierge. Située au bas de la montagne, cette chapelle est d'un goût singulier et antique. Le portique, plus moderne sans doute, est simple et noble. Les statues qui le décorent sont en marbre blanc et m'ont paru d'un bon style. De jolis bosquets l'environnent; là tout est gracieux, doux et d'un abord facile. Marie aime à se tenir à la portée de tous; elle se baisse pour embrasser les petits, les faibles; les malades n'ont point d'efforts à faire pour arriver jusqu'à elle. Elle a établi son séjour au bas de la montagne pour

accueillir, fortifier, diriger ceux qui s'acheminent vers les hauteurs où siège son divin Fils. Au sommet de cette même montagne, s'élève en effet un beau calvaire dont la triple croix domine un admirable paysage. Ici le chemin de la croix n'est point rude et âpre ; on le gravit sans peine ; c'est un sentier dont l'escarpement est adouci par les replis qu'il fait sur lui-même. A chaque angle est une petite chapellette chargée de peintures où l'on souhaiterait plus d'art et de dignité. Il y a peu de sites plus délicieux et où l'âme se repose plus doucement, plus affectueusement.

Bientôt la vallée s'est ouverte devant nous. Nous nous sentions emportés sur un chemin uni, égal, roulant, comme si l'hippogryphe nous eût enlevés dans les routes aériennes. Cette magnifique vallée forme un bassin arrondi, évasé, encadré d'un cercle de hautes montagnes hérissées de rochers. Depuis leur pied jusqu'au sommet, ce sont des vergers, des bois qui descendent, des pelouses où se déroulent, se découpent, vont et viennent, des chemins, des sentiers ombragés, et au milieu de tout cela, de vieilles tours

en ruines, des hameaux à demi cachés sous des touffes de noyers et de frênes. Les clochers se détachent du milieu de bosquets en aiguilles, en pyramides. Des châteaux épars, les uns au front sombre et noirci, les autres éclatants de fraîcheur et de blancheur, des débris de monastères, de masures antiques, quelques rochers gris et arides, squelettes décharnés de la nature, font ressortir davantage cet ensemble de vie et de fécondité.

Le fond de la vallée offre lui-même une richesse continue de productions les plus variées. Dans cet espace assez circonscrit, nous traversâmes plusieurs bourgs et villages d'aspect riant, qui ont pris plaisir à s'établir dans ce lieu de délices, pour y jouir de toutes les grâces, de toutes les beautés, de toutes les majestés de la création. Là, Dieu se révèle avec tous ses attributs; il s'y montre dans toute sa magnificence, mais aussi dans toute sa mansuétude, et c'est ce qui fait le charme de cette vallée. Il en est d'un paysage comme de l'âme humaine : plus l'image de la Divinité y reste empreinte, et plus l'attrait qu'elle exerce et l'admiration qu'elle inspire sont puissants et universels.

. A la vue de ces scènes d'une nature sublime, mon âme, déployant toute sa sensibilité, s'y plongeait tout entière : elle s'élançait dans les régions infinies du cœur et de la pensée ; mais bientôt, oppressée, solitaire, et comme pénétrée d'une tristesse sans nom, elle se sentit flotter dans un vide douloureux, et se repliant sur elle-même, elle se réfugia dans le sein de Dieu.

A Pierefitte, longue et ennuyeuse station. — Les voyageurs semblaient tous atteints de la manie du départ ; c'était à qui ne resterait pas. De cette épidémie personne ne mourut, si ce n'est les pauvres chevaux qui succombaient à la peine. — Au sortir de Pierrefitte, ce que mes yeux rencontrèrent d'abord, ce fut un joli ruisseau qui s'en allait coulant paisible et pur à travers un frais gazon ; et à quelques pas de là un torrent se précipitait, heurtant et surmontant d'abord tous les obstacles, puis venait s'y briser lui-même. Il y avait dans ce contraste, motif de rêverie et sujet à plus d'une comparaison. Sur le flanc des montagnes qui bordaient notre route, se prolongeaient encore le luxe de végétation que nous avions admiré dans la vallée d'Ar-

gelés. Mais bientôt ce ne sont plus que des rochers arides, des pics aigus... Du reste, la nuit vint nous surprendre dans ces défilés, et nous ne vîmes que les grandes ombres de ces géants du midi, qui semblaient nous regarder et parfois s'abaissaient vers nous pour nous environner de ténèbres. Ah! ma mère, dans ces solitudes l'âme soupire avec plus d'ardeur après la vérité et l'amour; le besoin de sympathie et d'épanchement s'y fait sentir d'une manière plus impérieuse. Il y a dix ans, que j'aurais éprouvé d'enthousiasme, en gravissant un sentier ombragé de beaux arbres, appuyée sur le bras de mon bien-aimé père, recueillant avec respect ses nobles et religieuses pensées, fière d'éprouver les mêmes émotions! Ce retour vers un passé à jamais détruit, me brise l'âme. Cette contrée ravirait mon imagination; mais je suis dans une sorte de désert, éloignée de mes affections de famille, et nos pertes récentes ont achevé de flétrir la fraîcheur de mes impressions.

LETTRE NEUVIÈME.

Saint-Sauveur, 22 août 1829.

Vous me parlez, ma bonne mère, de nouvelles liaisons; ne savez-vous pas que j'aime le passé et l'avenir, guère le présent? L'avenir, c'est le ciel, c'est l'immortalité; le passé, c'est tout ce qui a fait battre mon cœur. Jusqu'aux objets de ma toilette, il faut qu'ils se façonnent à moi. Il faut, si j'ose le dire, qu'ils aient vécu de longs et tristes jours avec moi. Un ami ancien revêt aussi notre âme : il en connaît toutes les phases. J'en ai retrouvé un bien précieux à Cauterets, M. C*** de C***, qui était à la veille de son dé-

part ; il voulut bien me consacrer sa dernière soirée ; je n'oublierai jamais notre entretien. Cet homme, d'un mérite si éminent et d'une vertu si courageuse, me témoigna un intérêt tout paternel, et rendit à mon âme un peu de cette énergie religieuse, dont il est lui-même saintement trempé. Et puis l'affection qui le liait à mon père, me le rend encore plus cher et plus vénérable.

Il s'en fallut peu que, à Cauterets, nous ne trouvassions pas de gîte ; le lieu où l'on put enfin nous recevoir était un grand bâtiment désert, non pas hanté par les esprits, mais troublé par le bruit monotone du Gave qui roule tout près de là ses eaux tumultueuses.

Le lendemain, départ en chaise à porteurs. On passe d'abord le Gave sur un fort beau pont en pierre ; puis ce sont les bains de la Raillère et du Pré ; après quoi plus de chemin, plus même la trace d'un sentier. Ce qui tient lieu de route, c'est le torrent : il faut remonter péniblement le long de sa rive ; il faut escalader des amas de rochers jetés et entassés sans ordre, les uns au-dessus des autres. Tantôt la montagne présente son

flanc tristement nu et aride ; tantôt elle s'enveloppe de noirs sapins ; c'est tour-à-tour un squelette décharné, ou bien un corps vivant revêtu d'une longue robe de deuil. On marche comme encaissé dans un cercueil de pierre. Ces rocs qui vous enferment ne vous laissent aucune issue apparente ; vous diriez les prisons de la nature; on est dans une voie inconnue, ténébreuse, jamais frayée ; point d'ombrage sur vos têtes, point de gazon à vos pieds ; pour toute société, la voix et la vue d'un torrent toujours furieux, toujours forcé de se précipiter, sans relâche ni dans ses bonds ni dans ses mugissements. Cet ensemble d'horreurs, de dangers, d'aspects désolants, cette terrible sublimité, m'opprimaient l'âme.

Je me pris à voir dans tout cela l'image de bien des situations morales, de bien des existences, ou des passions indomptables, ou des malheurs que rien ne peut conjurer ; des barrières d'airain entre une âme tendre et les affections les plus douces, les plus légitimes, et, pour cheminer dans cette carrière de ténèbres, de périls et de souffrances, nul fanal, nul guide, nul appui.

Tandis que j'étais sous l'empire de ces tristes réflexions, je vis venir à moi un pâtre qui nous apportait dans un seau brillant le lait écumant et parfumé de ses chèvres. A cette douce et bienfaisante apparition, les idées sombres de malheur inflexible firent place aux gracieuses pensées de Providence, de secours et de rafraîchissement céleste. Il n'est point de douleur si funeste que la bonté divine ne soutienne ou ne soulage.

Ici l'ennui n'est pas, comme on l'a dit souvent, l'inconvénient principal des chaises à porteurs. Il y a pour vous distraire la bizarrerie fréquente des situations. Figurez-vous des hommes portant ensemble une espèce de cage, l'un posant le pied sur un roc, l'autre resté plus bas et s'élançant pour suivre les pas mal assurés de son compagnon ; et pendant ce temps-là, la machine avec celle qui s'y trouve, suspendue en l'air presque verticalement, est balottée d'un roc à l'autre. On ne comprend pas comment ces hommes robustes et agiles ont pu ainsi, sous le poids d'un fardeau peu commode, se façonner aux allures prestes et sautillantes de la chèvre. Quoiqu'il en soit, je prenais ces braves gens

en pitié ; et plus d'une fois je descendis afin d'alléger leur charge. Il faut bien que les inégalités dans le poids du fardeau aient dérouté un peu la sûreté habituelle de leur marche, car ils me laissèrent tomber par deux fois au bord du torrent.

Nous allions de cascade en cascade. Ce fut d'abord celle de Mohourat, puis celle de Cérisaie qui s'enveloppe de longs rameaux de hêtre et de sorbier.

Enfin, nous atteignons le *Pont d'Espagne*, but de notre pénible course.

Long-temps à l'avance nous entendions le fracas du torrent. Dans ce désert, au milieu de cette nature sauvage et silencieuse, les longs retentissements de la chute d'eau ressemblaient à la voix mugissante d'un géant solitaire, écrasé sous quelque rocher de la montagne : et quand on arrive, le sentiment de terreur et d'admiration s'accroît encore ; deux torrents roulent de front leurs eaux heurtées et turbulentes ; ils se brisent contre les immuables rocs qui répriment leurs bonds insensés. Savez-vous quel pont a été construit au-dessus de cet abîme ? c'est tout uniment trois sapins presque parallèles qui semblent

être tombés là par hasard. Passe qui peut ou qui ose sur ces poutres branlantes et disjointes nommées fatueusement le *Pont d'Espagne*. Mais dans les scènes les plus sévères de la nature, il y a toujours place pour quelques points gracieux ; au bord du torrent et du sein de ces masses inertes et indestructibles, s'élèvent et se balancent de légers arbrisseaux, des lianes flexibles, des plantes aux rameaux effilés. Comment ces êtres si délicats, si frêles, peuvent-ils exister au milieu des fureurs d'une nature si agitée ? Ainsi persistent et se maintiennent, au milieu des orages de la vie et des agitations de la société ou de la famille, ces douces et faciles créatures qui se plient aux évènements, qui se façonnent aux caractères, qui ne brisent rien et que rien ne brise.

L'un de mes porteurs m'apprit que naguères il avait rempli le même office auprès de M. de Châteaubriand. Je m'empressai alors de le questionner au sujet de l'illustre écrivain. Tout ce que je puis en tirer, c'est qu'à son avis, M. de Châteaubriand était *un fort bon homme*. Un tel jugement me parut heureux et naturel dans la bouche du pauvre

montagnard ; en effet, génie et bonté vont très-bien ensemble.

Tout voyageur qui vient ici, et qui a bon pied, bon œil, ne manque pas d'aller jusqu'au lac de Gaube. Quant à moi, j'avais déjà dépassé mes colonnes d'Hercule ; les forces me manquèrent, même pour subir le transport en chaise à porteurs. Cette course avait été assez fatigante, puisqu'elle me valut un accès d'hémophthisie.

Laissant donc à de plus intrépides ou à de plus robustes les courses aventureuses, je revins à Cauterets ; nous rencontrâmes de jeunes parisiennes dans tout l'éclat de leur toilette. Jamais le monde, avec ses artifices, ses exigences, ses petits caprices et ses grands frais, ne me parut plus frivole que ce jour-là. Qu'est-ce en effet que tout cela auprès des sauvages magnificences dont nous venons d'être témoins ! A l'aspect de ces grandeurs sévères et immuables, il n'y a pas de place pour les petitesses riantes et fugitives.

A notre promenade austère et fatigante, en succéda une autre toute gracieuse, toute reposée, toute embellie des tableaux les plus suaves. Nous nous laissions errer le long des

frais sentiers qu'ombrageaient les chênes, les noisetiers, les caroubiers. Nous descendions à travers des pelouses admirables, coupées par des ruisseaux qui en rajeunissaient sans cesse l'herbe tendre.

Tout sous les cieux semblait sourire,
La feuille, l'onde, le zéphyre.

Pour aller à Saint-Sauveur, nous prîmes la même route jusqu'à Pierrefitte. Saint Sauveur, quel nom! pour les païens la santé c'était le salut; nous autres chrétiens, nous voyons le salut bien plus haut.

De là on pénètre dans une espèce de dédale formé par les grandes collines qui se suivent, se croisent, s'élancent en replis sans nombre. La route serpente sur les saillies de la montagne; elle s'élance d'un roc à l'autre par sept ponts de marbre, toujours dominant le Gave, et toujours dominée par les hauteurs à pics qui se perdent bien au-dessus des nuages. Ne croyez pas que ces masses si compactes soient dépourvues de végétation. Les plantes pyrénéennes y abondent; j'y remarquai des buissons touffus de clématites, et surtout la valériane à la fleur éclatante.

Après l'admiration qu'excite le grand travail de la nature, qui a jeté ainsi les uns sur les autres rochers et torrents, il y a aussi à admirer le labeur intelligent, hardi, opiniâtre qui a rendu accessibles les abîmes les plus profonds, les hauteurs les plus escarpées.

Quand on a été quatre heures durant enfermé dans ces murs de montagnes, et que l'on voit s'ouvrir tout-à-coup cette belle vallée de Luz, que le soleil revêt de tout son éclat, que l'air vivifie de toute sa pureté, que le firmament surmonte de tout son azur, le cœur se dilate d'amour, se pénètre de reconnaissance. La vallée de Luz est à la vallée d'Argelès ce qu'une jolie miniature est à un beau portrait à l'huile. Ce vallon si frais, parsemé d'arbres, entrecoupé surtout de grandes lignes de peupliers, est cerné par des monts âpres, ardus et neigeux, qui se terminent en pointes insensibles, chargées de jolies chaumières et de riches vergers. Au fond de la vallée tout est paix, douceur, aménité; plus haut ce n'est que rudesse, froideur. Ainsi dans la vie, les âmes aimables et faciles sont dominées souvent par les caractères froids et hautains.

La jolie ville de Luz occupe la partie la plus profonde du vallon. L'église s'élève comme une forteresse au-dessus de toutes les habitations qu'elle protège en effet. Les villages assis sur le talus de la montagne ou dans les terres inférieures de la vallée, montrent çà et là leurs groupes de clochers. Un clocher anime et embellit singulièrement un paysage; il marie, pour ainsi dire, le sol avec les nuées; au milieu de toutes ces beautés de la nature matérielle, il jette une pensée de spiritualisme. Otez le clocher, vous privez le paysage de ce qui fait son charme principal: c'est comme si la foi se retirait d'une belle âme.

Là-bas, sur ce monticule, gisent tristement les ruines du noir château de Sainte-Marie. On serait tenté d'y voir l'image d'un grand malheur au sein d'une vie heureuse; mais l'analogie ne serait pas exacte; car une vie cesse d'être heureuse quand un désastre est venu la troubler, au lieu que la vallée de Luz, nonobstant le sombre aspect du château ruiné, n'en est ni moins belle ni moins riante; j'aime mieux dans ces eaux azurées, qui sillonnent le vallon en le fécon-

dant, voir une affection douce et forte qui anime et vivifie l'existence. Et pour continuer l'analogie, ce lit desséché, cette traînée blanche et aride, qui traverse tristement la plaine de verdure, n'est-ce point le passage du torrent qui a laissé dans une âme passionnée la trace profonde de ses fureurs? Tant que durait l'agitation, tant que les flots coulaient, on ne remarquait point le ravage qu'ils avaient causé; mais une fois que l'onde turbulente s'est retirée, alors la désolation a été mise à nu.

Que dites-vous, ma bonne mère, de tous ces rapprochements où se complaît mon goût naturel pour les images et les comparaisons? Si vous me répondez que, suivant M. de Bonald, c'est là le propre des peuples enfants, je ne repousse pas cette similitude. Enfant par l'intelligence, je veux l'être surtout par le cœur, et, au moment de clore ma lettre, je sens rouler dans mes yeux les larmes de la piété filiale; je pleure de n'être point aux genoux de ma mère, pour lui prodiguer mes caresses et recevoir sa bénédiction.

LETTRE DIXIÈME.

Saint-Sauveur, 28 août 1829.

Non, mon amie, je ne me plaignais pas, et je ne comptais guère que vous dussiez m'écrire. Je m'en prenais à mon imprévoyance, à mes découragements. Pourquoi avais-je négligé de vous donner mon adresse? Dans ce cœur toujours plein des souvenirs de votre affection, il n'y a place ni pour la défiance ni pour le doute. Néanmoins, par une sorte de prévision, j'envoyai à la poste à diverses reprises. Enfin, au moment où j'allais me rendre à Gavarni, on me

remet cette lettre délicieuse ; je me jette dans ma chaise, et tandis que je chemine emportée par deux vigoureux montagnards, je la parcours avidement, j'y saisis à la dérobée vos bonnes pensées. Oh ! mon amie, vous êtes bien ce type d'amitié que saint Chrysostôme a décrit : *qui n'est arrêté ni par la distance des lieux, ni par le cours des ans, mais qui s'élève toujours en haut comme la flamme.*

Quand nous étions ensemble, un regard suffisait pour nous entendre ; aujourd'hui, à travers l'espace et le silence, nous nous entendons encore. C'est ici-bas l'un des beaux privilèges des cœurs qui aiment : c'est un avant-goût des délices célestes que cette union mystérieuse des âmes que nul obstacle matériel ne saurait interrompre.

Nous avions à passer un pont si fragile qu'on n'osait s'y aventurer à cheval. Aussi Joseph, mon fidèle serviteur, fut-il obligé tout d'abord de prendre une autre route. Mes porteurs marchaient avec une telle vitesse que je fis ainsi deux lieues avant qu'il pût me rejoindre. A partir de Saint-Sauveur, le sentier glisse sur la pente mollement ga-

zonnée de la montagne ; quelques maisons abritées d'un bel ombrage varient et animent la scène. De temps à autre, le chemin se couvre de jolis berceaux que forment sur la tête du voyageur, érables et chênes, tilleuls et cerisiers. Les touffes de buis et les ronces épaisses vous séparent du torrent. Ces buissons le laissent à peine entrevoir. Ainsi le charme des passions en déguise le danger ; la verte pelouse s'étend jusqu'au fond du précipice ; c'était encore la triste et éloquente image de ces sentiments entraînants qui conduisent à l'abîme du malheur par une pente insensible. Mais bientôt plus franc, le torrent se montre dans toute son horreur, entre des rochers nus et livides, coupés perpendiculairement.

Je commençai à parcourir des défilés épouvantables, entre des montagnes dont les flancs déchirés et le sol tourmenté laissent entrevoir d'effroyables crevasses. Le soleil ne pénétrait même pas dans cette espèce de souterrain ; et malgré la pureté du ciel et la beauté du jour, ces lieux sombres avaient un aspect qui serrait le cœur. Plus loin on découvre les ruines d'un fort.

Au *Pas de l'échelle*, le tournant devient très-rapide, la corniche très-étroite; on ne mesure plus l'abîme. Vingt pieds au-dessous, des festons de feuillage, de longues guirlandes de lierre décorent le pont de Sia, que domine une colline sur le haut de laquelle est située une petite maison. Ce pont de Sia est suspendu sur un gouffre où les eaux grondent comme le tonnerre; les vagues heurtées, brisées, chassées, vont se perdre sous des blocs énormes de rochers. Enfin la fougue du torrent s'apaise; épuisé par les efforts de la lutte, succombant de lassitude, il s'éloigne sans bruit, il va se cacher sous un épais bosquet.

Tout-à-coup des flots de lumière et de feu réjouissent ma vue, inondent tout ce qui m'entoure, et réchauffent mes membres engourdis. Le soleil a apparu dans toute sa splendeur; les montagnes se sont ouvertes, et le joli vallon de l'Artigue s'épanouit avec toutes ses délices; il appelle et repose mon regard fatigué. Puis ce sont quelques cabanes abritées par des noyers, premiers vestiges d'une société humaine après la solitude du désert. C'est la nature qui, à l'approche

des hommes, se montre aimable et bienfaisante. Mais le charme dure peu, et bientôt on se retrouve dans un nouveau défilé, entre des monts tout aussi arides, tout aussi stériles que les premiers. Le torrent reparaît et semble s'attacher à nos pas comme un fantôme opiniâtre. Il mugit et se roule bondissant sous deux frêles ponts de sapin. Çà et là une cascade vient rompre la monotonie de sa course; et quelquefois une, deux, trois chèvres aux longues soies noires, image d'une jeunesse irréfléchie, avancent étourdiment leurs jolies têtes à travers les buissons de ronces sur le penchant de l'abîme. A quelque distance de là, les cimes des montagnes se colorent enfin, elles s'empourprent des feux du soleil, tandis que leurs flancs restent noirs, rugueux et décharnés; plus loin, le défilé s'ouvre; dès lors plus d'obstacle à la lumière, qui inonde le vallon et revêt les montagnes de tout son éclat.

A Palasset, le Gave, naguère si terrible, n'inspire plus d'effroi; on le contemple avec calme. Sa colère est assoupie; et parce qu'il n'est plus irrité, il est plus majestueux.

Dans la prairie voisine entourée d'arbres, de belles vaches, les unes debout et immobiles, d'autres nonchalamment couchées, d'autres enfin qui paissent l'herbe touffue, animent ce gracieux paysage. Elles sont paisibles et reposées ; car il y a paix et repos dans tout ce qui les environne. La vie dépend souvent du cadre où elle est enchâssée.

A Gèdres, je retrouvai Joseph mon serviteur, ainsi que les dames qui avaient désiré faire cette course avec moi. Je m'accommodais mieux de ma solitude rêveuse. Mes porteurs s'étaient piqués de me conduire aveec plus de célérité que leurs camarades. Partie de Bonnes après la caravane, je ne tardai point à la rejoindre et à la devancer de beaucoup. A deux pas de nous, dans un jardin se trouvait une grotte admirable et dont rien ne nous avait révélé le voisinage. Jouissance inattendue est toujours plus vive ; car l'imagination ne l'a pas épuisée à l'avance. Descendue par un sentier escarpé et tortueux, je me trouvai en face d'une cascade qui s'échappe à flots bouillonnants, entre deux roches couvertes de

mousse et de plantes aux longs festons. Cette chute se répand en une belle nappe d'eau claire et limpide dans un bassin que recouvrent et protègent des tilleuls et des cerisiers entrelacés. On y pêche, dit-on, des truites énormes, qui, respectant mes poétiques illusions, sont restées invisibles pour moi.

Tandis que nos bons porteurs reprenaient des forces dans un substantiel repas, j'allai aussi de mon côté me ranimer dans la petite église voisine. Partout le divin Ami des hommes nous offre un asile hospitalier, où lui-même nous accueille et nous reconforte des trésors de sa tendresse. Ce court moment de seul à seul avec mon Dieu fut plein de rafraîchissement et de paix. Il y a dans cette solitude religieuse un charme délicat et grave; c'est l'intimité dans tout ce qu'elle offre de plus doux; c'est, si on ose le dire, un tête-à-tête ineffable avec le Père par excellence, avec l'Ami trois fois bon, trois fois sage et puissant. Alors ce regard qui embrasse le monde, cette tendresse qui n'a point de limites, semblent s'attacher sur vous seul; les consolations tombent directement

de ce cœur immense dans notre faible cœur. Moment heureux et solennel que celui où une âme tendre et croyante prie dans l'ombre d'une église, en présence du Saint des saints !

Nous poursuivons notre course, et bientôt apparaissent ces magnifiques tours de Marboré, le fameux cirque de Gaverny et la brèche de Roland. Le chaos est devant vous. Si ce n'est pas dans ce désordre que le monde est sorti des mains du Créateur, c'est sans doute ainsi qu'il sera bouleversé au jour terrible de justice et de vengeance. Voilà bien ces blocs gigantesques que les réprouvés invoqueront vainement pour écraser leur honte et ensevelir leur désespoir. Suspendues sur nos têtes, amoncelées à nos pieds, comment ces roches fracassées se maintiennent-elles en équilibre dans l'espace? Les unes lancées du flanc de la montagne, se sont entr'ouvertes pour recevoir d'autres quartiers de roches dans leurs crevasses béantes. On ne sait quel ciment les retient encore, quelle puissance retarde leur chute inévitable ; la moindre secousse, le moindre ébranlement, un ouragan fortuit les

détachera tôt ou tard ; et alors malheur au voyageur que la catastrophe surprendra dans ces parages désolés.

Le torrent serpente sourdement et comme dompté. Sous les rocs disloqués, la nature végétale, exilée de ces lieux, a laissé, comme témoignage de son universelle puissance, quelques rares produits ; ce sont des aconits à fleurs bleues, des sorbiers aux baies purpurines. Jadis, à la place même où ces débris attristent et effraient l'imagination, on voyait une fraîche et riante vallée, et le torrent était un ruisseau paisible. Le vallon était protégé par les mêmes roches qui depuis l'ont rempli de deuil et de dévastation......

Après avoir circulé à loisir dans ce dédale de pierres, je me confiai de nouveau à mes porteurs, qui me montrèrent sur un roc l'empreinte profonde d'un fer de cheval : Roland a donc passé par-là. Puisque le maître tranchait les rochers et les lançait au loin, son coursier pouvait bien y imprimer la trace de ses pieds. A quelques pas de là, ce sont des vestiges plus réels et surtout plus sérieux ; plusieurs petites croix, plantées dans

des fentes rocailleuses, rappellent la mort sous son aspect le plus cruel, la mort subite reçue loin du foyer, et ce qui est plus triste encore, la mort causée par un crime. Tandis que livrée à ces pensées, je payais tout bas, et de bien bon cœur, le tribut de foi et de charité que notre religion nous commande pour nos frères défunts, connus ou inconnus, je dis comme un vieil auteur : « Je me rends plus officieux envers les trépassés, ils ne s'aident plus ; ils en requièrent d'autant plus mon aide. » Voici qu'un homme à cheval passe hardiment près de moi ; son coursier caracole et se cabre dans cet étroit sentier, sur le bord du torrent. Autre prière alors pour le vivant en danger. Nous franchîmes le torrent devenu rivière, qui ne devait rien à la science des ingénieurs, et que les lenteurs administratives n'avaient pas tenu long-temps inachevé. C'étaient trois sapins, jetés sans garde-fou aucun. Si l'on nous eût poursuivis, il nous eût été facile de jeter le pont dans la rivière.

Nous passons le village de Gaverni, où je dépose ma chaise. Aidée de Joseph et du robuste Dominique, je me mets en marche

pour contempler de plus près le cirque et les tours de Marboré. Je m'imaginai que c'était l'affaire d'un quart-d'heure ; il me fallut une heure pour y atteindre. J'avais à traverser une prairie inclinée et entrecoupée de trois bassins, maintenant à sec, mais qui autrefois étaient des lacs. Nous voici sur un point assez élevé pour saisir et admirer l'ensemble de ce merveilleux spectacle. Est-ce l'immense débris d'un immense colisée, ouvrage du peuple roi, ou bien plutôt n'est-ce pas une forteresse des géants, des remparts cyclopéens ? Oh ! non ; il n'est pas donné à l'homme d'atteindre à des proportions si colossales. Ces montagnes de pierre sont taillées avec trop de hardiesse ; elles se détachent et s'élancent avec trop de fierté, pour déceler une autre main que celle de Dieu, qui *fait reposer le pôle du septentrion sur le vide et qui suspend la terre sur le néant*[1]. A l'aspect grisâtre et sévère de ces pyramides de la nature, à leur inébranlable stabilité, à la neige ondoyante qui se déploie sur leurs pics inaccessibles, on les prendrait

1 Apocalypse. VIII. 3.

pour des vieillards aux cheveux blancs, que Dieu a placés là comme témoins impassibles de toutes les vicissitudes du monde.

Quand le premier moment de mon admiration fut passé, je regardai autour de moi, attristée de n'y voir personne pour la partager. Est-ce ainsi que j'aurais dû visiter ces belles, ces majestueuses solitudes? Seule, seule, sans pouvoir communiquer mes impressions; n'ayant pas même le bras d'une amie, d'un frère pour soutenir ma faiblesse, pour répondre à mes élans! Quelle différence avec le voyage de Naples. Soins, intérêts, échange de pensées, de sentiments, la Providence m'avait tout prodigué. Une société douce, intime et sympathique doublait les jouissances et les poétiques émotions de ce séjour enchanté.

En retournant à Saint-Sauveur, j'aperçois à quelque distance une église toute neuve, bâtie en marbre et surmontée d'un clocher gracieusement élancé. Je dis à mes porteurs de m'y conduire; ils quittent la route, traversent une prairie, montent une colline assez raide, à mes risques et périls, et franchissent une petite muraille. Ces braves gens

heurtent contre un roc et me voilà encore une fois tombée. Rien de plus pauvre au dedans que cette petite église si élégante à l'extérieur : ce sont des mécomptes assez communs dans la vie humaine.



LETTRE ONZIÈME.

Saint-Sauveur, 5 septembre 1829.

Une lettre de toi, mon amie, au milieu de ces harmonies de la nature, c'est une harmonie de plus. Mon cœur en est encore ému, comme l'airain qui vibre long-temps après qu'on l'a touché. Nulle part, comme dans la solitude, on ne goûte le charme d'aimer et de se souvenir.

Que j'aime ces lignes où tu dis avec tant de bonté : *Comment se fait-il que je remette toujours à t'écrire, t'aimant, comme je le*

fais, de cœur, d'âme et d'esprit, lorsqu'il n'y a personne que j'entende et qui m'entende mieux, avec qui enfin je voudrais passer ma vie?

Après ma course à Gaverni, je me suis bornée pendant trois jours, par manière de repos, à quelques jolies promenades sur un âne ou à pied; je n'aurai jamais de couleurs assez suaves pour te peindre cette suite d'objets gracieux, sublimes, pittoresques et riants qui se succèdent dans les environs de Saint-Sauveur. La palette, la toile même, ou plutôt les couleurs ne manquent pas, mais c'est le pinceau qui fait faute. Que n'ai-je ou celui de Châteaubriand ou la *brosse* de Bernardin de Saint-Pierre! Ici, les cascades sont presque toujours ombragées et voilées sous le feuillage. Aussi l'admiration qu'elles inspirent n'est pas mêlée de terreur; les formes des montagnes sont pleines de douceur; ce sont des talus, des gradins, des étages de gazon.

Au fond des abîmes s'aperçoivent des groupes d'arbres magnifiques, des bosquets touffus de la plus belle verdure. Là une portion de la montagne est éclairée d'une

vive lumière, tandis qu'une autre, obscurcie par les ombres, projette d'immenses nuages. Des ruisseaux sillonnent ces hautes collines et viennent glisser sous les sentiers que vous traversez; lors même qu'on ne les aperçoit plus, on entend encore leur doux murmure; ces montagnes s'abaissent, se modulent, si j'ose m'exprimer ainsi. Ailleurs, de larges crevasses, de profonds ravins, où de frais bosquets tranchent sur les tapis verts, tantôt font naître la pensée du ravage des passions au milieu de l'innocence, tantôt rappellent la protection et le bonheur de cette même innocence.

A une certaine distance, le charmant village de Saint-Sauveur paraît suspendu sur les flancs de la montagne, au-dessus des bois enchanteurs qui sont au sein de la vallée. Hier, nous allâmes au village de Suze : tout est frais, tout est calme, tout est pastoral, dans ces charmants alentours; partout, riants pâturages, bordés, entrecoupés, ombragés de frênes, de châtaigniers, de hêtres aux longs et pendants rameaux; on n'entend que la voix mystérieuse du feuillage, le chant sonore et accentué des pasteurs, le

tintement argentin des clochettes suspendues au cou des brebis et des chèvres, et par-dessus tout, l'écho du torrent et enfin la grande mélodie des cloches qui se répondaient d'un hameau à l'autre, vrai tableau d'idylle, scène délicieuse bien propre à apaiser les agitations de l'âme. *La solitude*, dit un auteur, *rétablit les harmonies de l'âme et du corps*. Quant à celles du cœur, Dieu se les réserve. Et là aussi il y avait une église, bien pauvre à la vérité, mais où l'on peut prier et où l'on prie avec ferveur.

Pour revenir à Saint-Sauveur, nous longeâmes le torrent, dont les eaux bleuâtres s'élancent d'abord avec un faible bruit, puis se précipitent à flots pressés avec une émulation jalouse. Le soir j'aime à m'appuyer sur la balustrade de la galerie qui environne notre demeure. Je l'ai choisie de préférence du côté de la montagne ; je me laisse bercer aux grondements du Gave, et je contemple long-temps en silence ces masses gigantesques enveloppées de nuages qui se dessinent en relief sous un ciel étoilé.

Avant-hier, je revins de Luz, à neuf heures du soir, en gravissant la rampe qui

conduit à Saint-Sauveur. L'obscurité semblait grandir encore ces hautes montagnes. Tout-à-coup un orage se déclare; on entend rouler les éclats du tonnerre, et à toute minute les éclairs illuminent les ténèbres et ajoutent à la beauté de ce terrible spectacle.

On ne quitte point Saint-Sauveur sans faire une excursion à Barrèges. Nous suivîmes à cheval la rive gauche du Bastan, le plus terrible des Gaves. Une belle route que rafraîchissent de grands peupliers, ormeaux et tilleuls, devient triste et aride lorsqu'elle s'élève entre des montagnes décharnées, que les torrents et les précipices rendent inaccessibles pendant l'hiver. C'est au milieu de ces rochers et de ces abîmes, qu'une longue rangée de maisons composent le village de Barrèges. Des quatre bains, deux sont réservés aux pauvres et aux malades de l'armée. Les casernes ont été construites par Louis XIV, en faveur de militaires blessés. Cette bourgade triste et sauvage s'anime, durant trois mois de l'année, de tout le mouvement et de la gaîté d'une ville populeuse. Mais, quand viennent l'hiver et le printemps, les habitants se dispersent et

livrent leurs demeures aux ravages désastreux des avalanches.

Me voilà au pic de Bergons, où je veux te faire monter. Prévoyant que je ne pourrais supporter pendant une si longue course la fatigue du cheval, j'avais retenu une chaise et des porteurs. Ceux-ci me suivaient à certaine distance. Une rixe dont je n'ai pas bien compris le motif s'éleva entr'eux ; les injures allaient leur train, et *coups de poings trottaient*. Effrayée, j'appelai Dominique, l'Achille des porteurs, qui, fort de son ascendant sur le vulgaire de ses camarades, rétablit bientôt la paix entre les combattants. Comme je l'avais pressenti, la fatigue ne tarda point. Il fallut recourir à la chaise et parcourir ainsi des sentiers escarpés, tellement étroits que le fauteuil débordait le précipice. Je m'inquiétais pour mes compagnons, et je ne fus heureuse qu'en les voyant prendre un chemin entre deux murailles, tandis que mes porteurs me firent traverser d'immenses pelouses très-glissantes et très-rapides. Arrivée sur un plateau qui a environ dix pieds de largeur, je m'assis quelques instants pour recouvrer des forces, et nous

atteignîmes enfin la plate-forme d'où l'on découvre l'horizon le plus sévère et le plus grandiose. Rien n'est imposant comme ce cercle de pics, de glaciers qui vous environnent de tous côtés. Montagnes sur montagnes, abîmes sur abîmes : partout des pentes d'une raideur effroyable, sur lesquelles de légers nuages volent et glissent comme des hirondelles.

Saint-Sauveur, qui de Luz semble suspendu sur des rochers, paraît au delà situé au fond d'un précipice. Grandeur et petitesse dépendent souvent du point de vue.

On distingue néanmoins les vallées d'Argelès et de Gaverni, aussi bien que les tours de Marboré.

Mais voici que tout-à-coup je sens ma chaise qui perd l'équilibre, et je me trouve de nouveau culbutée. En vérité, un romain aurait tiré de toutes ces chutes un bien mauvais augure. Au même instant, un des porteurs pousse un cri, s'élance, saisit une pierre dont il atteint un serpent qui se dirigeait sur nous. Le porteur triomphant revient à moi, affirmant que le reptile était de l'espèce la plus dangereuse. Il paraît

que notre homme connaissait son Virgile :

Dès que tu le verras s'agiter sur la terre,
Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre,
Malgré ses sifflements, malgré son fier courroux,
Frappe. . . . . . .

Un peu plus loin nous fîmes encore une halte; là nous rencontrâmes des troupeaux avec leur pasteur. Je lui demandai de chanter quelques airs du pays Oh! ma mère, ces mélodies de la montagne, ces voix des montagnards ont je ne sais quoi de si pénétrant, que je n'ai pu contenir mes larmes; je me cachai toute confuse de ma sensibilité trop vive.

Nous voici au moment du départ, ma Laure, puis-je espérer de t'embrasser cet automne? Quoique tu puisses dire, la gaîté de mon jeune âge est bien évanouie, c'est une plante effeuillée et flétrie qui n'a plus de vie qu'au centre, c'est-à-dire au cœur; lorsque tu me reverras, tu auras compassion de moi, et tu diras sans doute : « La voilà telle que la mort des autres l'a faite. » Mais patience, à toi appartient de ranimer ces facultés qui s'éteignent; tu sauras encore

une fois, toi qui connais toutes les touches de l'instrument, tu sauras bien, si tu le veux, faire résonner encore de ces chants que tu aimes.



VOYAGE

AUX PYRÉNÉES

VOYAGE

AUX PYRÉNÉES

FRAGMENTS DE L'OUVRAGE
INTITULÉ : DE LA LOIRE AUX PYRÉNÉES.

troisième édition.

DEUXIÈME PARTIE.

LILLE
L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE.
1854

PROPRIÉTÉ DE

VOYAGE AUX PYRÉNÉES

LETTRE DOUZIÈME.

Auch, 10 septembre 1829.

Eh bien, ma bonne mère, voyez l'inconséquence de votre fille ! Tant que j'habitais ces belles montagnes, au milieu de mes admirations, mon cœur s'y est nourri de tristesse, et maintenant que je m'en suis éloignée, elles sont à leur tour l'objet d'un retour mélancolique.

Nous avons quitté Saint-Sauveur le 5, par un temps magnifique : jamais l'éclat du soleil,

la pureté de l'air, n'avait revêtu la vallée de Luz d'une magie plus enchanteresse; elle se montrait alors dans toute sa beauté, comme pour nous laisser au moment des adieux une impression plus grande, des regrets plus vifs. Je descendis à pied la rampe pour découvrir encore une fois, et le chemin de Gavernie, et la maison de la vieille, et l'obélisque de la duchesse d'Angoulême, sortant du sein d'un bosquet, et la chapelle en ruines des templiers, et le château de Sainte-Marie, qui domine tous les villages du vallon. Quand elle se déroba à mes derniers regards, cette vallée de Luz, que j'avais vue, sous tant de faces, sous tant de vêtements divers, et que je lui dis, « je ne te reverrai donc plus.... ». je sentis mon cœur se serrer.... Un beau site, une église gothique sont pour moi des êtres vivants ; ils me parlent, je leur réponds ; ils m'aiment, je les chéris ; je m'y attache ; et quand il faut m'en séparer, je pleure.

Je voulais suivre la route du Tourmalet en chaise à porteurs ; je ne le pus, et vous en bénirez le Ciel, ma bonne mère. Nous reprîmes donc jusqu'à Lourdes le chemin par lequel nous étions venus ; je ne vous ai rien

dit de cette ville. Graces aux ruines du château, le paysage prend une couleur antique et sévère; figurez-vous donc, sur la plus haute cime, une tour carrée, un bastion et de vieux parapets. C'est une forteresse de l'art, sur une forteresse de la nature.

Il existe sur la prise du château de Lourdes par Charlemagne, une légende curieuse. Durant le siége, le conquérant, découragé par la défense énergique des habitants, allait se retirer, lorsqu'on vit paraître au-dessus de la forteresse un aigle tenant dans ses serres un énorme poisson vivant. Le seigneur de Lourdes, qui refusait de se soumettre au monarque, fléchit à l'aspect de cette merveille. Le seigneur reçut le baptême, et conserva son domaine sous la suzeraineté de Charlemagne.

Cédée aux Anglais par le traité de Brétigny, Lourdes fut le théâtre d'une de ces scènes horribles dont l'histoire du moyen-âge offre trop d'exemples. Gaston de Foix avait engagé son parent, Armand de Berne, à rendre cette place au roi de France; les termes du refus irritent Gaston, il s'élance et perce Armand de cinq coups de poignard.

Le courageux gouverneur expira en disant : « Ah ! monseigneur, vous ne me faites pas gentillesse ; vous m'avez mandé, et vous m'occiez. »

De là nous entrâmes dans le Bigorre, très-petite contrée qui eut la gloire de fournir le premier roi à la Navarre, jetée dans l'anarchie par les incursions des Sarrasins. Inigo, comte de Bigorre, surnommé Arista ou le Hardi, fut appelé à fonder cette royauté nouvelle, vers 840.

Jusqu'alors, l'histoire de la Navarre est enveloppée d'un nuage; c'est le règne des traditions ; mais ces traditions sont bien appropriées au caractère héroïque et religieux des peuples. Voici ce qu'elles racontent. Un saint ermite, établi sur la montagne d'Urméla, venait de mourir; le bruit de ses vertus avait attiré à ses funérailles une foule innombrable; six cents gentilshommes, après avoir rendu les derniers devoirs au solitaire, se prirent à parler des malheurs de la patrie qui gémissait sous le joug des Maures. En présence du tombeau à peine fermé, devant ces montagnes où la voix des tyrans retentissait, ils jurent de briser d'indignes fers.

L'exemple des Asturiens et de Pélage était beau à suivre; ils élisent pour chef don Garcie Ximénès et s'établissent dans cette solitude; de là ils luttent contre la domination des infidèles; et peu à peu l'ermitage du vieillard Jean devient le centre d'une population belliqueuse. L'oratoire se changea plus tard en une église célèbre, où don Garcie et après lui tous les rois de Navarre ont eu leurs sépultures.

On arrive à Bagnères par une avenue de hauts peupliers, de tilleuls et de frênes, située entre les splendides vallées de Bigorre et de Campan. Ce n'est plus ici la contrée des élégies, des méditations d'Young ou d'Hervey, des romances plaintives, mais bien de l'idylle tendre, de la pastorale fleurie; c'est une beauté florissante et prospère à laquelle il manque *peut-être ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur*. Bagnères doit être un beau séjour pour qui n'a pas encore souffert. Cette ville est moins élevée que celles de Cauterets, de Bonnes, de Saint-Sauveur. Elle est placée sur les bords de l'Adour : — maisons bien bâties, rues bien percées, bains magnifiques en marbre, somp-

tueux édifices ; on croirait voir une cité romaine. A Baya, par exemple, l'un des établissements de bains se nomme la *salute*, nom plein d'attraits pour les pauvres malades. Il faut contempler cette ville de marbre et d'ardoises, cette vaste plaine du Bigorre chargée de riches moissons ; il faut voir ces paysages doux et riants, ces *Vigneaux*, promenade champêtre et agreste, et sur la droite, ces fraîches collines, au bas desquelles l'Adour circule mollement sur des tapis de fin gazon et à travers des massifs de verdure ; il marche, il promène son onde pure et calme sous les arbres qui s'inclinent complaisamment vers ses bords. Au milieu de tous ces gaves bruyants, tumultueux des Pyrénées, vous croiriez rencontrer le seigneur riche et charitable qui s'en va distribuant les trésors de son opulence et de sa parole ; et, pour compléter le tableau, ajoutez les figures vives et animées des enfants, le doux parler des femmes. Oh ! mon père, votre souvenir vient mêler à ces jouissances si pures de mélancoliques émotions ! Je ne puis voir cette ravissante nature sans éprouver un sentiment douloureux ; jamais donc je n'admirerai, je

ne tressaillerai d'enthousiasme avec vous ; jamais nos cœurs ne battront plus de la même impulsion.... Mon Dieu ! je parle en enfant de chair et de sang ; là-haut ne goûte-t-il pas ces délices ineffables, n'a-t-il pas reçu cet héritage où rien ne peut se *détruire, se corrompre ni se flétrir?* Et moi je dois m'exercer à souffrir pour arriver près de lui dans ce lieu « où le bonheur n'est mêlé d'aucune misère, où l'entendement n'est plus obscurci par aucun nuage, où le désir est sans inquiétude et les jouissances sans satiété [1]. »

Le musée de M. Gallon, ses collections minéralogiques, son cabinet d'estampes et de gravures offrent assurément bien de l'intérêt pour les curieux, les savants et les artistes; mais j'ai vu tout cela d'un œil indifférent, dussé-je encourir la disgrace des zoologues, des géologues et même des minéralogues.

Qu'avais-je à faire à Frescati, où l'on nous montra la salle de bal attenant au salon de jeu; à côté des plaisirs frivoles, le théâtre où s'agite une farouche cupidité qui amène tant de ruines, tant de catastrophes, tant de perturbations dans les familles : inconséquence

[1] Saint Augustin.

bizarre ! Là où l'on accourt pour rétablir une santé compromise, vous dressez à la santé les embûches les plus perfides; vous donnez un aliment aux passions les plus propres à la détruire : vous élevez un temple de mort à côté des fontaines de la vie.

Une des belles promenades de Bagnères, c'est *l'Elysée de Mme Cottin*, où cette femme célèbre méditait ses romans, autre principe de trouble, d'agitation et de maladie. Tous les romans, en effet, ont leurs dangers; les uns (c'est hélas ! le plus grand nombre aujourd'hui) enseignent sans détours l'immoralité, font l'apologie du divorce, du suicide, et couvrent les vices et les crimes du manteau de la fatalité; doctrine désolante, desséchante qui anéantit tout mérite, toute gloire chez l'homme, et justifie le mal dans son origine comme dans ses résultats. Les autres même, nonobstant leur respect, leur amour pour la vertu, lui portent de cruelles atteintes. Ils font naître et accroissent, par des peintures trop séduisantes, la soif de ces joies trompeuses du cœur, toujours poursuivies, rarement goûtées et si promptement taries, ne laissant jamais au fond du vase que la lie

amère, sinon du remords, au moins du désenchantement.

Le soir, il y eut dans notre hôtel bal et concert. Privée de sommeil, j'ouvris ma fenêtre, et je laissai errer mes regards sur ces collines couronnées de bosquets, où se jouait la lumière vaporeuse de la lune. Les brises embaumées m'apportaient et les parfums de l'air et les accords de la musique; mon âme était pour ainsi dire dégagée des sens; elle se perdait dans une pieuse rêverie qui tenait de la pensée et du sentiment. Je ne voyais, je n'entendais alors que Dieu, le ciel, l'immortalité. Mon cœur était comme oppressé sous le poids d'un bonheur grave, religieux et triste; j'étais, pour ainsi dire, enivrée de toutes ces harmonies si mystérieusement rassemblées.

Le lendemain, nous partîmes à six heures pour visiter la vallée de Campan et les cascades de Tramaisaigues. Cette vallée si célèbre est, selon moi, bien inférieure à celle d'Argelès; elle est moins féconde et variée d'aspects, moins richement ombragée. Du reste elle n'a pas ces ruines, ces châteaux, ces monastères qui donnent au bassin d'Ar-

gelès une beauté vraiment romantique. Ces collines, dont les molles ondulations étalent des tapis si verts, offrent une fatigante monotonie; couvertes de maisons toutes bâties sur le même modèle, abritées d'un bosquet ou d'un bois symétriquement planté; c'est le règne de l'égalité, mais de l'égalité trop uniforme. Les rochers arides, dépourvus d'accidents pittoresques, attristent sans transporter l'âme d'une sublime terreur.

J'aime mieux Homère que Gessner : je ne sais si je dois m'en prendre à ma disposition personnelle, ou si la réputation exagérée de la vallée de Campan m'a rendue trop exigeante, mais il en est sûrement des choses comme des personnes; les éloges outrés font plus de tort que de bien; c'est probablement aussi sous une telle influence que j'ai vu les cascades tant vantées de Tramaisaigues; je me défie donc de mes préventions, et je m'abstiens de les décrire. Au lieu de m'arrêter devant ce pic du monde, fier monarque des montagnes, qui semble régner plutôt par la terreur que par l'amour, je repose ma vue sur les cabanes de ces pasteurs, que le géant semble opprimer ou menacer. J'aperçois des

troupeaux disséminés parmi les vertes pelouses; un groupe de bergers est assis pour prendre son champêtre repas, tandis que l'un d'eux poursuit une chèvre vagabonde, à travers prairies, jardins, bosquets d'aunes et de coudriers, le pauvre homme est bien en peine; il paraît que son petit gouvernement et ses indociles sujets lui donnent du souci. Avez-vous lu certaine légende germanique que ce berger me rappelle confusément? Un jour un saint personnage se mit à critiquer, je ne sais à quel propos, le gouvernement de ce bas monde. A l'entendre, comme l'a dit depuis Alphonse x, il aurait fait marcher les choses tout autrement. Le Ciel lui confia pour une journée seulement la direction du monde. Une vieille femme avait perdu sa chèvre; il se charge de lui ramener l'animal vagabond; c'en fut assez pour occuper sa providence jusqu'au soir. Harassé, exténué des mille détours et des courses sans fin que lui avait fait faire le quadrupède agile et capricieux, il revint à d'autres pensers et se plaignit amèrement du labeur de sa charge; alors sans doute il abdiqua et il fit bien.

Nous vîmes à notre retour une grotte d'où s'élance en flots de cristal la source de Médoux, non loin du châtaignier dont la tige prodigieuse se perd dans les nues.

Un orage violent nous surprit à un quart de lieue de Bagnères; la pluie tombait par torrent. Déjà malade, je sentis la fièvre redoubler à tel point qu'il fallut me coucher et renoncer à Bagnères de Luchon. Je voulais à tout prix arriver près de vous le vingt-cinq. Assez long-temps mon cœur a souffert de ces retards.

De Bagnères à Tarbes, la plus belle route du monde, ombragée de châtaigniers et de chênes touffus, parcourt une magnifique plaine à travers huit ou dix villages opulents. Culture, châteaux, bosquets, obélisques, sites charmants, fruits de toute espèce, eaux limpides, circuit de l'Adour, tout récrée la vue, tout annonce l'aisance. Quel dommage qu'un voile sombre de nuages nous dérobe les aiguilles des Pyrénées! On m'avertit que l'heure de la poste avance; adieu donc mes détails, adieu mes plaintifs regrets sur mes chères montagnes. Courons vite sur ce beau pont, dont les parapets en marbre ne sont

guère aujourd'hui qu'une décoration placée sur un filet d'eau où un lapin ne se noierait pas. Ici, le marbre brille partout ; on le voit aux portes, aux fenêtres dont il forme les encadrements. Les rues sont larges et reluisantes de propreté ; des courants limpides y entretiennent la fraîcheur.

Il y a dans cette jolie contrée de la Bigorre des souvenirs de tout genre : souvenirs de guerres cruelles et d'héroïque vaillance; souvenirs de religion et de chevalerie. Entre tous les hommes qui ont passé là, il en est trois que j'aime; je vais vous les nommer.

Missolin est le premier. Dévoué à la défense de l'autel et du foyer, Missolin au huitième siècle repoussa les Sarrasins de la Bigorre. Après la victoire, il alla achever sa sainte carrière à l'ombre de l'église de Tarbes. Dans le pays on le nomme saint Missolin; il est en grande vénération parmi le peuple. Or, en fait de juste et bonne renommée, le peuple n'est-il pas le plus souvent le meilleur et le véritable juge? Pour lui, la gloire mondaine qui passe n'est pas une gloire; les suffrages de la terre ne lui suffisent pas, il les demande plus haut.

Alexandre Barbazan s'est signalé cent fois.

A Montendre en Saintonge, c'est lui qui commanda les six français chargés par le dauphin Charles de combattre et de vaincre six chevaliers anglais que l'ennemi lui opposait; combat digne des temps héroïques. Assiégé dans Melun, il s'avance hors des murs pour joûter aux flambeaux. Quel est l'adversaire qui se présente à lui; on a nommé; il reconnaît Henri v : à cette vue, le brave Babazan s'incline; pénétré de respect pour la majesté royale, il ne veut pas se mesurer avec elle; et celui qui, en champ clos, abaisse son épée devant le monarque ennemi, se retire pour le combattre selon les lois de la guerre. Mais, après une résistance opiniâtre, Melun se rend; Barbazan est exigé en ôtage. L'estime du roi d'Angleterre le défend contre la haine injuste du duc de Bourgogne; il est confiné à Château-Gonthier. Sa captivité durait depuis neuf ans, lorsque Lahire, Xaintrailles et Dunois s'emparèrent de Château-Gonthier. Barbazan y était encore; on brise les barreaux de la cage de fer qui le renferme; mais esclave de sa parole, le loyal prisonnier ne veut sortir qu'avec l'agrément du capitaine anglais qui commandait la for-

teresse. A la courte et douloureuse bataille de Buynéville, livrée malgré ses conseils, voyant que le damoisel de Commercy et autres jeunes guerriers le taxaient de couardise : *Le cœur*, s'écrie Barbazan, *se voit au combat*, *et la prudence au conseil* : et il se jette au fort de la mêlée. Accablé par le nombre, il tombe mourant près du ruisseau *porte-sang ;* et ses yeux presqu'éteints ont la douleur de voir fuir ce même damoisel qui tout-à-l'heure osait l'outrager. Les restes de ce héros si dévoué, si cher à son roi, reposèrent à Saint-Denis dans la chapelle du monarque auquel il a si noblement consacré sa vie. Oh ! non, non, ce chevalier que les Bourguignons eux-mêmes ont nommé *sans reproche*, n'a pas été, comme on a osé le dire, complice du meurtre de Montereau. N'est-ce pas lui qui s'écriait, en parlant aux assassins de Jean sans Peur : « J'aurais trop mieux aimé mourir, que d'assister à cette journée, encore que j'y fusse pour rien ?.... »

Le troisième, c'est Henri d'Albret, *le seul homme que Charles-Quint ait vu à la cour de France*, qui se montra digne de recouvrer et qui reconquit pour un moment son

royaume envahi par la perfidie de Ferdinand. Henri se consola de sa défaite par des actions d'éclat en Italie, et sa glorieuse captivité à Pavie. Uni à Marguerite de Valois, il éprouva le double bonheur de faire oublier à cette femme magnanime les lâchetés de son premier mari, et de travailler avec elle, au sein de l'union la plus assortie, au bonheur d'un peuple qui les chérissait.

Pour le coup, il faut finir et tout de bon; mais le puis-je sans parler à votre cœur et sans laisser parler le mien? Tout mon fatras vaut-il une parole de tendresse, une caresse, une bénédiction maternelle? Bénissez-moi donc, ô ma mère. Oh! que j'ai de foi et d'espérance en cette bénédiction! Qu'elle m'est chère et précieuse!

Bientôt, j'espère, j'irai la recueillir dans vos embrassements; moment ineffable! Oppressée de sensibilité et d'une joie douloureuse, je ne saurai articuler un mot; mes larmes seront tout mon langage ... il ne sera point là.... Comment revoir encore ces lieux dont il fut si long-temps l'exemple et l'honneur, où ses œuvres perpétuent le souvenir de sa vie angélique! Sa haute vertu et notre foi

nous soutiendront : car je suis sûre qu'il nous dit : « Je suis heureux et j'espère que le même bonheur vous attend : vivez et sachez que je vous aime autant qu'il est permis d'aimer les créatures. »



LETTRE TREIZIÈME.

Montauban, 13 septembre 1829.

Plus je m'éloigne de ces belles solitudes, plus je me rapproche de la société, et plus ma tristesse s'accroît. Est-ce pressentiment des malheurs publics ou particuliers qui nous menacent ? Il faut donc se retrouver au milieu de ces luttes intestines, excitées au sein des familles, les plus unies jusqu'alors, par les opinions de la politique passionnée !

Eh ! mon Dieu, où chercher un refuge contre cette fâcheuse disposition de tous les esprits, même les plus droits et les plus

attachés aux principes conservateurs ? Il n'y a qu'une doctrine qui soit tout à la fois tolérante et inflexible, absolue et charitable ; là seulement est la règle, la vie du corps social, aussi bien que l'union et la paix domestique. Pour peu qu'on s'en écarte, on se précipite vers le même gouffre, par des voies différentes.

Pour nous autres femmes, nous n'avons pas à nous lancer dans ces régions élevées ; notre tâche est d'adoucir autour de nous, d'apaiser ces dissentiments douloureux qui éclatent à tous propos entre les amis, entre les proches. Nous le pouvons, quand des opinions outrées blessent, quand des paroles pleines de feu ou de larmes sont près d'échapper. Un élan, un regard du cœur vers celui qui seul est la sagesse, l'ordre et l'amour complet, suffisent pour calmer les mouvements impétueux de l'âme. Si Dieu appelle les hommes supérieurs à développer les grands caractères du christianisme, il a donné aux femmes la mission non moins belle d'en faire connaître et chérir les douceurs. . . . .

Auch, bâtie en amphithéâtre, est divisée

en haute et basse ville. Les rues sont étroites et inégales ; je n'aime que son antique et belle cathédrale.

Je m'y trouvais à l'heure de l'office canonial. On était, je crois, à Laudes; les voûtes du temple retentissaient de l'admirable chant *Benedicite opera Domini*. Tout ce chapitre composé de vieillards et de prêtres encore jeunes, tous ces chantres, ces enfants de chœur, cet orgue à l'autre extrémité de l'église, ce peuple de toutes les classes qui unit sa voix à celle du clergé, ces innombrables figures en marbre, en plâtre, en bois, jetées çà et là, comme sont jetées dans le monde les diverses créatures de Dieu, ces riches et brillants vitraux dont chacun représente un saint, un apôtre ou un prophète, ces sculptures chargées d'animaux, de feuillages, tout cet ensemble enfin offrait une parfaite harmonie avec les versets que l'on chantait alors. Et, en effet, il n'est ici-bas créature si faible, intelligence si débile, qui ne soit appelée à louer Dieu ; toutes les voix, tous les cœurs ont leur place marquée dans ce concert universel. Heureux précepte, glorieux privilège départi à la nature entière !

Lorsque dans leur cantique sublime, les trois enfants de la fournaise invitent tous les ouvrages du Seigneur à bénir son nom , ils semblent s'adresser surtout à la nature physique, aux êtres dépourvus de la pensée ; mais dans ce magnifique appel , ne serait-il pas permis d'apercevoir un enseignement approprié à l'humanité elle-même ? Ces créatures diverses , le prophète les unit et les confond pour en faire les instruments de son divin orchestre ; point d'acception de personnes , de caractères, de facultés ; belle leçon d'union pour tous , d'humilité pour les forts , de confiance pour les faibles.

Cieux et anges du Seigneur, bénissez-le. Oui, âmes célestes, vertus sublimes, bénissez-le. *Soleil et lune , étoiles du ciel, bénissez le Seigneur ;* lumières de l'Eglise , guides des âmes , bénissez-le.

Pluies et rosées..... Vous que Dieu a revêtus de l'esprit de douceur et de mansuétude , pour rafraîchir les cœurs brûlés d'angoisses et de remords , bénissez-le.

Vents impétueux..... A vous donc de le bénir , hommes de sainte énergie , dont la parole, comme un vent du nord , déracine

les passions profondes, dont le souffle fait trembler le désert et en balaie au loin l'aride poussière.

Vous aussi, *feux et chaleurs de l'été*, cœurs ardents, imaginations enthousiastes, bénissez le Seigneur en versant autour de vous les flammes purifiantes de son amour.

Venez aussi, caractères froids, sans élan, sans émotion, vous ne serez pas exclus. Dieu agrée, attend vos hommages; bénissez le Seigneur; car *les rigueurs de l'hiver, les glaces et les neiges le bénissent.*

Bruines et brouillards, intelligences faibles, nébuleuses ou obscurcies, *lumières et ténèbres*, science et ignorance, *éclairs et nuages*, esprits vifs et brillants, entendements lourds et obtus, bénissez-le.

Montagnes et collines, puissances du monde, grands de la terre, vous le bénirez.

Vous qui êtes *les herbes et les plantes des champs*, cœurs simples et modestes, humbles esprits, qui vous perdez dans la foule, bénissez, bénissez tous le Seigneur.

Vous qui, semblables aux *baleines et aux poissons*, vivant au sein des ondes, scrutez les secrets de la science dans la profondeur

des mers et dans les entrailles des rochers :

Vous qui vous élevez comme les oiseaux dans les hautes régions, pour étudier le cours des astres et les mouvements du ciel, faites servir la science à bénir le Seigneur.

Ainsi, heureux et reconnaissants des dons, quels qu'ils soient, qui nous sont échus, unissons-les, formons-en un tribut d'amour et d'adoration, et que nos cœurs, enchaînés les uns aux autres, s'élèvent ensemble vers la patrie commune et le Père universel....

Un tableau moderne a frappé ma vue. Au milieu des flammes qui dévorent le quartier, un enfant va périr ; nul n'ose le secourir, si ce n'est un évêque qui se précipite devant la foule consternée et ramène l'enfant sain et sauf. L'auteur de cette action héroïque est Mgr d'Apchon. Le tableau a été envoyé récemment avec deux riches candelabres par le roi Charles x au cardinal d'Isoard, très-digne successeur de M. d'Apchon.

Catherine de Médicis donnait un bal à Auch où se trouvait Henri IV, alors roi de Navarre. On apprend que le gouverneur de la Réole avait livré la place aux catholiques ; le jeune roi s'esquive furtivement ; et pour

compenser la perte essuyée par son parti, il rassemble son monde, marche toute la nuit et s'empare de Fleurance.

N'oublions pas ici de rendre un hommage à Martin d'Auch, ce courageux député du tiers-état qui, seul entre tous, ne voulut pas s'associer à la révolte fanfaronne et coupable du jeu de paume; il consigna sa protestation sur un registre, malgré les menaçantes clameurs des tribuns qui l'entouraient.

Entre Agen et Auch, nous vîmes de loin Lectoure sur une hauteur, Lectoure, dont la colère de Louis XI fit un désert, lorsque le terrible Jean d'Armagnac y eut terminé, sous le fer des assassins, son existence audacieuse et criminelle. Ici vient s'éteindre et expirer la pitié qui d'ordinaire s'attache aux victimes de Louis XI. Au souvenir de cette lamentable histoire, on éprouve un sentiment d'horreur, comme au souvenir de ces personnages antiques que la fatalité enchaîne de ses mains de fer, et dont Sophocle et Euripide ont retracé les horribles catastrophes.

A Agen, où je voulais de gré ou de force trouver aliment à ma curiosité, je ne rencontrai rien, absolument rien. En désespoir

de cause, on me mena voir, comme une merveille du pays, certain ermitage consistant en deux chambres taillées dans le roc et une chapelle creusée jadis par un pieux solitaire. A mon grand regret, l'ermite n'y était plus. Du haut de ce roc abandonné, l'œil embrasse et la ville et les prairies, et les vignes et le cours majestueux de la Garonne C'est un des sites agréables du midi; mais il eût fallu y venir avant d'aborder les Pyrénées: le Languedoc, la Guyenne perdent bien de leurs charmes, quand on a visité ces montagnes sublimes. C'est reprendre une vie vulgaire et monotone après une existence animée, remplie d'intérêt, d'évènements. Et pourtant le Languedoc fut une belle et noble province; les Languedociens furent un peuple brave et spirituel : sciences, arts, industrie, commerce, poésie, tout leur allait; mais ce qui les rend chers à ma mémoire, c'est leur loyale fidélité aux souverains malheureux. Pour racheter le roi Jean, captif à Londres, il faut une rançon énorme; le Languedoc tout seul en paie la moitié. François Ier est-il prisonnier à Pavie, la province prend le deuil.

Montauban, ville charmante, est traversée

par le Tarn; un pont élégant et tout neuf semble, à certaine distance, se découper dans l'azur du ciel, et s'appuyer, par son arrière-plan, contre une colline qui termine à l'horizon un paysage délicieux. L'œil suit dans le lointain cette large rivière, dont les courbes sinueuses arrosent un pays riche et varié. Pour moi, qui regrette toujours les Pyrénées, j'ai pu encore une fois, par un temps clair et serein, contempler, du *Cours* de Montauban, ces chères montagnes, et leur envoyer un dernier ou avant-dernier adieu.

Cathédrale bâtie par Louis XIV, édifice d'une majesté toute classique. — Visite à M. l'archidiacre de Montauban, frère du célèbre médecin D .... — Orage et pluie à torrents ; point de voiture, mais pour y suppléer, ample et bonne chaussure imposée par la charité hospitalière du digne archidiacre, pasteur vraiment évangélique.

C'est au siége de Montauban, si tristement fameux dans les guerres du calvinisme, que mourut le duc de Luynes, favori disgracié de Louis XIII.

Montauban est souvent nommé dans les poétiques fictions du moyen-âge; c'est là que

demeurait, suivant l'Arioste, le père de Roger et de Bradamante, Aymon, duc de Montauban. Là revint, après maintes courses aventureuses, l'illustre Bradamante :

« Elle regarde ; il lui paraît que c'est Montauban ; et c'était en effet Montauban, où vivaient sa mère et quelqu'un de ses frères..... Les saluts et les fraternels embrassements s'unirent aux gracieux accueils ; et puis de beaucoup de choses ils s'entretinrent, et tout en parlant, ils arrivèrent à Montauban.... La belle guerrière entra dans Montauban, d'où Béatrix, sa mère, avait long-temps pleuré son absence, après l'avoir fait chercher en vain dans la France entière. »

Quelques beaux passages qu'un goût éclairé m'a signalés dans l'Arioste, doivent faire vivement regretter qu'il ne se soit pas trouvé encore, pour épurer le brillant et trop hardi poète, quelques doctes religieux, auteurs de ces éditions corrigées qu'ils travaillèrent avec tant de soin et de goût. Quel trésor, dit un grand écrivain, que cette chimie laborieuse et bienfaisante, qui désinfecte les boissons avant de les présenter aux lèvres de l'innocence !....

Je n'irai point au mariage de ma chère L...., que j'ai tant appelé de mes vœux, que je voudrais sanctifier de mes prières et combler de mes bénédictions; non je n'irai point, quelqu'instance qu'on m'ait faite, et malgré la promesse donnée par mon cœur. Mes pensées, mes souvenirs sympathisent mieux avec vos douleurs qui sont miennes, qu'avec leurs espérances qui pourtant sont miennes aussi. Je fuis tous les mariages ; je les envisage toujours du côté le plus sérieux, c'est-à-dire le plus triste. En est-il un seul qui n'ait ses points nébuleux, *son grain noir*, comme disent les matelots ?

Ce n'est pas en vain que nous sommes déchus, que nous avons été exilés de l'Eden. On le retrouverait ici-bas dans l'amour pur et délicat, dans l'amour sanctionné par le devoir et la vertu, si Dieu n'y mettait bon ordre.

Ici, grace au ciel, tout semble assorti avec bonheur ; tout présage une douce et vertueuse union. Il y a de part et d'autre un apport de grace et de bonté, d'esprit et de simplicité, de candeur et de délicatesse : et pour lier, conserver, fortifier des qualités

si précieuses, une piété tendre, une religion éclairée, oui, tendre et éclairée, alliance bien importante, mais aussi trop rare. On est trop souvent pieux, mais contraint; sage, mais froid; solide, mais sans agrément; aimable, mais léger; sensible, mais exalté. Ceux-là n'ont pas une intelligence complète de la religion, ou du moins ils ne l'accomplissent pas dans sa large et suave plénitude. Seule elle donne à la vie intime autant de douceur que de sécurité; seule elle anime le devoir de tout le feu de la charité; et aux jouissances factices et empoisonnées du monde, elle substitue des jouissances vraies, des plaisirs purs et vivifiants.

LETTRE QUATORZIÈME.

Toulouse, 14 septembre 1829.

Enfin nous sommes à Toulouse ! Il fallait Toulouse pour me faire oublier mes montagnes bien aimées. Ici l'infini des beautés de la nature trouve sa compensation dans l'infini des souvenirs, surtout quand la foi leur imprime son cachet d'immortalité ; héroïsme religieux, héroïsme guerrier, gloire scientifique et litéraire, rien n'y manque.

La flèche qui élance ses arcades à jour au-dessus de l'église Saint-Sernin, annonce et protège des tombes bien illustres, des

reliques bien fameuses. Ses cryptes souterraines renferment des châsses revêtues d'or et d'argent, où reposent les corps de vingt-six personnages renommés par leur sainteté : cinq apôtres, un roi d'Angleterrs, un docteur de l'Eglise, plusieurs grands prélats des premiers siècles. Cette antique basilique avec ses voûtes à pleins cintres, ses arcades hardies, ses cinq nefs, ses trois autels étagés, ses neuf chapelles circulaires, offre le coup-d'œil grandiose d'un amphithéâtre assombri par les couleurs fortement nuancées de ses vitraux.

Depuis que Charlemagne apporta les corps des saints apôtres, on n'y avait jamais enseveli que ceux des martyrs et des canonisés. Il fut fait exception à cette règle pour le duc de Montmorency, en qui la ville de Toulouse chérissait le plus illustre et le meilleur de ses gouverneurs. L'amour et la reconnaissance publique voulurent qu'il fût inhumé dans la chapelle même dédiée au grand évêque de Toulouse, cet Exupère dont Saint Jérôme a dit : « Il n'est rien qui puisse égaler les richesses de ce saint évêque, qui porte le corps de Jésus-Christ dans une corbeille

d'osier et son sang dans un vase de bois. Semblable à la veuve de Sarepta, il endure la faim pour soulager celle de ses frères; pour subvenir à leurs nécessités, il leur distribue tout son bien. »

Je n'oublierai jamais Raymond, comte de Toulouse, le vieux Raymond de la Jérusalem délivrée.

« L'infanterie paraît ensuite; Raymond la commande....... Vaillante milice, elle ne saurait avoir un guide plus habile et plus intrépide.

» — Le bon Raymond, qui dans un âge mûr se signale par une prudence plus mûre encore, et dont la verte vieillesse ne le cède à nul autre guerrier, se montre alors le premier.

» — Vivant miroir de la splendeur antique, que nos guerriers te contemplent et apprennent de toi la bravoure; en toi resplendissent l'honneur, la discipline et l'art de la guerre. »

Les jeux floraux, belle et antique institution dont une femme a doté sa ville natale, suffiraient à la gloire de Toulouse. Là on ne distribue point de lourdes ou de légères mé-

dailles comme dans nos académies. Les prix fondés par Clémence Isaure sont des fleurs d'or et d'argent : c'est une amaranthe, une églantine, une violette, un souci ; il ne tiendrait qu'à moi de trouver dans le choix de ces fleurs des intentions pleines de modestie et de délicatesse. Aujourd'hui encore, suivant le vœu de l'illustre fondatrice, l'académie décerne tous les ans, au mois de mai, le souci d'argent au meilleur sonnet ou autre pièce en l'honneur de la sainte Vierge. Gracieuse alliance ; les fleurs, le mois de mai et la Vierge sans tache !

Nous allâmes donc au Capitole, où Clémence m'occupa beaucoup plus que Jupiter capitolin. L'église de la Dorade remplace aussi un temple ; celui-ci était dédié à Pallas, de qui Toulouse avait pris le nom de cité palladienne. Je ne concevais pas l'analogie qu'il pouvait y avoir entre une église et l'excellent poisson qui porte ce nom. Je fus un peu confuse de ma méprise, quand on m'informa que la *Dorade* était nommée ainsi, à cause des dorures multipliées dont ses murs avaient été recouverts par Placide, sœur de l'empereur Honorius. On y révère une statue

miraculeuse de la sainte Vierge, nommée la Noire : *Nigra sum, sed formosa.*

Un pont magnifique réunit les deux parties de la ville, divisées par la Garonne. Le musée est un des plus riches de la France méridionale. Nous y vîmes, entr'autres mausolées, le tombeau des sept dormants, celui de Philippe de Cominges, de Bernard IV, comte de Toulouse, et de plus les bustes de Trajan, d'Antonin, de Commode.

J'allais sortir de l'hôtel-de-ville ; je traversais une des cours, et me trouvai tout-à-coup sous l'influence d'émotions dont j'avais peine à me rendre compte ; il semblait qu'un souvenir héroïque et pénible cherchait à remonter de mon cœur dans ma pensée. Peu à peu ce souvenir s'agrandit, s'éleva, prit des formes ; et l'imagination venant en aide à la mémoire, je vis apparaître un homme, un guerrier dans la fleur de l'âge. C'est le plus beau, le plus riche, le plus noble seigneur de France. Des gardes l'entourent, consternés, nu-tête, sans manteau, sans armes ; un religieux est à côté de lui ; un chirurgien, qui s'avance pour lui couper les cheveux, tombe évanoui. La ville est dans le deuil, l'air reten-

tit de clameurs; la foule pleure et se lamente. Elle va, vient, entre dans les églises pour prier et pleurer encore; cependant l'illustre condamné converse avec le prêtre, tandis que ses juges, accablés de douleur, s'enfuient et se cachent dans leurs maisons. *Tâtez mon cœur*, dit-il, *et voyez s'il palpite; et mon pouls, s'il se hâte plus qu'à l'ordinaire, et vous jugerez avec moi que c'est Dieu seul qui me fortifie.*

Fort en effet de la grandeur d'âme innée en lui, plus fort encore par son noble repentir et surtout par ce sacrement, qui avait mis en lui l'auteur de la vie et le dominateur de la mort, il monte à l'échafaud d'un pas ferme, se met à genoux, et après avoir dit d'une voix distincte : *Domine Jesu, accipe spiritum meum*, il porte sa tête sur le billot et reçoit le coup fatal. Ainsi mourut le 31 octobre 1632, Henri, duc de Montmorency.

Je reportai soudain ma pensée vers sa veuve, parfait modèle de la femme chrétienne. Jamais union conjugale n'avait été plus belle et mieux assortie.

On peut apprécier les tortures de l'infortunée duchesse, quand on se rappelle qu'au

château de Moulins où elle fut enfermée, elle tressaillit de joie à la vue d'un serpent qui menaçait de lui ôter la vie. Mais du sein de ces amères douleurs, s'élève aussi l'esprit de sacrifice avec tous les dévouements qu'il inspire. Mme de Montmorency, du fond de la retraite où elle alla s'ensevelir, exerça la plus douce et la plus salutaire influence sur la cour et les grands qu'elle n'avait jamais cessé d'édifier.

Au couvent de la Visitation, fondé par la duchesse, venaient s'instruire et se consoler les faibles et les affligés qui abondaient à la cour. C'étaient les duchesses de Longueville et de Montpensier, Henriette d'Orléans, Anne d'Autriche et l'infortunée veuve de Charles Ier. Louis XIV, qui y vint aussi, disait en sortant aux seigneurs de sa suite : « Je me persuade qu'il n'y aura aucun de nous, à qui il ne sera utile d'être entré ici. »

15 septembre.

Entre tous les témoignages qui ont été rendus à *Tolose* la grande et la sainte, je

citerai de préférence les paroles de saint Bernard : « J'ai senti beaucoup de joie à l'arrivée de notre cher frère Bernard, abbé de Grand-Selve, qui m'a fait le récit de la constance et de la sincérité de votre foi, de la persévérance de votre affection et de votre attachement pour moi, de votre zèle contre les hérétiques. »

Le souvenir de l'université de Toulouse me rappela tout ce que nos universités de France ont formé de grands hommes pour toute la chrétienté. Qui pourrait compter les étrangers que Paris a nourris du lait de la science ? et pour ne parler que des saints, dont l'histoire constate la haute influence, n'avons-nous pas les Ambroise, les Benoît, les Thomas de Cantorbéry, les Guillaume de Bourges, les Ximénès, les Thomas d'Aquin, les Ignace, les Xavier. Je nommerai aussi plusieurs papes célèbres, tels que, Célestin III, Adrien IV, Alexandre III, Grégoire IX, Innocent III. Tu ris peut-être de mon affectation à grouper dans notre France, de gré ou de force, tout ce que je rencontre de beau, de noble, de glorieux. Oui, je l'avoue, ce serait là mon pen-

chant usurpateur. Je voudrais, s'il est permis de le dire, greffer toutes les gloires sur l'arbre de la patrie. La France n'est-elle pas partout, et tout ne se rattache-t-il pas à elle? Quand le Tasse veut exprimer par un terme simple, clair et énergique l'armée entière des croisés, il la nomme le peuple franc, *il popol franco.* De tout temps les Orientaux désignent les Européens par le mot de Francs. Il fallait venir à nos malheureux siècles, où *tant de vérités sont diminuées parmi les enfants des hommes*, pour voir rapetisser et raccourcir avec d'impitoyables ciseaux, la robe glorieuse de la France, cet antique vêtement jadis assez ample pour étendre ses plis protecteurs sur toute terre et toutes nations.

On s'étudie maintenant à nous réduire à notre plus simple expression. Jadis on était fier d'une origine lointaine, pleine de gloire et de mystère; on s'honorait des grandes actions de ses ancêtres, on était spiritualiste jusque dans les faits historiques : le présent était trop étroit, il fallait l'étendre dans le passé comme dans l'avenir. C'était l'instinct de l'immortalité; c'était plus qu'un instinct,

c'était une conviction profonde, dignement célébrée par la poésie et l'histoire. Aujourd'hui une certaine école ramène tout au niveau de son horizon étroit et glacé ; le matérialisme a fait table rase de ce qui jadis enrichissait, ennoblissait notre beau pays. Infortunés fanatiques du néant, ils invoquent le néant contre la patrie elle-même, et ne pouvant pas appliquer leur triste scepticisme au présent, ils veulent du moins le faire régner sur les âges écoulés. Pour eux n'être plus, c'est n'être pas.

Non loin de Toulouse, à Muret, fut livrée la trop fameuse bataille entre Simon de Montfort et le roi Pierre d'Aragon qui y périt. Ce terrible Montfort montra alors l'héroïsme le plus chevaleresque et le plus chrétien. Il avait offert de grandes concessions pour éviter l'effusion du sang ; mais le roi ne voulut rien entendre. Avant le combat, Montfort s'y était préparé par la prière. Il s'écriait pendant la messe célébrée par l'évêque d'Uzès : *Seigneur, je te consacre mon corps et mon âme.* Après la victoire il fit vendre son cheval de bataille et son armure, et en distribua le prix aux pauvres. Ce grand capitaine est

diversement jugé : *beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu*. Quoiqu'il en soit, la postérité verra toujours en lui l'un des caractères les plus fortement trempés de cette grande époque ; un chef illustre plein de vaillance dans le péril, plein de générosité après la victoire.



LETTRE QUINZIÈME.

Montpellier, 20 septembre 1829.

Au nom du Ciel, ma bonne mère, calmez vos tendres inquiétudes. Que n'avez-vous la lunette des contes arabes; vous nous verriez cheminer en paix, et n'ayant rien à craindre des tempêtes et des pluies qui inondent vos champs; les jours vont leur train, je m'avance vers vous pour vous embrasser. Bientôt je serai à N...

Oh que j'aspire à m'y revoir! c'est là que mon cœur s'attache de plus en plus par les liens les plus forts et les plus doux. Là se reportent tous ces souvenirs qui font ma

douleur et ma vie. C'est à N.... surtout que la mémoire de mon père est vénérée : elle est sur les lèvres comme un rayon de miel ; elle est dans les entretiens de tous comme une suave mélodie. Pieux trésors que les souvenirs ! c'est le parfum qui reste quand la fleur est desséchée ; c'est la fleur elle-même qui naît sur le tombeau, qui croît sur les ruines.

Pour aujourd'hui nous sommes à Montauban. Dès cette ville, on aperçoit les amandiers, les mûriers, les oliviers et tous ces arbres et arbustes chers aux poètes méridionaux, tant célébrés dans la romance espagnole, dans la chanson arabe et dans la ballade provençale. Leurs doux et changeants feuillages, leurs fleurs gracieuses et embaumées, leurs tiges légères et délicates sont assortis en effet aux sentiments du poète, sentiments plus vifs que profonds, plus tendres que mélancoliques, moins propres enfin à élever l'âme qu'à enivrer l'imagination. A cet égard, j'aime mieux les arbres et la poésie du Nord. J'aime les hauts sapins, les ifs aux sombres feuillages, le pin sourcilleux et le mélèze qui pleure.

Ces vieux enfants de la terre élèvent un front sérieux dans les régions de l'air ; tantôt solitaires dans la vallée, tantôt réunis en épaisses forêts, leur aspect comme leur voix est toujours majestueux ; ils ont des chants pour le ciel, des soupirs pour la terre. Leur cime aspire au firmament, leurs rameaux protègent et rafraîchissent le sol ; c'est tout à la fois l'élévation à Dieu et la charité pour les hommes, lesquelles en effet ne peuvent jamais être séparées. Convenons-en, il y a dans ces gigantesques productions de la nature végétale, une bien magnifique poésie. Aux troubadours le myrthe, le grenadier, l'oranger qui fleurit, mais aux grands poètes, le chêne, le hêtre et les bois touffus d'arbres toujours verts.

On ne vient point à Castelnaudary, sans visiter la place où, par un art merveilleux et des travaux immenses, l'homme de génie qui créa le canal de Languedoc parvint à établir la division des eaux écoulées d'une part vers l'Océan, de l'autre vers la Méditerranée.

De Castelnaudary, nous avons traversé ce pays jadis tant ravagé par les barbares du Nord et de l'Est.

Les remparts de Carcassonne sont curieux par l'antiquité de leur construction et les traditions qui s'y rattachent. Auprès de la porte Narbonnaise, s'élève encore une tour dont on raconte merveille : une femme sarrasine, nommée *Carcas*, défendait seule la ville assiégée par Charlemagne. Carcas se multipliait partout, lançait des flèches par ici, des pierres par là, des javelots d'un autre côté. Pour faire croire à une provision abondante de vivres, l'héroïne jette aux assiégeants un pourceau gorgé de maïs.

Charlemagne, découragé, allait lever le siège, quand la tour dont il s'agit, tour polie si jamais il en fut, fit une profonde révérence. L'empereur d'Occident, touché de ce procédé honnête, entra bravement dans la ville, et galant chevalier, fit sculpter sur un mur le buste de l'*héroïque garnison*. Cette image grossière, mais mémorable, subsiste encore et porte l'inscription *Sum Carcas*, dans laquelle les érudits, a force de méditations, ont fini par trouver l'origine du nom de *Carcassone*.

Au surplus, je n'ai vu là d'intéressant que l'église Saint-Nazaire ; le style romain,

sarrazin et gothique, luttent à qui fournira le plus d'éléments à cet édifice. Dans l'une des chapelles latérales, un bas-relief représente l'attaque d'une place forte. C'est un spécimen fort curieux de l'art militaire vers le temps de Philippe-Auguste.

21 septembre.

Nous arrivâmes à Narbonne par un assez mauvais temps; car comme l'a dit je ne sais quel voyageur poète :

Dans cette ville de Narbonne
Toujours il pleut, toujours il tonne.

Déjà puissante et considérable, il y a dix-huit siècles, Narbonne fut choisie par Auguste pour tenir les comices généraux des Gaules. Jadis cette ville était un fameux port de mer, où venaient d'abord les vaisseaux marchands des contrées orientales. Aujourd'hui elle ne renferme que dix mille habitants. Que reste-il de ses monuments romains, de ses cirques, de son capitole, de ses temples? quelques fragments curieux que

découvre l'œil de lynx de l'antiquaire, mais que nous autres ignorants, nous n'apercevons pas. C'est François Ier qui a sauvé tous ces nobles débris, les incrustant avec soin et précaution dans les murs d'enceinte de la ville.

Il n'est pas nécessaire d'être érudit pour aimer l'antiquité; en effet, moi qui ne le suis guères, pourquoi allai-je dès cinq heures du matin sous les murs de Narbonne, où l'on m'avait signalé des débris d'inscriptions, des frises mutilées, des mosaïques, que sais-je? J'y allai d'instinct comme on va au tombeau de ses pères. Bien des gens recherchent jeunesse et nouveauté; et cela s'explique : la nouveauté, sorte de renaissance perpétuelle, éloigne la pensée de la mort; tout ce qui est empreint de vétusté en rapproche, et semble ne présager que décadence et dépérissement. Je ne suis point de ceux-là. Des choses antiques ont, à mon avis, un charme qui tient de l'infini. Elles sont un témoignage de durée dans le passé, et une espérance de vie dans l'avenir Si l'homme, passager sur la terre, produit des œuvres de si longue durée, Dieu qui est éternel a voulu

sans doute que son plus bel ouvrage eût lui-même une destinée immortelle. Dans l'ancienneté, dans la mort même, il y a une pensée de nouveauté, de renouvellement, qui n'a point échappé aux écrivains sacrés : *Novissima verba. In novissimo die.*

Nulle part l'antiquité catholique n'est plus vivante qu'à Narbonne, qui se rattache à saint Paul par son premier évêque, Paul Sergius, ce proconsul de Chypre, le premier des gentils converti, dit-on, par le grand apôtre lui-même.

A Narbonne, eut lieu le mariage de la sœur d'Honorius avec Ataulphe, roi des Visigoths. Le barbare, heureux et fier d'une telle alliance, mit aux pieds de la belle fiancée cent bassins remplis d'or, de perles et de diamants, hommage somptueux qui ne rachetait pas la honte de la princesse captive, hommage, du reste, qui dans notre siècle matériel tient lieu encore tous les jours de dignité, de naissance et de vertus.

La cathédrale, dont le chœur seul a été achevé, est néanmoins un bien bel édifice roman ou bysantin ; voûtes hardies, piliers élégants, vitraux fortement colorés, stalles

d'une boiserie richement travaillée. Que serait donc cet admirable monument si les chanoines auxquels il coûtait vingt mille francs par an, en eussent pu terminer la construction? Un mausolée y renferme le cœur de Philippe le Hardi, fils de saint Louis, proclamé roi aux rivages d'Afrique. Il faillit mourir aussi sur la terre étrangère, et ce fut à grand'peine qu'il vint rendre le dernier soupir à Perpignan, après avoir porté la terreur de ses armes en Catalogne. Comme son père, Philippe fut vaincu non par les armes de ses ennemis, mais par la contagion pestilentielle. Tel est le sort du guerrier français. Depuis Saint-Jean d'Acre jusqu'à Moscou, il n'a fallu rien moins pour les réduire que les fléaux du ciel. La main de Dieu les suit partout, soit pour les faire triompher, soit pour châtier leurs présomptions ou leurs désordres; il semble que c'est pour eux surtout que Dieu est le Dieu des armées. Nation vaillante entre toutes les nations, qui s'est toujours glorifiée de ne rien craindre des hommes, mais qui trop souvent a oublié de craindre Dieu !

Dans cette cathédrale, nous entendîmes

un salut à la chute du jour. Quelle émotion on ressent dans cette prière du soir faite en commun avec des inconnus, loin de son pays, de sa famille, de ses amis! Il y eut quelque chose d'attendrissant, d'ineffable, quand nous entendîmes entonner le *Salve Regina*; nous tous enfants d'Eve, exilés, pleurant et gémissant dans cette vallée de douleurs. Je verse moi-même des larmes de reconnaissance pour cette maternité céleste qui couvre le monde, pour ce lien universel des cœurs dont une femme tient au ciel les premiers anneaux. Un philosophe ancien peint l'allégresse qu'on éprouve dans les temples, et durant les jours de fêtes religieuses. Il l'attribue à la douce espérance que Dieu y est présent, et qu'il y accepte avec bonté nos hommages; et nous, hommes de foi, qui n'espérons pas seulement, mais qui croyons fermement qu'un miracle d'amour a fixé à jamais au milieu de nous, non pas l'esprit de Dieu, mais le Verbe incarné lui-même, l'ami puissant de l'humanité, quelle doit être notre joie et notre confiance!

Entre Narbonne et Montpellier, des haies de tamarins, des acacias, des platanes et

surtout de beaux peupliers de la Caroline, embellissent et vivifient la route. C'est d'ailleurs aussi un pays de beaux vignobles.

Le jardin botanique que nous visitâmes, est très-renommé par la rareté et la richesse des végétaux de toute nature et de tout pays qu'on y cultive. Le tulipier de Virginie est un personnage important que tous les curieux vont saluer; nous ne manquâmes point à ce devoir. Nous vîmes aussi la tombe qu'Edouard Young y fit élever pour sa fille Narcisse. « Mes bras paternels la portèrent plus près du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses rayons bienfaisants; mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras, comme il laisse un lis se courber et mourir dans nos jardins. »

Bien que notre grand roi Henri soit le créateur des jardins botaniques, je ne les aime guères; la nature ne s'y montre plus dans sa gracieuse et simple parure. Tous ces écriteaux, ces plantes rangées comme des livres dans une bibliothèque, ont quelque chose d'apprêté et de pédantesque; ces pau-

vres plantes sont comme étouffées sous la gravité des noms grecs ou latins qu'on leur a imposés, ainsi que le seraient de jeunes filles sous l'ample et pesante robe du professeur. Pourquoi a-t-on proscrit ces noms vulgaires, si doux au cœur et à l'imagination, ces noms qui se rattachent poétiquement où à nos croyances, ou à nos souvenirs. ou à nos sentiments, ou à nos habitudes ? Laissez-moi, je vous prie, la croix de Jérusalem, l'épine du Christ, la fleur de la passion, la rose Notre-Dame ; ne m'enlevez pas le chardon bénit, le bon Henri, la reine Marguerite, l'herbe aux enfants, l'éperon de chevalier, le souvenez-vous de moi, le buisson ardent, la sensitive, le pied d'alouette, le chardon Roland, le sceau de Salomon, la couronne impériale, l'argentine, etc.

Montpellier est orné d'édifices publics, d'hôtels et de fontaines d'un très-bon style. Nombre d'étrangers et surtout d'anglais font ici leur séjour d'hiver ; il s'y trouve plus de huit cents étudiants en médecine, prussiens, russes, italiens, hollandais, et même grecs. L'école de Montpellier a une belle et touchante origine ; elle fut fondée au treizième

siècle par des médecins arabes exilés d'Espagne.

Il est là une gloire devant laquelle doivent pâlir toutes les illustrations. On a vu au XIIIe siècle un homme à l'âme ardente, au courage sublime, à la compassion immense. Apôtre et chevalier, précepteur de Jaymes d'Aragon, Pierre de Nolasque partageait, fécondait les pensées héroïques de son élève. Il combattit lui-même à la bataille de Muret. Mais bientôt, profondément ému des maux qui accablaient les infortunés tombés au pouvoir des musulmans, il se consacra avec plusieurs gentilshommes à leur délivrance, et aidé de son confesseur Raymond de Pennafort, il institua l'ordre de la Merci. Jayme, le glorieux conquérant de Majorque et de Valence, voulut s'associer à cette œuvre de miséricorde. Son palais fut le premier asile, la première maison de l'ordre.

Louis IX, à son tour, voulant assurer à son armée la protection et l'assistance d'un personnage aussi saint, le mande auprès de lui. A cette pensée, l'âme séraphique de Nolasque s'embrase ; il court à Vincennes, vêtu de la tunique blanche, de la chape, le scapulaire

et la croix sur la poitrine. Si Dieu, en frappant Nolasque d'une maladie soudaine, ne permit pas qu'il suivît en Afrique le saint conquérant, il voulut du moins que les paroles du saint et ses charitables influences allassent réchauffer et sanctifier l'ardeur des croisés. Ainsi ces deux belles âmes se mêlèrent dans un amour sans bornes de Dieu et du prochain.

En fait de situation, et surtout de point de vue, Montpellier, selon moi, est bien plus remarquable que Béziers. Arrivez donc, ma bonne mère, et allons ensemble à cette magnifique promenade dont les terrasses ont de si beaux ombrages, dont le bassin épanche en cascades son onde limpide sur des rochers artificiels. Voyez-vous cet aqueduc aérien et ce château d'eau qui étale ses huit façades si brillantes? De là, le regard embrasse un vaste horizon; il plane sur les belles campagnes du Languedoc, parsemées de bastilles et environnées de bosquets de lauriers, de cyprès, de grenadiers; puis ce sont des champs couverts d'oliviers et de vignes; on aperçoit la mer qui produit, entre les Alpes et les Pyrénées, le même effet qu'une échappée dans un parc entre deux grands massifs d'ar-

bres. De toutes parts les lointains sont merveilleusement riches et pittoresques.

O ma bonne mère, puisque vous n'êtes point là, je voudrais avoir deux ailes comme la colombe; j'aurais bientôt pris mon vol; j'irais m'abattre sur vos genoux et y déposer le rameau d'olivier que je viens de cueillir en pensant à vous.

Mais je vous rapporterai en réalité avec la branche d'olivier d'autres plantes, d'autres fleurs cueillies dans plus d'un lieu célèbre, dans plus d'une solitude délicieuse. Les premières, c'est l'histoire; les autres, c'est le roman, ou plutôt c'est la vie intime, l'existence cachée, les émotions tendres et religieuses, les vertus naïves et modestes, les peines secrètes, les joies et les tristesses du cœur. Pauvres fleurs qui ont vécu dans le sein du vallon, au bord des torrents, sur la pente des précipices, dans le taillis des forêts; elles trouveront place à côté de certaine violette qui croissait solitaire sur un mur à Sorrente, et qui avait l'air de m'implorer pour être cueillie. J'ai entendu son regard suppliant, et depuis elle a payé ma pitié par de douces et salutaires rêveries.....

LETTRE SEIZIÈME.

Nîmes, 24 septembre 1829

Nîmes, m'avait-on dit, c'est la Rome des Gaules. J'y arrivai avec cette préoccupation ; j'étais charmée que Rome eût daigné venir jusque-là par égard pour nous autres Français. J'entrai donc dans cette antique cité avec une inquiète espérance. Oui, je retrouvai bien à Nîmes cirque, thermes, temples, statues, colonnes ; je crus même y voir les sept collines ; en un mot, la Rome de pierres est là en effet plus que partout ailleurs ; et pour peu que l'imagination veuille

être complaisante, elle y évoquera sans peine pontifes, magistrats, édiles, sénateurs, capitole et forum. Mais la Rome que j'aime, la Rome aux mélancoliques souvenirs, aux méditations philosophiques, aux émotions religieuses, cette Rome, objet de mon amour, de mes vœux, de mon culte, je ne l'ai point retrouvée. Fasse le Ciel que je la retrouve un jour où elle est, et que je puisse encore prier et pleurer sur sa sainte poussière, sur ses ruines sacrées !

« O Rome ! ma patrie, cité de l'âme, les orphelins du cœur doivent se tourner vers toi, désolée mère d'empires morts, et doivent renfermer, dans d'étroites poitrines, leurs chétives misères. Eh ! que sont nos malheurs et nos souffrances? venez voir le cyprès, venez entendre le hibou, et suivez votre chemin sur des marches de trônes et des temples brisées, vous tous dont les agonies sont des maux d'un jour; un monde est à nos pieds aussi fragile que notre argile humaine.

Faut-il redire après tant d'autres que le colysée de Nîmes, avec ses deux rangs de portiques si étonnamment conservés, a été

construit par Adrien ! Composé de cent vingt arcades, il peut contenir dix-sept mille personnes sur ses trente-deux gradins.

Lorsque du haut des marches les plus élevées, j'admirais la beauté imposante de ce monument, une réflexion vint en détruire le charme à mes yeux. Ce gigantesque édifice qui défie l'action du temps, quelle était sa destination ? Des animaux féroces pour acteurs, des hommes non moins féroces pour spectateurs. Eh quoi ! n'était-il point d'autres spectacles à offrir aux nations civilisées ?

Hélas ! nous-mêmes chrétiens, nous ne sommes guères plus sages, plus patriotes ! Nos théâtres aussi ne sont le plus souvent que des cirques où luttent, où s'agitent et débattent les hideuses et féroces passions.

Du reste, plus d'un drame réel s'est joué sur cette scène. C'est là que, vers l'année 672, Paul, à qui le roi Wamba avait confié le soin de réduire ses sujets rebelles, vint s'y réfugier après avoir trahi son maître et s'être joint aux révoltés qu'il devait combattre. Là aussi le traître fut forcé de se rendre à Wamba qui lui fit grace de la vie. En traçant ces lignes, le souvenir d'une

trahison, tout éloignée qu'elle est de nos temps, me révolte et me fait tressaillir. J'aime la sainte indignation du Dante qui se plaignait de ne savoir composer des vers assez âpres et assez rauques, pour flétrir cette race mal créée entre toutes, qu'il voudrait voir sous la forme d'animaux et de viles brutes.

Puisque je suis à Nîmes, il faut au moins mentionner les autres édifices, et la *Maison carrée*, petit chef-d'œuvre de l'architecture romaine, ornée de trente colonnes cannelées dont les chapiteaux sont en feuilles d'olivier et les modillons en feuilles de chêne. Idée heureuse d'avoir fait un musée de ce joli édifice; mais il a fallu être bien malencontreux pour tapisser ces vénérables murs romains d'un chétif papier moderne. On aurait pu sans doute trouver quelque part une fresque antique qui leur eût été mieux assortie.

La porte de César et la Tour-Magne sont de beaux et augustes témoins de la puissance du peuple-roi.

En fait de monuments modernes, il en est deux qui méritent d'être cités : le palais de justice, d'une noble architecture, et la

cathédrale, dont les tombeaux de Fléchier et du cardinal de Bernis sont le principal ornement.

Nous couchâmes à Bagnols chez les meilleures gens du monde ; mais je n'en dormis pas mieux. Durant toute la soirée, ils n'avaient fait que parler inondations, débordements du Rhône. A les entendre, nous ne pourrions aller plus loin, et force nous serait de revenir sur nos pas ; les diligences ne passaient même plus. Je m'affligeai d'abord pour tous les malheureux que ce désastre atteignait, puis j'étais inquiète du retard apporté à notre réunion. Par bonheur, nos excellents hôteliers avaient exagéré beaucoup. Au pont Saint-Esprit, il est vrai, une digue s'était brisée, et le Rhône n'avait pas manqué de profiter de l'occasion. Le chemin que nous parcourûmes était enseveli sous l'eau ; de petits bateaux naviguaient de conserve avec notre voiture. Les campagnes étaient au loin submergées ; on ne voyait que la cime des arbres ; beaucoup de maisons avaient de l'eau jusqu'au cou. L'Isère aussi s'était mise de la partie. Quant au Rhône, c'était toujours *ce diantre de Rhône* dont parlait

Mme de Sévigné, *ce Rhône si fier, si orgueilleux, si turbulent, qu'il faut marier à la Durance quand elle est furieuse. Oh! le bon ménage*!

Je repris la route que j'avais suivie en allant à Nice. J'étais heureuse alors ; j'espérais mourir avant tout ce que j'aime!. . .

. . . .

Il est des merveilles qui ne se laissent pas décrire ou qui défient la témérité du descripteur. Jalouses de leur originalité, elles s'enveloppent des voiles de leur splendeur, pour se dérober à une curiosité indiscrète et préméditée ; elles veulent bien être admirées mais non dépeintes ; tel est le pont du Gard, à qui rien n'est comparable peut-être dans les œuvres de l'homme. J'en demande pardon au colisée, il me paraît moins hardi dans sa construction, moins sublime dans son cadre. Mais le colisée, ce n'est pas seulement un ouvrage de pierre ; c'est un corps animé, c'est un être vivant et parlant ; il a une âme, un cœur ; il a son nécrologe, son histoire, sa poésie ; la poussière y est trempée de larmes et de sang ; des profondeurs de son sol sacré, il s'élève un

Hosanna perpétuel auquel le Ciel répond par de perpétuelles bénédictions. Ah ! sans doute, ces légions de l'église militante qui ont triomphé en ce lieu ne l'ont pas délaissé ; elles y descendent ; elles y prêtent une oreille attentive à la voix des fidèles qui viennent y prier tous les jours, à toutes les heures.

Je me borne du reste à vous désigner le pont du Gard, comme le ferait un géomètre ; il a cent cinquante pieds de hauteur sur une étendue de six cents ; trois rangs d'arcades d'ordre toscan à plein ceintre ; des arcades supérieures forment un aqueduc et réunissent deux montagnes. Le rang inférieur sert de pont à la rivière du Gardon.

Dans un premier voyage, malade, mourante que j'étais, je n'avais pu voir la cathédrale de Vienne. J'y cours avec empressement ; — grand édifice gothique terminé par trois absides, où se tint l'un des conciles les plus solennels de la France. C'est là, sous ces voûtes, qu'en 1311, en présence de Philippe le Bel et de tous les ambassadeurs de l'Europe, trois cents évêques prononcèrent l'abolition de l'ordre des Templiers. Terrible évènement qui a tenu et tient l'his-

toire en perplexité ! Comment une institution si chevaleresque et si chrétienne a-t-elle pu déchoir et tomber? *Comment a-t-il été rompu et réduit en poudre le marteau de toute la terre? Comment es-tu tombé, toi qui brillais dès le matin? tu as été terrassé, toi qui blessais les nations.....*

Vienne, au demeurant, n'offre d'abord que de tristes souvenirs : c'est Arbogaste qui fait étrangler Valentinien ; c'est Gondebaud qui massacre ses neveux. Et à l'entrée de cette carrière de bassesses, de lâchetés et de crimes, je vois, dans l'ombre confuse des traditions, la figure lamentable de Ponce-Pilate, ce type des barbares concessions, de la faiblesse cruelle.

Gardons-nous pourtant d'envelopper ainsi, dans la proscription du passé, une cité qui se recommande à plus d'un titre. Puissante métropole de la Gaule méridionale, elle a occupé depuis un rang glorieux dans les fastes de l'église.

Saint Mamert, l'un des premiers évêques de Vienne, est honoré comme l'ange préservateur des grandes calamités. On lui doit cette institution touchante des rogations,

inspirée au pied de l'autel, à travers les larmes que lui arrachait la vue de son peuple consterné. Le saint avait pour frère et pour aide dans le ministère un des beaux génies du siècle. Digne et vertueux prêtre, le savant Claudien Mamert fut orateur, philosophe, poète, géomètre, musicien, que sais-je, au point que Sidoine Apollinaire, dans son enthousiasme, le compare à vingt ou trente hommes des plus illustres de la Grèce, de Rome et de l'Eglise. Saint Avit, évêque de Vienne, fut l'un de ces prélats primitifs qui, selon la belle expression de Bossuet, développée par M. de Maistre, ont fait et construit la monarchie française, comme les abeilles construisent leur ruche.

Toutes le villes n'ont pas l'honneur de produire un pape, et surtout un pape tel que Clément IV, qui, avant de monter sur le trône de saint Pierre, s'illustra dans les armées, dans la chaire, et enfin dans les conseils de saint Louis. Si quelque chose à Vienne rappelle le surnom gracieux *pulchra*, dont elle se glorifiait jadis, ce n'est assurément ni ses sombres édifices, ni ses rues tortueuses; c'est plutôt son admirable situa-

tion au milieu d'un cercle de montagnes auprès du Rhône, et sur le penchant des côteaux qui descendent vers le fleuve.

On chante, on célèbre, on exalte et les bords de la Loire et les bords de la Meuse, sans oublier les rives de la Seine, de la Saône. Elles reçoivent les hommages empressés de *tutti quanti;* rien de mieux, j'y souscris; honneur à la Saône, à la Seine, à la Loire, à la Meuse! mais le Rhône, s'il vous plaît, pourquoi n'en dites-vous rien ou presque rien? N'est-ce donc qu'un ruisseau aux tristes et monotones rivages, un filet d'eau qui roule inconnu dans les sables du désert? Le Rhône a son mérite vraiment; n'est-ce pas lui qui descend là haut des glaciers du Saint-Gothard, qui traverse le lac Léman comme un hardi nageur, en repousse fièrement les eaux et sort radieux et pur pour aller célébrer son hymen avec la riante et paisible Saône, au sein de la grande cité lyonnaise? puis unis pour toujours, les époux, qui n'ont plus qu'un seul nom, s'avancent à travers les plaines et les prairies verdoyantes. Pour les voir passer, les collines, les rochers, les montagnes se

dressent ; les débris de châteaux forts, les ruines d'abbayes, les pentes arides ou gazonnées, les vignobles, les arbres se rangent pour laisser courir à la mer l'impétueux vainqueur.

25 septembre.

Il approche donc le moment où je vais me réunir à vous ; il me semble déjà cheminer sur cette route où tant de fois nos promenades se dirigèrent ; je reverrai les mêmes collines, les mêmes ombrages, le même soleil ; je reverrai couler cette rivière limpide dont nos regards suivaient les courbes si gracieuses ; je m'agenouillerai, seule, hélas ! devant ce calvaire où nous unîmes si souvent nos prières pour vous. Mais tout près de là, un lieu non moins sacré m'appellera. J'irai pour la seconde fois me prosterner sur une tombe ; et collant mes lèvres contre cette froide pierre, je demanderai à la mort ses saintes instructions. Comment ne pas sentir tout le prix de la vertu et de la foi, en présence de ce néant des choses humaines !

Comment aimer et regretter sans croire, sans espérer, sans éprouver le besoin d'être irréprochable !

Il vient un moment où les larmes, les prières et les confidences que reçoit la tombe solitaire sont la plus efficace des consolations.

QUELQUES FRAGMENTS.

LES REGRETS.

La mort est partout où était la vie, les regrets où était l'espérance... C'est dans cette ville que j'ai commencé à aimer de toute la puissance de mes facultés la vertu et ses plus nobles images, ici j'ai goûté le charme de la confiance et de l'intimité; ici ma jeune âme a ressenti un pur, un vif enthousiasme pour mon roi et ma patrie. Ici j'ai versé de douces larmes, des pleurs déchirants. Je voyais mon père vénéré, ma mère chérie; leur protection et leur amour me servaient

de bouclier. Les admirer, les aimer, leur prouver ma reconnaissance, c'était la lumière de mon esprit, la nourriture de mon cœur. Je ne saurais faire un pas sans exhumer le passé, ce passé à jamais détruit. Il y a des échos dans tous les lieux. Ces arbres des promenades sont pour moi plus gémissants que les arbres de la forêt mystérieuse du Tasse ; ils ont souvent abrité ma pauvre mère ; ils ont conservé les charmes de nos entretiens et les pieux enseignements de mon père. Ces rues, ces places, cet air, ces maisons, tout parle, tout retentit d'inexprimables ennuis. Et pourtant, ces tristes sensations, je me plais à les reproduire, à évoquer toutes les joies pures, tous les parfums, toutes les illusions, toutes les vertus qui ont bercé mon adolescence. J'aime à me plonger dans mes douloureuses rêveries, au pied de ces autels témoins de mes vœux innocents, de mes tendres et ferventes prières. Je veux me pénétrer de ce néant si éloquent, dans un lieu autrefois plein de tout ce que j'ai aimé et admiré. Je prie sur leur tombe vénérable, au sépulcre où sont renfermés des ossements qui, je l'espère, un jour seront glorifiés ;

cette chair, après avoir été l'instrument de tant de bonnes œuvres, revêtira de nouveau des âmes ornées de mérites, enrichies de graces.

A ce tombeau je viens confier fautes et souffrances ; je demande pardon au juste de tout ce qui pourrait lui déplaire, et je lui apporte l'hommage des œuvres et des sacrifices dont je lui dois l'inspiration. Je sollicite des conseils et du courage ; mon cœur s'épure sur ce marbre qui me parle de mort et d'immortalité. Tout contribue à me régénérer et à me rapprocher de Dieu. Fervents souvenirs du jeune âge, vous revivez dans cette église ; je m'agenouille dans la chapelle réédifiée par mon père ; je me présente à Marie, comme l'enfant de celui qui l'honorait d'un culte si aimant ; je vais m'asseoir à la sainte table où tant de fois je reçus mon Sauveur avec cet amour si candide de l'adolescence. Je contemple ce confessionnal protégé par une statue de la Vierge écrasant le serpent. J'erre au son des cloches dont Louis XIV aimait tant les accords. . . . .

. . . .

. . . .

J'écris sous ce toit paternel, doublement paternel, où la mort et la vie s'enlacent d'une manière toute céleste, et remplissent de leurs souvenirs les murs, les meubles, l'air même qu'on respire.

LA MER.

Arrêtons-nous un instant sur la jetée. Le vent souffle de toutes ses forces, et le soleil répand sa lumière avec profusion. La mer s'agite et bouillonne sous cette double influence ; elle se soulève , elle fait entendre sa voix lointaine, ses gémissements sublimes ; on dirait d'une âme profondément émue ; car les flots se pressent , se poussent, se succèdent, comme se précipitent et se heurtent les passions et les douleurs durant le cours de notre triste existence. Puis , mon regard se porte vers le firmament qui surmonte cette scène tumultueuse, j'aperçois ce ciel bleuâtre et pur que sépare de nous un léger rideau de va-

peurs, c'est l'âme qui se dégage en s'élevant et sort épurée du milieu des luttes et des souffrances.

Des groupes de pécheurs commencent à se montrer; ils enchaînent leurs barques aux pieux de la grève : ils tirent leurs lourds filets et les étendent sur la plage.

J'aime le pêcheur, cet intrépide habitant de la mer. Sa vie est un combat, une guerre de tous les instants; comme le laboureur, il est sous le regard immédiat de Dieu et loin du souffle contagieux des villes. Il n'y a point de milieu entre la Providence et lui : ses biens, ses maux, il les reçoit sans intermédiaire; mais le laboureur vit des merveilles de la bonté divine; il n'en voit guères que les bienfaits; chaque jour lui apporte une portion à peu près égale de paix et de soucis. A son lever, il entend l'oiseau qui salue le Créateur; et sa prière du matin se mêle à ces hommages mélodieux.

Le pêcheur est aussi en contact journalier avec les merveilles de Dieu; mais là, ce sont surtout les prodiges de sa puissance et souvent de son courroux. « Ceux qui descendent avec leur barque à la mer, ceux-là voient les

merveilles que Dieu opère dans la profondeur des flots; c'est pour eux que les élans de la mer sont admirables, ils entendent la tempête sonore qui ébranle les montagnes sur leurs fortes bases. » Il travaille un sol rebelle, ingrat, perfide. Entouré de périls, il se façonne au courage; chaque jour il expose sa vie pour rapporter à sa famille indigente le pain du lendemain, et plus d'une fois, hélas! la famille ne le voit plus le soir revenir au foyer. Pourquoi donc tant de paix, tant de sécurité d'une part; tant de périls, tant d'instabilité de l'autre? O mon Dieu, adorons encore ici la sagesse de vos desseins!

Quand vous avez condamné l'homme au travail, vous lui avez ordonné de cultiver la terre à la sueur de son front; mais votre bénigne providence a attaché un grand charme à ce labeur; elle a placé une douce halte au bout de chaque sillon. En imposant la peine, elle a béni la soumission. Vous ne lui aviez pas prescrit de labourer la mer : c'est son cœur, *muni d'un triple airain*, qui l'a voulu; il s'est emparé de ce domaine qui d'abord n'était pas le sien; il l'a choisi de plein gré;

il a conquis l'océan ; or, tout choix est périlleux, toute conquête est rude à conserver...

Le soir vient ; le vent s'est calmé ; la mer se tait ; et le soleil, comme un forgeron, a plongé son globe embrasé au sein de ces ondes frémissantes, d'où il aspirait tout-à-l'heure des nuages de vapeurs humides. Les marins se sont retirés à bord ; les pêcheurs sont rentrés dans la ville ; la plage devient silencieuse et déserte....

Il est dix heures. Venez, mes compagnons, je ne suis pas encore rassasiée de ce spectacle. Un faible clair de lune succède au crépuscule. Voyez cet autre vêtement que la mer vient de revêtir ; tantôt, quand le soleil l'éclairait de son brillant regard, elle s'épanouissait sous sa robe de diamants ; puis, quand l'œil du jour s'est fermé, un manteau de pourpre a soudain recouvert la surface des eaux. Et maintenant, pendant le silence amical de la lune, la voilà qui se cache sous son voile de vapeur et d'azur. Elle est éclairée seulement par un croissant de l'astre qui réfléchit une lueur triste et douce. Le phare se dessine à peine au milieu de ces ombres, mais par intervalles sa lu-

mière scintille. On la prendrait pour une des plus belles étoiles du firmament. A l'autre côté de l'horizon, Douvres lance sur nous les rayons de son double fanal. Ce sont les prunelles ardentes du léopard anglais, toujours fixées sur cette ville de Calais, objet d'une perpétuelle convoitise. Mais l'ombre des six bourgeois protège à jamais l'antique cité. Le souvenir de leur dévouement héroïque est un palladium....

Toute la mer, excepté cette faible portion qu'éclaire toujours un peu le faible croissant, s'enveloppe d'ombres plus épaisses. Telle, chez les hommes, on voit une existence purement mélancolique et résignée, mais où se reflète un beau souvenir de dévouement et de vertu.

Nous voici seuls, seuls aussi loin que peut nous conduire cette planche jetée sur la mer. Voilà donc le même Océan qui s'est *étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si diverses* [1], depuis la magnanime fille d'Henri IV, qui porta neuf fois sur cette mer sa fortune

1 Bossuet, oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

toujours changeante et son courage toujours inébranlable.

La mer, qui a des abîmes pour engloutir, a aussi des chemins pour sauver : elle pose ses hautes barrières entre le persécuteur et sa victime.

Nul bruit de la ville n'arrive jusqu'à nous. Appuyés sur une fragile rampe de bois, en présence du grand abîme, au milieu de ce silence solennel de la nature, disons l'hymne du soir à Celui qui a donné au vent sa pesanteur, et qui mesure les eaux suspendues dans l'Océan [1]. Ne craignons pas, faibles créatures que nous sommes, d'invoquer le Dieu qui prête l'oreille à la voix de la tempête, et qui entend le bourdonnement de l'insecte invisible.

O vous, Seigneur, dont l'esprit reposait sur les eaux avant la création, vous qui avez étendu le firmament et divisé les eaux supérieures des eaux inférieures, qui avez rassemblé en un seul lieu tous les flots épars sous le ciel, qui avez dit : Que les eaux produisent les animaux qui nagent. O

[1] Job XXVIII. 25.

vous, Seigneur, qui, au jour de votre colère, avez rompu toutes les sources du grand abîme et avez ouvert toutes les cataractes du ciel, et qui, au jour de votre miséricorde, avez soufflé sur la terre pour dissiper les vagues dont elle était couverte ; vous dont la main a tendu son arc dans la nue comme signe d'alliance, et qui avez promis qu'il n'y aurait plus de déluge pour détruire toute chair, mon Dieu, vous avez renfermé la mer dans ses digues ; vous lui avez marqué ses limites, vous lui avez opposé des portes et des barrières, et vous lui avez dit : *Tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin ; c'est ici que tu briseras tes flots tumultueux.* Vous avez demandé à votre serviteur Job : *Est-ce toi qui as pénétré dans la profondeur des mers et qui t'es promené sur le sein de l'abîme?*

Seigneur, vous portez le trouble dans les entrailles de la mer et dans l'harmonie de ses flots ; vous avez mis sous les pieds de l'homme les oiseaux du ciel et les poissons qui cheminent sur les sentiers de l'Océan. Seigneur, écoutez la voix de notre prière : *Nous pleurons sur tous les cœurs affligés ;*

notre âme est pleine de compassion pour l'infortune [1].

Seigneur, Seigneur, au nom de votre Fils bien-aimé qui a sauvé ses disciples périssant sur la mer de Galilée, qui a tendu la main à la foi chancelante de Pierre et l'avez fait marcher sur les eaux, au nom de Paul, le grand apôtre, que vous avez soustrait et sauvé des flots de l'Adriatique et de la mer de Malte, pour le réserver au glorieux martyre de Rome, au nom du royal croisé, qui alla mourir pour votre gloire sur les bords de l'Océan phénicien, de Xavier, l'apôtre des mers et le conquérant des Indes, ayez pitié de toutes les infortunes maritimes; envoyez vos anges par légions sur ce champ perpétuel de bataille où la mort dévore ses victimes à toute heure, à toute minute, à toute seconde.

O mon Dieu, prenez pitié du marin qui combat pour sa patrie, pour son prince; sauvez l'enfant, le mousse faible qui se cramponne durant la tempête à la cime du mât, en s'écriant ma mère! Détournez du navire isolé l'avide corsaire, le pirate inhumain,

1 Job. ch. xxx. 25.

envoyez un vent favorable à celui qu'un calme terrible retient à l'ancre depuis de longues semaines ; faites briller une plage hospitalière à l'esquif perdu sur les mers lointaines ; adoucissez pour le naufragé la fureur du cannibale, la férocité de l'antropophage ; a l'infortuné qui va mourir de faim, de froid et de terreur sur un rivage désert, faites entendre le canon de salut et apparaître la chaloupe consolatrice.

Seigneur, Seigneur, voyez sur les côtes de Guinée et du Sénégal ces pauvres noirs que va saisir le négrier, plus impitoyable que le tigre et la panthère ; arrêtez la marche, paralysez le bras de l'odieux trafiquant, et donnez aux nègres la force pour résister, et l'agilité pour fuir.

Faites, ô mon Dieu, que dans la lutte engagée entre la charité et la cupidité, ce soit toujours la charité qui triomphe. Bénissez le missionnaire quand il quitte nos rivages ; bénissez-le, protégez-le durant la traversée, inspirez-le au débarquement ; que ses sueurs soient fécondes, que sa parole soit persuasive, que son sang, s'il doit être versé, soit une semence de chrétien.

Seigneur, ramenez à la famille inquiète, désolée, le fils que ses dérèglements ont fait expatrier; ramenez-le meilleur dans les bras de sa mère. Veillez sur le proscrit, victime des dissensions civiles. Consolez, éclairez, fortifiez celui qui va périr dans les flots, privé des secours de la famille et des secours du prêtre. Faites miséricorde à tous les fidèles qui n'ont d'autre sépulture que le sein des mers, qui n'ont point entendu murmurer autour de leur lit de mort l'ineffable prière des agonisants, et dont le trépas ignoré n'a fait verser aucune larme, que l'Eglise n'a point reçu dans sa nef au son des cloches, sur qui elle n'a point accompli ses rits sacrés, et qu'elle n'a point déposé dans le champ béni où reposent ses aïeux.

Vous avez permis, Seigneur, que la France, toujours placée à l'avant-garde de la chrétienté, allât planter de nouveau la Croix sur la terre qu'avait usurpée le Croissant, et proclamer la liberté des enfants de Dieu, sur les rivages inhospitaliers où nos frères ont gémi esclaves durant tant de siècles; vous avez brisé les portes de cette geôle des enfants de l'Europe. Gloire à vous! Seigneur, de

cette conquête. Nous vous supplions à genoux d'achever votre ouvrage. Assez long-temps l'Eglise d'Afrique a porté le poids de votre colère ; elle s'était voilée du linceul de la mort ; *on la nommait la répudiée ; et sa terre la solitude* [1]. Pierre lui envoyait encore des pasteurs, et les pasteurs ne pouvaient arriver jusqu'à elle. Mais une voix sainte a crié a la France : *Franchissez, franchissez les portes ; préparez la voie au peuple, aplanissez la route, écartez les obstacles, élevez l'étendard à la vue des nations* [2] ; et la France a obéi.

Seigneur, puisse la France conserver, à force de prudence et de douceur, ce qu'elle a conquis à force de bravoure. Donnez à ces nouveaux gentils de nouveaux Augustins, et puisse notre patrie bien-aimée se réhabiliter à vos yeux par ce grand œuvre !

1 Isaïe LXII. 4.

2 Isaïe. LXII. 10.

— § —

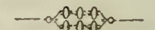
LE NID D'OISEAU.

Si tu voyais de loin, tu sauras que mon isolement n'a rien de bien pénible. Une colonie est venue depuis peu vivifier ma retraite. A quelques pas de moi, sur ma croisée, j'ai vu s'élever, se relever comme par enchantement une habitation, que sept fois une main impitoyable avait détruite. J'ai admiré la persévérance et l'habileté de l'architecte. Une petite famille y a pris naissance; je me complais à étudier les mœurs et la vie intérieure de cette société nouvelle; j'observe tour-à-tour l'attente avide, la joie bruyante,

la rivalité affamée des enfants, la tendresse inquiète, les alarmes sans cesse renaissantes de la mère, les courses infatigables du père et ses travaux que sa compagne ne peut toujours partager. Je la vois perchée sur mon balcon, épiant, l'œil au guet, le retour déjà tardif de l'époux. Il arrive enfin ; sa récolte est insuffisante ; les voilà qui s'envolent tous deux, malgré les cris impatients de la famille éperdue ; ils disparaissent à travers les taillis du parc. Mais bientôt ils reviennent chargés d'un meilleur butin ; ils rentrent ensemble dans la demeure ; les cris cessent ; le bonheur est complet ; l'abondance est au logis.

Parfois, ce nid, doux foyer, tendre et moelleux asile, me suggère des réflexions pleines d'une suave mélancolie ; je me prends à songer aux joies passées de la famille, à ces heures fortunées du jeune âge, où père, mère et enfants sont toujours assis à la même table, se réchauffant toujours à la flamme du même foyer. Oh ! qui me rendra ce bonheur de la maison paternelle? Qu'êtes-vous devenus, saintes et délicieuses caresses de ma mère, encouragements et bénédictions de mon père, affectueuses malices de mes sœurs et

de mes frères bien-aimés? Hélas ! comme dans le nid d'oiseau , on grandit dans la famille humaine , et vient l'heure où chacun prend sa volée... à la grace de Dieu.



LA MONTRE.

Tandis que ma plume court ainsi sur le papier, tandis que ma pensée vogue sans but et sans règle, le temps, *cet insigne larron*, court plus vite encore : il emporte dans son vol mes fugitives rêveries, et je n'y prends pas garde. La montre, qui est là suspendue, a beau faire entendre son faible et régulier murmure, j'oublie que les heures passent et qu'elles nous seront comptées. Chaque mouvement de l'aiguille est un pas de plus vers l'éternité. Pour beaucoup, la minute actuelle c'est la minute fatale ; c'est l'instant solennel, c'est l'heure où finissent les heures.

17

Il y a dans cette vallée de larmes une souffrance pour tous les instants, un cri d'angoisse pour toutes les minutes. L'heure qui sonne est pour moi paisible et douce ; mais cette même heure fait couler les larmes de beaucoup d'autres ; elle ravit une mère à sa fille; elle brise une heureuse union ; elle révèle une perfidie ; elle voit un trône s'écrouler. Et qui sait ? quelqu'un de mes proches, quelqu'un de mes amis n'est-il pas, à l'heure qu'il est, en proie à la douleur, aux anxiétés, aux tourmentes de l'âme ?.... Oh ! déposons la plume, et prions vite pour ceux qui souffrent sans être compromis ; prions surtout pour les âmes délaissées, pour les cœurs désolés, pour les cœurs faibles, qui font un dernier effort contre le mal ?.... Bénies soient donc ces saintes retraites d'où s'élève vers le ciel une perpétuelle prière qui retombe ensuite comme une rosée salutaire sur les souffrances humaines. Soyez aussi bénies, vous toutes, belles âmes qui, au milieu du monde, versez à pleines mains vos secours, vos espérances, vos consolations !

Combien de fois le mouvement régulier, mais inexorable de cette montre, n'a-t-il pas

accéléré les battements de mon pouls, précipité ma respiration ! Que l'œil suit avec anxiété cette petite pointe métallique, quand un ami long-temps attendu doit enfin arriver ! Quelle autre anxiété, quand l'heure du départ va sonner à son tour ! Quelquefois, pour hâter sa lenteur ou corriger l'irrégularité de sa marche, je fais mouvoir du doigt l'aiguille paresseuse. Voilà bien l'image de la force qui veut suppléer à l'intelligence ; voilà bien l'homme qui prétend exercer son action sur des évènements déjà réglés dans l'ordre éternel de la Providence. Ma montre est mon guide le plus sûr, toutes les fois que je veux jeter un regard sur ma vie passée : elle a marqué mes caprices et mes fautes, peut-être aussi quelques bonnes actions. Mais hélas ! de ces bonnes actions *qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même*, en est-il sans alliage ? en est-il qui n'ait pas été inspirée par un élan de sensibilité irréfléchie, flétrie par un retour de vanité, dénaturée par une inconséquence ? Souvenons-nous d'abord de cette maxime orientale : *Fais le bien et jette-le à la mer ; Dieu le saura, si les poissons l'ignorent.* Cette montre n'a point marqué les belles

années de mon enfance ; ces heures riantes où la vie s'écoule pure et paisible comme un ruisseau à travers les prés fleuris ; elle m'est arrivée pour les époques graves ; elle a sonné bien des trépas, bien des pertes douloureuses. Ah ! puisse-t-elle, me rappelant les erreurs de mon inexpérience, me rendre toujours indulgente pour pardonner les faits accomplis, et prudente pour prévoir ou prévenir.

Sa destinée est du reste bien singulière ; attachée d'abord à une vie agitée, aventureuse, sonnant sur les rivages lointains, sur des champs de bataille, ébranlée par le bruit de l'artillerie et le roulement des fanfares, exposée comme son maître à mille chances périlleuses, elle est venue enfin partager l'existence obscure d'une femme, qui voit tous les jours lever sur elle le même soleil et se renouveler les mêmes impressions, les mêmes devoirs, les mêmes résultats. Je suis tentée souvent de lui demander, à cette pauvre montre, si, dans l'uniformité bien rétrécie de son existence actuelle, elle ne regrette pas la vie guerrière, dramatique, turbulente qu'elle menait jadis.

LE BÉNITIER ET LE RELIQUAIRE.

A mon bénitier et à mon reliquaire je rattache un souvenir de vertu, un doux et paisible souvenir. Le bénitier me fut apporté un matin par Melle P., type admirable de la vieille fille, dans tout le charme et l'abnégation du dévouement chrétien. Ses traits étaient bien un peu durs ; mais son cœur, toujours jeune, toujours actif, comprenait encore mes moindres peines, et était habile à les soulager ; faible pour pleurer avec moi, forte pour me dire d'utiles vérités. Riche, affranchie de tout lien terrestre, cette âme si aimante avait

fait de sa solitude un asile pour les victimes de la persécution. Je m'indignais de voir, parmi ces proscrits qu'elle avait secourus, des êtres qui, plus tard, semblaient la méconnaître, tandis que je me glorifiais de sa tendre prédilection. Oh ! je l'espère, dans cette demeure élevée, où sa charité ardente l'a placée, elle me tient la promesse qu'elle me fit au dernier jour de sa vie.

Le reliquaire façonné en forme de croix, est le don d'une autre belle âme ; celle-ci n'avait pas de richesses à distribuer, mais elle faisait l'aumône de ses œuvres. Jeune, active, saintement hardie, elle guidait durant la nuit, à travers mille dangers, de pauvres prêtres poursuivis, condamnés ; elle allait dans les hameaux catéchiser les enfants, instruire les adultes, encourager les faibles et raffermir ceux qui chancelaient. Quand elle apparaissait dans un château, comme dans une chaumière, l'expansive sérénité de ses traits, sa gaieté franche et douce, sa confiance imperturbable répandaient la joie dans des lieux trop souvent consternés. Cette excellente fille exerçait à sa manière un apostolat de charité tout en action. Jamais, dans ces temps

de vices et de crimes, nul n'osa calomnier sa vie Sa conduite fut sans peur, sa réputation fut sans reproche. Je me complais à parler de ces belles âmes, dont le caractère modeste n'appelle pas les applaudissements. Voilà ces vertus obscures qu'il faut honorer; ces aimables créations de la Providence dont il faut surtout la remercier. Aux riches, aux grands de la terre, il est aisé de faire le bien, et il ne manque pas de voix pour les louer. Mais l'honnête artisan qui expose sa vie pour une bonne œuvre, la pauvre femme qui recueille sur la rue et adopte un orphelin délaissé, la fille vertueuse qui préfère sa pieuse indigence à de coupables richesses, ceux-là ont un mérite que nous ne saurions trop reconnaître et environner d'hommages.

L'homme vit d'émotions: il cherche, il aime les lieux où sa sensibilité trouve un aliment. Voyez quel charme s'attache aux objets qu'ont possédés, qu'ont touchés les personnes qui nous sont chères ou celles qui nous inspirent un profond sentiment de respect? Quelle est notre émotion quand nous pouvons contempler l'échiquier donné par le Vieux de la montagne à saint Louis; le bou-

clier dont Jeanne d'Arc couvrit sa poitrine virginale ; les *Heures* d'Anne de Bretagne ; un des éperons que François 1er portait à Pavie. Tel est, mais bien plus vif, bien plus tendre et bien plus pur, le sentiment qui s'empare de nos âmes à l'aspect des reliques des saints.

Le reliquaire est le monument d'une gloire qui surpasse toutes les autres, d'une gloire qui retentit dans les chaumières comme sur les trônes, d'une gloire qui est de tous les lieux, comme elle sera de tous les temps.

Dans les grandes calamités, quand les fléaux du ciel sont déchaînés sur la pauvre humanité, à qui demande-t-on du secours? Rois et princes n'y peuvent rien ; princes et rois viennent eux-mêmes implorer l'assistance d'une simple bergère que l'Eglise a placée au nombre de ses élus. On expose à la vénération publique les restes mortels de la jeune fille de Nanterre. Et souvent le ciel, jusqu'alors d'airain, répand enfin sa rosée salutaire sur les champs arides. Les saints, ce sont nos amis les plus familiers ; leurs noms se lisent au fronton de nos églises, au coin de nos rues, dans les salles de nos hôpitaux, dans nos livres quotidiens. Tous les arts,

toutes les professions, tous les métiers ont un saint pour patron, pour protecteur. Avant même qu'un enfant ait vu le jour, sa mère cherche déjà dans la légende céleste, quel est le nom béni qui retentira si doux à son oreille, le nom à l'aide duquel elle fera descendre sur son fils les faveurs d'en haut.

Entre les saints dont mon reliquaire contient quelques parcelles, je te nommerai saint Eustache, qui, après avoir commandé les armées romaines sous Trajan, perdit soudainement ses honneurs, sa fortune, vit sa femme et ses enfants enlevés à sa tendresse par d'étranges évènements ; puis, replacé par l'empereur à la tête de ses troupes, revint triomphant dans Rome ; et au moment où l'on voulait le faire sacrifier aux dieux pour les remercier de sa victoire, mérita par son héroïque résistance d'être jeté aux bêtes.

Je te nommerai encore cette jeune et frêle Agnès, enfant martyre, dont le petit corps, comme dit le *Bréviaire romain*, offrait à peine assez de place pour recevoir des blessures ; il n'y avait point de ceps ni de carcans assez étroits pour étreindre ces membres et ce cou si délicats.

LA CASSETTE.

Un grand prince, c'était je crois Alexandre, portait toujours avec lui une cassette de bois de cèdre, qui renfermait les poèmes d'Homère. J'ai aussi, moi, ma fidelle cassette, non pas de cèdre, mais tout simplement d'acajou ; elle ne contient ni l'Iliade, ni l'Odyssée ; discrète et modeste dépositaire, elle a reçu mille pieux trésors ; elle a donné asile à mille confidences touchantes et délicates. Comme mon cœur, elle les a fidèlement gardées. Quand il a fallu, ô feuilles précieuses, livrer de vous quelques-unes au

feu, autre confident non moins discret, je vous ai parcourues encore une fois ; et tandis que ma main impitoyable vous tirait de votre jolie prison pour vous jeter au bûcher, je vous disais un tendre adieu. Mon regard suivait dans la flamme vos parcelles embrasées ; j'essayais d'y saisir encore quelques traits fugitifs ; ma mémoire ouvrait toutes ses cases, pour recueillir et conserver du moins les pensées dont l'expression allait disparaître pour jamais.

Tout ce papier, qui *fut du chanvre en son temps*, le voilà devenu cendre et poussière ; il était la matière, le corps ; la pensée qu'on y avait déposée, c'était l'âme ; ainsi, quand le corps est rendu à la terre, l'âme s'en détache, pour revoler à son naturel séjour.

Mais tous mes papiers n'ont pas dû être jetés aux flammes ; il en est que le devoir et le sentiment me prescrivaient de garder : les lettres des auteurs de mes jours, reliques vénérées, caractères sacrés, tracés par les mains les plus chères, resteront près de moi jusqu'à mon dernier souffle. Ma filiale tendresse les attendait avec une espérance in-

quiète ; je les recevais avec un tressaillement de bonheur, et leur lecture qui faisait toujours naître les plus saintes émotions, changeait ma tristesse en joie, ou bien convertissait mes joies frivoles en graves réflexions. J'ai fait plus d'une fois comme ce jeune et tendre François Xavier, qui lisait à genoux et qui portait sur son sein les lettres du grand Ignace, son maître. Quand mon âme se laisse aller à ses profondes tristesses, quand mes nobles et belles résolutions sont un peu chancelantes, quand je retombe dans mon funèbre isolement, alors je relis ces bonnes et chères lettres ; mes larmes coulent doucement ; mon âme se rouvre à ses primitives impressions ; les paroles paternelles dissipent mes ténèbres et rassérènent mon horizon ; je m'écrie : Ils m'ont aimée ; ils me chérissent encore ; car l'éternité est dans toutes les affections vraies et pures. Là il n'y a point de passé, point d'avenir ; le présent subsiste toujours.

Parmi ces lettres et dans leurs replis, je trouve quelques fleurs desséchées, dont le parfum vieilli et les couleurs presqu'effacées me rappellent des souvenirs pleins de charmes.

Tantôt cueillies par moi, tantôt offertes par les mains de l'amitié, elles me reportent sur des lieux et des temps bien divers ; c'est un liseron bleu arraché dans le fossé de Vincennes, à la place même où l'héroïque descendant de l'héroïque race des Condé a reçu le coup mortel ; c'est un aconit des Pyrénées et un lierre coupé sur la crête du vallon de la Cava ; une mauve du Colisée à Rome ; une primevère de Pompéïa ; une pervenche du château de Caserte ; une violette à Terni ; une giroflée sur les portes de Cumes ; une anémone sauvage de Sorrente ; enfin, une feuille de laurier à Pau, près du château qui vit naître Henri IV. Et au milieu de cet herbier tout poétique, domine l'humble réséda qui croissait dans le jardin paternel, lorsque j'allais me séparer de ce père chéri, sans savoir si je le reverrais jamais ; puis enfin ces pétales de rose qui ont fleuri sur la tombe d'un bel et aimable enfant. Fleur caduque lui-même, l'enfant a brillé le matin aux yeux de sa mère. Après lui avoir donné de pures mais courtes joies, il lui a causé en mourant une éternelle douleur ; éternelle, non, car la pauvre mère

n'a point tardé à le rejoindre. Hélas ! il est bien peu de mères qui sachent dire comme cette femme indienne que fait parler l'auteur d'Atala : « Pourquoi te pleurerais-je, ô mon nouveau-né, quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs ; du moins ton cœur n'a pas été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bouton qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses parfums, comme toi, ô mon fils, avec toute ton innocence. Heureux ceux qui meurent au berceau ! ils n'ont connu que les baisers et les sourires d'une mère ! »

LA CROIX.

Quand vous approchez d'une ville, d'un hameau, le premier objet dont votre regard est frappé c'est la croix qui surmonte le temple. O ma petite croix d'ébène, au crucifix d'ivoire, soyez donc saluée, soyez bénie par-dessus tout. Que de chemin vous avez fait pour venir jusqu'à moi ! Instrument de rédemption et de miséricorde, la croix est descendue du Golgotha pour soutenir et fortifier au fond des catacombes, les premiers adorateurs du Christ ; puis elle s'est montrée sur le Labarum ; elle est de-

venue l'étendard du monde, le glorieux signal de sa liberté. Dès lors, on la voit sur les palais et sur les autels, sur les fronts et dans les cœurs....

Mais la croix des humbles, la croix des cœurs malades, qui redira ses miracles ? Au rustique Calvaire, qui redira la prière paisible du vieillard, les doux et simples hommages, les timides vœux de la jeune fille, ses larmes fugitives et son riant espoir? Dans cet oratoire aux colonnes dorées, sur les autels des palais et des châteaux, la croix a bien d'autres peines à calmer, des larmes plus amères à faire couler ou à essuyer ! Anne de Gonzague, Louise de la Vallière, Anne d'Autriche, Marie-Antoinette, combien de fois vos lèvres ont pressé avec tendresse ce crucifix, devenu *votre unique espérance*, le seul ami de vos longues angoisses !

Voyez-vous, près de ce lit de douleur, au chevet de ce moribond, le prêtre qui apporte son trésor de consolation ? Il prend le crucifix héréditaire ; il l'applique, avec toute l'effusion de la charité pastorale, sur les lèvres du vieillard qui va expirer... Le vieillard expire en serrant sur son cœur le

signe de salut que le prêtre fait baiser à la veuve, aux enfants éplorés; et ceux-ci sentent alors se ranimer leurs forces défaillantes. Ainsi cette croix qui vient d'aider le père à mourir, va aider sa famille à supporter la vie. Au juste mourant elle annonce l'heure de la délivrance et du triomphe; au pécheur inquiet, elle inspire des pensées d'espoir et de miséricorde; elle semble lui dire : *Si vous avez peur de Dieu, jetez-vous dans ses bras.*

L'innocence entourée de périls, la jeune vierge qu'assiègent les séductions du monde, trouve au pied de la croix un tutélaire abri. Arbre divin, vous présentez un ombrage qui purifie et régénère l'âme coupable et repentante; sous votre feuillage, la vertu un instant flétrie a le don de refleurir, de renaître brillante avec ses doux parfums et ses douces couleurs. Pour les cœurs isolés dans le désert du monde, voyageurs toujours haletants, toujours harassés de la course, vous faites jaillir de votre bois sacré une source d'eau vive, comme la source qui jaillit du rocher d'Oreb.

C'est au pied de la croix que se jurent les traités les plus solennels, que se serrent les

nœuds les plus saints ; là se consomment aussi sous l'œil de Dieu de douloureux sacrifices, s'opèrent des séparations déchirantes ; des liens mortels se brisent pour être renoués dans la patrie des amours célestes.

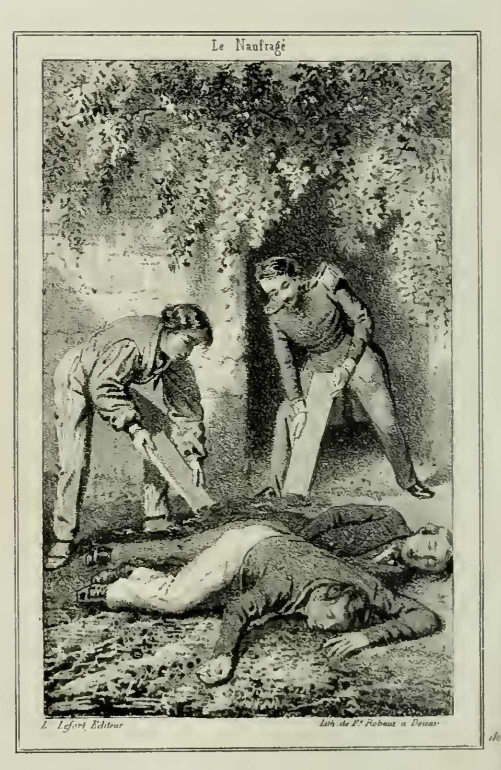
FIN.

— Lille Typ. L. Lefort 1854 —

VARIÉTÉS

INSTRUCTIVES ET MORALES

Le Naufragé



186

Il saisit une planche et se plaçant vis-à-vis du Comte, il se mit à l'aider dans ce triste devoir. Tous deux gardaient le silence.

VARIÉTÉS
INSTRUCTIVES
ET MORALES

Par M L B

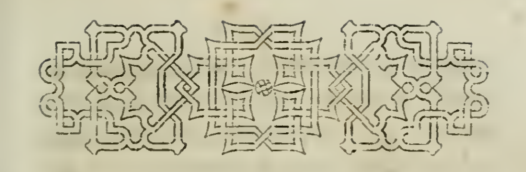
QUATRIÈME ÉDITION.

LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1853





VARIÉTÉS

INSTRUCTIVES ET MORALES.

HISTOIRE

d'un peuple malheureux par le crime et heureux par la vertu.

Il y avait en Arabie un petit peuple appelé Troglodites. Il descendait des anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits ; ils n'étaient point velus comme des

ours, ils ne sifflaient point comme des serpents : mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement ; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouverneur, et après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats ; mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore. Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne ; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts propres sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : « Qu'ai-je à faire d'aller me tuer à travail-

ler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi; je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; et pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables. »

On était dans le mois où l'on ensemence les terres; chacun dit: « Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir; une grande quantité me serait inutile; je ne prendrai point de la peine pour rien. » Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature; il y en avait d'arides et de montagneuses; et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étaient élevées manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles. Ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des

autres, qui leur refusaient de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse ; et ceux élevés se trouvèrent d'une grande fertilité, et les basses terres se trouvèrent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine : mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Un des principaux habitants avait une *vache* fort belle. Son voisin en devint amateur, et l'enleva. Il s'émut une grande querelle, et après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite qui, pendant que la république subsistait, avait eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, et voulurent lui dire leurs raisons : « Que m'importe, dit cet homme, que cette vache soit à vous ou à moi ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai pas employer mon temps à terminer vos différends, et travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, et de

ne m'importuner plus de vos querelles. » Là-dessus il les quitta, et s'en alla travailler à sa terre.

Le ravisseur, qui était le plus fort, jura qu'il mourrait plutôt que de rendre cette vache; et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin et de la dureté du juge, s'en retournait désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une vache jeune et belle, qu'un jeune pâtre ramenait à l'étable. Il n'avait plus de vache; celle-là lui convint, et elle lui convint bien davantage, lorsqu'il apprit que c'était la vache de celui qu'il avait voulu prendre pour juge et qui avait été si peu sensible à son malheur. Il s'en empara et l'emmena dans sa maison [1].

Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand

[1] Montesquieu, en étendant cet exemple, prouvait que, dans un tel état de dissolution sociale, la possession de tout ce que l'homme a de plus cher et de plus plus sacré pouvait lui être injustement et impunément ravie.

soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ ; ils firent entre eux une union pour défendre ce petit domaine contre tous ceux qui voudraient l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre, et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long. Deux Troglodites vinrent l'attaquer : il se trouva trop faible pour se défendre, il fut massacré.

Un Troglodite presque nu vit de la laine qui était à vendre. Il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : Naturellement, je ne devais espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé, mais je vais la vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là, et payer le prix demandé. « Je suis bien-aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. — Que dites-vous ? reprit l'acheteur,

vous avez besoin de blé ? J'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être : car vous saurez que le blé est extrêmement cher, et que la famine règne presque partout Mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim. »

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna des remèdes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent entre ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités, demander son salaire : mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau, et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans

l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues. Je croirais offenser le Ciel qui vous punit, si je m'opposais à la justice de sa colère. » L'épidémie fut si violente, qu'il n'y eut que deux familles qui échappèrent aux malheurs de la nation.

Il était resté dans ces deux familles deux hommes bien singuliers. Ils avaient de l'humanité ; ils connaissaient la justice ; ils aimaient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale et ne la ressentaient que par la pitié. C'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun. Ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce amitié faisait naître ; et dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes in-

dignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille. La terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes, et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste. Ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter, qu'il ne faut point la regarder comme une chose pénible, et que la justice pour les autres est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages. Le nombre augmenta, l'union fut

la même ; et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples. Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devait être chéri de l'Eternel.

Dès que ce peuple ouvrit les yeux pour se reconnaître, il apprit à le craindre ; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur de la Divinité. Les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébraient par des chants pieux, soutenus par les accords d'une musique champêtre. On faisait ensuite des festins où une joie pure et naïve ne régnait pas moins que la frugalité.

On allait au temple pour demander les faveurs du Ciel. Ce n'étaient pas les richesses ni une onéreuse abondance. De pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodites ; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes ; ils n'étaient aux pieds

des autels que pour demander la sagesse et la vertu, la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfants.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies, et que les bœufs fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient, et dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodites, leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa fidélité. Ils célébraient la grandeur de l'Être suprême, ses faveurs toujours présentes aux hommes qui l'implorent, et sa colère inévitable à ceux qui ne le craignent pas. Ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais. La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité était étrangère. Ils se faisaient des présents, où celui qui

donnait croyait avoir toujours l'avantage.

Le peuple troglodite se regardait comme une seule famille. Les troupeaux étaient presque toujours confondus. La seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager. Un d'eux disait un jour : « Mon père doit demain labourer son champ, je me lèverai deux heures avant lui, et quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré... »

On vint dire à un autre que des voleurs avaient enlevé son troupeau. « J'en suis fâché, dit-il, car il y avait une génisse toute blanche que je voulais offrir en sacrifice. »

On entendit dire à un autre : « Il faut que j'aille au temple remercier Dieu ; car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé. »

Ou bien : « Il y a un champ qui touche à celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil. Il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent

aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. « Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille. »

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avaient pillé sa maison, et avaient tout emporté. « S'ils n'étaient pas injustes, répondit-il, je souhaiterais que le Ciel leur en accordât un plus long usage qu'à moi. »

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie. Les peuples voisins s'assemblèrent, et sous un vain prétexte, résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi : « Que vous ont fait les Troglodites? Ont ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes?

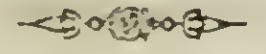
Non. Nous sommes justes, et nous craignons Dieu. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour faire des habits ? voulez-vous du lait de nos troupeaux ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par tout ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. »

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyaient défendue que par leur innocence. Mais ils étaient bien disposés à la défense. Ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, mais non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée de leur cœur. L'un voulait mourir pour son père, et un autre pour sa femme et ses

enfants; celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis; tous pour le peuple troglodite. La place de celui qui expirait, était d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, et cédant à la vertu des Troglodites, ils les laissèrent dès lors jouir en paix de leur bonheur.

(Extrait de Montesquieu.)



DEVOIRS QUE LA RAISON NOUS IMPOSE ENVERS DIEU.

La règle de la justice à l'égard de Dieu consiste à avoir pour lui des sentiments d'amour, de respect et de vénération dans le plus haut degré possible, à manifester au-dehors ces sentiments intérieurs par une vie qui y réponde, et par un soin assidu d'empêcher que nos goûts, nos penchants et nos passions ne nous entraînent au-delà des bornes de la raison, et n'étouffent en nous la voix d'une conscience droite et éclairée. Cette même règle de justice nous prescrit que nous devons adorer Dieu, et n'adorer que lui seul, puisqu'il est lui seul le Créateur souverain, le Conservateur et le Maître absolu de tout ce qui existe. Elle nous enseigne que nous devons employer l'existence dont

nous jouissons, et les facultés qu'il nous a données, à le servir et à le glorifier de la manière qu'il a lui-même prescrite et selon le culte qu'il a lui-même établi ; que nous devons faire régner, autant qu'il est en nous, la justice dans ce monde , et seconder de tout notre possible les desseins de la bonté de Dieu parmi les hommes , conformément à sa volonté connue. Elle nous enseigne enfin , qu'afin d'être en état de nous acquitter de ces devoirs, nous devons le prier instamment qu'il lui plaise de nous accorder les secours qui nous sont nécessaires , et que nous ne devons cesser de lui rendre nos très-humbles actions de graces pour tous les biens qu'il nous a faits.

La considération de ses divers attributs , de son éternité , de son infinité , de la connaissance qu'il a de toutes choses , de son immensité , de son immuabilité et de sa sagesse infinie, doit nécessairement nous remplir et nous pénétrer des sentiments de la plus vive admiration. Sa présence constante partout doit nous tenir dans un perpétuel

respect. L'autorité souveraine qu'il a sur nous, comme Créateur, conservateur et souverain arbitre du monde, doit nous porter à avoir pour lui tous les sentiments possibles d'honneur, de vénération et de soumission ; à lui rendre l'adoration qui lui est due, et à le servir de toutes les puissances de notre âme ainsi que de toutes les facultés de notre corps. Son unité ne nous permet d'adorer et de servir que lui seul. Sa puissance et sa justice nous sollicitent de le craindre. Sa bonté nous excite à l'aimer. Sa miséricorde et sa clémence fondent et affermissent notre espérance. Sa véracité et son immutabilité sont les bases et les soutiens de la confiance que nous avons en lui. L'existence qu'il nous a donnée, et les facultés dont il a orné notre nature, nous dictent qu'il est tout-à-fait raisonnable que nous employions cette existence et ces facultés à son service, et que nous serions inexcusables d'en agir autrement. Le sentiment de la dépendance continuelle dans laquelle nous sommes, et du besoin cons-

tant que nous avons de lui pour notre conservation, nous dicte que nous devons lui adresser nos prières. Tous les avantages dont nous jouissons, l'air que nous respirons, les aliments que nous mangeons, les pluies du ciel qui arrosent nos campagnes, la fertilité de nos terres, l'abondance de nos récoltes, en un mot, toutes les bénédictions de la vie présente, l'attente d'une vie plus heureuse qu'il nous promet pour l'avenir, et les moyens qu'il nous donne pour y arriver, nous obligent envers lui à une vive et sincère reconnaissance et à un dévouement absolu.

LA RELIGION FAIT LES VRAIS HÉROS.

« Interrogez nos chefs, disaient à l'empereur Marc-Aurèle les soldats, tous chrétiens, de la légion fulminante, et demandez-leur s'il est dans vos armées, des guerriers plus dévoués, plus intrépides que nous, plus soumis à la discipline et qui adressent au Ciel des vœux plus ardents que nous pour la conservation de leur prince. » Et le témoignage des historiens, même celui des historiens du paganisme, est en faveur de cette vérité.

Une légion nommée la Thébéenne faisait partie des armées romaines, au temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Toute composée de chrétiens, au nombre de six mille, elle avait pour chef Maurice. Elle s'é-

tait souvent distinguée par des prodiges de valeur non moins que par un dévouement ardent à son prince, lorsque Maximien, sur le refus que fit cette légion d'exterminer les chrétiens qui étaient dans les Gaules, ordonna de la décimer; ce qui fut exécuté. Maurice et ses compagnons, assez malheureux pour survivre à leurs frères d'armes, firent de respectueuses mais énergiques représentations à l'empereur, en lui remontrant que, fidèles à leur prince, comme soldats, et prêts à lui sacrifier leur vie sur les champs de bataille, ils demeuraient, comme chrétiens, fidèles à leur Dieu, et ne devaient à aucune puissance de la terre le sacrifice de leurs âmes. C'était demander la mort. Ils l'obtinrent. Ils jouissent dans le ciel de la récompense de leur noble courage. L'Eglise honore leur martyre.

Le saint évêque de Tours, Martin, dont la charité chrétienne est devenue historique, était né d'un père tribun militaire, et avait commencé par la profession des armes, où

il se montrait en véritable soldat chrétien, lorsque sa vocation le conduisit, par degrés, aux fonctions de l'épiscopat. Ce fut de ce guerrier chrétien que l'épée partagea en deux ce manteau dont une moitié couvrit, aux portes d'Amiens, la nudité du pauvre.

Godefroi de Bouillon, ce guerrier humain et sage autant que valeureux dans les combats, fut conduit par sa piété à travers mille exploits brillants, au tombeau de Jésus-Christ : prince religieux, héros chrétien, il mérita que l'historien ne rendit point commune à sa mémoire l'accusation de tant de désordres par lesquels d'autres chefs des croisés ternirent à jamais l'éclat de leur nom.

Cette jeune fille, l'honneur de son sexe, et qui fut dans l'un des plus grands périls où la monarchie française se soit jamais trouvée, le bouclier et le salut de son pays, l'immortelle Jeanne d'Arc, qui montra réunies en elle la vertu la plus pure et la plus audacieuse intrépidité, passait du pied des autels au plus fort de la mêlée, et des champs de la

victoire elle retournait aux pieds des autels.

Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, Bayard, dont le nom est devenu dans nos glorieuses annales, le synonyme de bravoure, Bayard est frappé du coup mortel. « Jésus! mon Dieu! » s'écrie-t-il; « je suis mort. » Il se fait transporter au pied d'un arbre, s'y adosse, le visage tourné en face de l'ennemi, et suppléant au défaut d'une croix par celle que figurait la poignée de son épée, il la baise affectueusement, se confesse à son écuyer, aucun prêtre ne se trouvant auprès de lui, et meurt ainsi entre les bras de la religion.

A la glorieuse bataille d'Ivri, les armées étant en présence, prêtes à donner, notre bon roi Henri IV leva les yeux au ciel, et joignant les mains, appela Dieu à témoin de son intention, et invoqua son assistance, le priant de vouloir réduire les rebelles à reconnaître celui que l'ordre de la succession leur avait donné pour légitime souverain. « Mais, Seigneur, disait-il, s'il t'a plu en

disposer autrement, ou que tu voies que je dusse être du nombre de ces rois que tu donnes en ta colère, ôte-moi la vie avec la couronne ; agrée que je sois aujourd'hui la victime de tes saintes volontés ; fais que ma mort délivre la France des calamités de la guerre, et que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle. » Aussitôt il se fit donner son habillement de tête, sur la pointe duquel il y avait un panache de trois plumes blanches, et l'ayant pris, avant que de baisser la visière, il dit à son escadron : « Mes compagnons, si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre; je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie : si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussitôt au railliement, c'est le gain de la bataille. Vous le ferez entre ces trois arbres que vous voyez là haut à ma droite (c'étaient trois poiriers); et si vous perdez vos enseignes, cornette et guidons, ne perdez point de vue mon panache blanc : vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

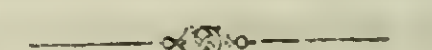
Le plus parfait de nos illustres capitaines, le rival de Montécuculli, Turenne, avait reçu les sacrements une heure avant le coup fatal qui enleva ce héros à la France.

Le grand Condé, cet autre héros, dont les exploits sont pour la postérité le sujet d'un éternel entretien, rendit le dernier soupir entre les bras de Bossuet, qui avait converti Turenne; et le moderne père de l'Eglise (c'est ainsi que La Bruyère a surnommé Bossuet) voulut apprendre du guerrier à rendre sainte sa propre mort.

Le vainqueur de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque, de Nerwinde, le maréchal de Luxembourg, déclarait au lit de la mort, qu'il se trouverait plus heureux du souvenir d'un verre d'eau donné par lui à un pauvre que de celui de ses victoires.

Le marquis de Fénelon, neveu de l'immortel archevêque de Cambrai, fut dans les armées de Louis XIV un modèle de piété tout à la fois et de valeur française. Couvert de blessures, ayant fait cent preuves d'intré-

pidité à la guerre, il condamnait sans ménagement la fureur des duels. Il avait hautement déclaré sa résolution, bien digne d'un héros chrétien, de braver dans les occasions ce préjugé barbare qui, sous le prétexte d'un faux point d'honneur, commande à deux hommes de s'entretuer comme deux ennemis.



SENTIMENTS RELIGIEUX

de Descartes.

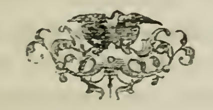
Descartes fut un homme d'un profond et rare génie, d'un esprit vaste et étendu, orné des plus belles connaissances. Ce fut un grand géomètre et un grand philosophe, et quand il n'eût été ni l'un ni l'autre, il aurait encore été le plus bel esprit de son temps.

Ce grand homme avait sur la religion cette conviction de sentiment que font naître dans les âmes droites la sainteté de ses lois et la sublimité de sa morale. C'est ce qui était cause qu'il n'osait l'asservir à certains raisonnements, comme il le répète en plusieurs endroits de sa méthode et dans ses autres ouvrages. Il ne se bornait pas toutefois à la respecter; mais il la professait, il la chéris-

sait, et il apprenait aux autres à la chérir et à la professer comme lui. On en a surtout un témoignage bien éclatant, dans le certificat par lequel la célèbre Christine, reine de Suède, avoue qu'elle lui doit, après Dieu, ainsi qu'à son illustre ami, M. Chanut, sa conversion à la foi catholique.

On peut voir, dans sa vie écrite par M. Baillet, d'autres preuves aussi frappantes de son zèle pour la religion, de son exactitude à remplir ses devoirs, de son assiduité à fréquenter les sacrements, au sein de la Hollande et de la Suède, de sa foi humble et soumise, et des témoignages fréquents qu'il en donnait, alors même qu'il philosophait le plus librement ; et souvent alors la philosophie venait à l'appui de la foi, et confirmait son accord avec la raison, comme il le témoigne lui-même dans plusieurs de ses lettres, aussi conformes à la religion qu'à la saine philosophie. C'est ce qui l'autorise à écrire à quelqu'un au sujet de ses ouvrages, «qu'il ne craignait nullement au fond

qu'il s'y trouvât quoi que ce fût contre la foi ; au contraire, ajoutait-il, jamais la foi n'a été si fortement appuyée par les raisons humaines, qu'elle peut l'être si l'on suit mes principes. »



VEUVES CHRÉTIENNES.

Saint Chrysostôme raconte que sa mère, étant veuve, menait une vie si pure et si sainte, qu'elle attirait l'admiration des païens mêmes. Un jour, son maître, c'est-à-dire, celui dont il fréquentait l'école, qui était idolâtre, lui demanda quelle était sa mère. Le Saint lui répondit qu'il était fils d'une veuve assez connue, dont il lui dit le nom. Cet homme lui demanda quel âge elle avait et combien il y avait de temps qu'elle était veuve. Le Saint répondit qu'elle était âgée de quarante ans, et qu'elle en avait vingt lorsqu'elle perdit son époux. Alors le païen, considérant la vie sainte que cette veuve avait menée depuis l'âge de vingt ans, ne put s'empêcher de dire : *Il faut avouer qu'il n'y a que la religion chrétienne qui puisse former de telles femmes.*

APOLOGIE DU CHRISTIANISME,

par un philosophe.

Le Christianisme est de fait la religion de la presque totalité des Français qui en ont une ; on verra donc ici l'hommage rendu à cette religion par un des plus célèbres philosophes de ce temps.

« Nos gouvernements modernes, dit ce philosophe, doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes. Il les a rendus à eux-mêmes moins sanguinaires ; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion chrétienne, connue et pratiquée dans l'esprit de son divin Auteur, a écarté la superstition et la cruauté des cultes anciens, et a donné aux mœurs un caractère marqué de douceur

et de bonté. Ce changement n'est pas l'ouvrage des lettres; car partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques! Combien les approches des temps de communion n'opèrent-elles point de réconciliations et d'aumônes?..... »

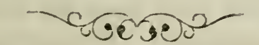
« La majesté de l'Ecriture m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la foi si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans les mœurs, quelle grace touchante dans les

instructions ! quelle élévation dans les maximes ! quelle profonde sagesse dans les discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelles justesses dans les réponses ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

« Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale ; d'autres avant lui l'a-

vaient mise en pratique. Il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Où avait-il pris cette haute sagesse qu'on n'avait point encore entendue, et cette simplicité des plus héroïques vertus, jusqu'alors inconnues dans le monde? La mort de Socrate, philosophant avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice

affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.



SAGE CONSEIL D'UN PÈRE A SES ENFANTS.

Aimez la vertu, disait un père à ses enfants, et ne l'abandonnez jamais ; les biens qu'elle nous procure sont plus solides que ceux que nous présente un monde flatteur. Les richesses sont périssables, un rien peut nous en priver. La vertu seule est à l'abri de toutes les révolutions : elle nous apprend à nous modérer dans la prospérité, à ne point nous décourager dans l'adversité ; elle fait les délices des gens de bien, et force même les méchants à lui rendre hommage.

Le plus grand des malheurs est de paraître au jugement de Dieu sans avoir pratiqué le bonnes œuvres.

Cosroès, roi de Perse, s'entretenait un jour avec deux philosophes, l'un grec, l'autre indien, et avec son grand visir, c'est-à-dire son premier ministre. Il leur demanda quelle était la situation de la vie où l'homme est le plus à plaindre? Le philosophe grec soutint que c'est la vieillesse accompagnée d'une extrême pauvreté. « Avoir le corps accablé d'infirmités, et l'esprit et le cœur malades par le souvenir de longues infortunes, est à mes yeux, dit le philosophe indien, le sort le plus déplorable. — Je connais quelqu'un de plus à plaindre, dit le visir, c'est celui qui a passé sa vie sans faire le bien, et qui, surpris par la mort, va paraître devant le tribunal du souverain Juge. »

RIEN N'EST PLUS DÉSIRABLE QU'UNE BONNE MORT.

Féridoun, roi de Perse, avait fait graver sur son trône ces paroles : *L'Être immuable qui a créé cet univers, mérite seul notre attachement. Ce monde périssable n'en est pas digne ; il ne nous élève au faîte des grandeurs que pour nous précipiter dans la nuit du tombeau. Puisque la mort n'épargne personne, il est indifférent qu'elle nous surprenne sur le trône ou sous le toit d'une humble chaumière; mais il ne l'est point qu'elle nous trouve vertueux.*

Il n'est point de malheureux qui ne puisse se consoler par la vue d'un plus malheureux que lui.

Un pauvre malheureux, pieds nus, faute de souliers, faisait un long pèlerinage. La douleur devint plus forte que son courage ; l'excès de sa misère et de ses maux le porta à maudire son sort, et à se plaindre au Ciel de l'extrême rigueur dont il usait envers lui. Bientôt cependant il arrive dans un hameau, et là il trouve à la porte d'une petite chapelle un pauvre qui avait les pieds coupés. La vue d'un homme plus malheureux que lui le consola, et lui apprit que c'était une infortune plus légère d'être sans souliers que sans pieds. Il se repentit de ses murmures indiscrets contre la Providence, et reprit avec résignation le cours de son pèlerinage. A quelque distance de ce hameau il rencontra un homme plein de compassion, qui lui donna une bonne chaussure et quelques secours dont il avait un extrême besoin.

Le peuple perd sa morale et son bonheur en perdant une éducation chrétienne.

La religion était surtout favorable à la prospérité de l'État par le bienfait d'une éducation conforme aux maximes de la morale chrétienne, et le peuple s'est perverti à mesure que l'éducation a cessé d'être religieuse. Qu'on veuille bien, pour mieux reconnaître la vérité de cette proposition, considérer ce qu'a été la société en France, depuis près de soixante ans, que les doctrines prétendues philosophiques se sont emparés, d'abord de tant d'écrivains et d'orateurs qui prétendent régler le monde avec leurs sentences, et, par suite, de l'administration des familles dans toutes les conditions, des mœurs publiques, du gouvernement, de la législation elle-même. Qu'on veuille encore

(ce qui exigera, j'en conviens, quelque courage) se rappeler tant de débats scandaleux entre les époux, tant de querelles impies suscités par des enfants à leurs pères ou à leurs mères, tant de violation de la foi promise dans les conventions; tant de fortunes acquises par les voies les plus illégitimes et dissipées de même pour la plupart. Qu'on veuille surtout faire attention à l'énormité comme au nombre de ces crimes qui remplissent d'horreur l'âme de tout homme de bien, et dont les feuilles publiques nous révèlent, *depuis plusieurs années, trois ou quatre par jour;* de ces homicides, de ces parricides, de ces infanticides, de ces fratricides, de ces suicides, de ces empoisonnements, de ces faux, de tous ces attentats qu'environnent des circonstances qui ajoutent encore à la monstruosité de leur conception et de leur exécution. Enfin, et c'est là peut-être le caractère le plus effrayant de tout notre désordre social, qu'on remarque l'indifférence avec laquelle sont accueillies au-

jourd'hui les relations d'évènements aussi désastreux, tant leur fréquence a fini par y accoutumer les lecteurs, qui ne voient plus là qu'une anecdote ou un *article de variétés!* Que, d'un autre côté, on prenne la peine d'observer les progrès de cette corruption des mœurs, qui a toujours pour première cause une éducation à laquelle la religion est demeurée étrangère. Qu'après tout cela, en voyant les ressources de l'instruction religieuse à peu près tarie depuis un demi-siècle, principalement pour les habitants des campagnes, et l'athéisme, ce signe le plus certain de la dégradation de l'homme, devenu le résultat, journellement croissant, d'une aussi déplorable ignorance; que, méditant sur cet esprit, toujours croissant aussi, d'insubordination et d'indiscipline, qui se manifeste, non-seulement au sein des familles, mais jusque dans les maisons d'éducation soumises à la surveillance de l'autorité publique, on se demande ce que nous allons devenir, où nous conduira

cette prétendue *perfectibilité* dont les sages modernes rêvent la chimère depuis plus de cent ans, et si les innombrables œuvres des Voltaire, des d'Alembert, des Diderot, des Helvétius, des Fréret, et de leurs continuateurs, ont valu, pour le bonheur du monde, une seule page de l'Evangile !

Pour moi, j'ai l'intime conviction que, si chacun des hommes que je viens de nommer avait pu être le spectateur des maux qui, dans le cours de ces soixante années écoulées depuis le mois de mai 1789, ont désolé la France, l'Europe, presque le monde entier, il n'en est pas un qui n'eût déploré amèrement ces funestes écarts de son orgueil. Que si l'on objecte, contre cette supposition vraisemblable, que plusieurs disciples, sortis de l'école de tels maîtres, ont vécu témoins des maux de cette déplorable période, les ont vus d'un œil sec, et sont morts sans avoir exprimé les regrets dont je parle, ou même vivent encore

poursuivant, au sein des ténèbres de leur étrange philosophie, leur chimère de perfectibilité humaine; je répondrai que ceux-là, hommes médiocres, comptèrent à peine jamais pour quelque chose; qu'il n'est déjà plus question d'eux, ou qu'avant dix ans ils seront tous profondément oubliés; mais que Thomas, Laharpe, Marmontel, moururent chrétiens. Il est curieux, au surplus, de remarquer les efforts qu'ont faits, pour se sauver d'un oubli auquel leur médiocrité ne pouvait échapper, la plupart de ces personnages, du second ou du troisième ordre de la philosophie moderne, qui ont, en leur temps, obtenu plus de célébrité qu'assurément ils n'en méritaient. Voyez ces correspondances, ces mémoires, dépositaires, presque tous, des maximes irréligieuses et anti-sociales de la nouvelle école, par lesquels leurs auteurs ont voulu rappeler qu'ils avaient existé. Pauvres hommes! il n'y a eu pour eux, il n'y a eu pour ceux d'entre eux

qui vivent encore, d'autre postérité que les contemporains ! Et ces correspondances, ces mémoires, sur lesquels ils ont prétendu assurer leur immortalité, n'ont fait et ne font que révéler leur impuissance d'y atteindre, en même temps qu'offrir une plus forte preuve de l'aveuglement dont l'orgueil humain devient toujours la cause.

SUR LES RICHESSES.

Vieillir, être malade et mourir, voilà, selon le monde, les plus grands maux de la vie. Les richesses n'apportent point de remède à tout cela ; mais, par elles, souvent on vieillit plus tôt ; on tombe plus souvent malade, et l'on arrive plus tôt à la mort.

Un homme riche avait fait une grande collection de bijoux et d'objets précieux. Il les montrait un jour à un de ses amis : Je vous remercie bien de toutes ces belles choses, dit celui-ci, après les avoir vues. — Pourquoi me remercier? reprit le possesseur, je ne vous les donne vraiment pas, je vous les montre seulement. — Je le sais, lui dit son ami, mais je les regarde, je les admire ; et vous n'en faites pas un autre usage ; vous n'avez de plus que moi, que la peine de les garder et la crainte qu'on ne vous les enlève.

SUR LA COMÉDIE.

Madame Henriette de France, fille de Henri IV, disait un jour à une personne qu'elle honorait de quelque confiance, qu'elle ne concevait pas comment on pouvait goûter quelque plaisir aux représentations du théâtre; que pour elle c'était un vrai supplice. La personne à qui elle parlait ainsi, ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement, et prit la liberté de lui en demander la raison. Je vous avoue, répondit la princesse, que quelque gaie que je sois en allant à la comédie, sitôt que je vois les premiers acteurs paraître sur la scène, je tombe tout-à-coup dans la plus profonde tristesse. « Voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me divertir. » Cette réflexion m'occupe et m'absorde tout entière pendant tout le spectacle : quel plaisir pourrais-je y goûter?

SUR LES BALS.

Lettre de M. Bussi-Rabutin, célèbre courtisan, à M. de la Roquette, évêque d'Autun

« J'ai lu l'avis sur les bals que vous m'avez envoyé, Monsieur; et puisque vous souhaitez de savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a été encore mon expérience Quoique le témoignage des Pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que, sur ce chapitre, celui d'un courtisan sincère doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres; cependant les tempéraments les plus froids s'y réchauffent;

et ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi, il n'est pas nécessaire de les leur défendre ; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de la parure et les veilles en rebutent ; et quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hasard d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que les jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude ; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons et l'agitation de la danse échaufferaient les anachorètes. Les vieilles gens qui pourraient se trouver dans les bals, sans intéresser leur conscience, seraient ridicules d'y aller ; et les jeunes, à qui la bienséance le permet, ne le pourraient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien ; et je crois que les

directeurs feraient leur devoir, s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais. »



Histoire de la dame Lafosse.

La femme Lafosse, nommée Anne Chartier, était fille d'un coutelier. Elle naquit à Paris, et y fut baptisée à la paroisse Saint-Merri, vers la fin du dix-septième siècle. On ne sait rien de ses premières années Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle épousa le sieur Lafosse, ébéniste, établi sur la paroisse Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine.

Il y avait, en 1725, vingt ans qu'elle était attaquée d'une perte de sang, et depuis sept ans cette incommodité était devenue si continuelle, que la malade était épuisée ; sa faiblesse était telle qu'elle ne pouvait marcher, qu'elle avait peine à soutenir la lumière, et que le jour l'incommodait.

Ayant été élevée pieusement, elle avait

toujours, autant que ses forces avaient pu le lui permettre, rempli avec exactitude ses devoirs religieux. Une protestante, sa voisine, lui dit un jour qu'elle devrait, à l'exemple de l'hémorrhoïsse de l'Evangile, demander sa guérison à Jésus-Christ, assis à la droite de son Père. Par une sorte d'inspiration secrète, elle se sentit pressée de suivre ce conseil; et il lui sembla que le jour de la Fête-Dieu, consacré au triomphe de Jésus-Christ « présent dans le Saint-Sacrement de l'autel, » était celui qui convenait le mieux à l'accomplissement de son dessein.

Cette fête approchait, et tombait cette année le 31 mai. La dame Lafosse s'était préparée à cette action par la communion qu'elle était allée recevoir à sa paroisse, et s'était trouvée si fatiguée des efforts qu'elle avait faits, qu'on l'avait rapportée chez elle presque mourante.

Le matin du jour de la fête, elle était dans un tel état de débilité, que s'étant fait descendre dans la rue, elle s'y trouva mal, et

que deux personnes étaient obligées de la soutenir. Cependant, quand on l'avertit que le Saint-Sacrement approchait, elle tâcha de se mettre à genoux, mais elle retomba sur ses mains. Dans cette position, elle redoubla d'efforts pour se traîner, et fit en effet quelques pas, priant avec une foi vive Jésus-Christ présent dans le Saint-Sacrement de la guérir. Tout-à-coup elle se sentit plus de force ; elle dit à ceux qui la soutenaient de la laisser. On la vit se lever, marcher dans la foule et suivre la procession ; elle alla seule jusqu'à l'église, perdant néanmoins toujours une grande quantité de sang, mais au moment qu'elle entra dans l'église, « elle sentit la source du sang qu'elle perdait desséchée [1], » et se trouva entièrement guérie. Elle assista à tout l'office, se mettant à genoux, et se relevant seule. Elle retourna chez elle à pied sans le secours de personne, au grand étonnement de son mari et de tout

[1] Paroles du mandement publié à cette occasion par M. le cardinal-archevêque de Paris.

son voisinage, témoin de ce changement merveilleux.

Cet évènement ne put manquer de faire beaucoup de bruit : on venait de toutes parts chez la dame Lafosse pour s'en assurer. Elle fut visitée par des princes, par des évêques, par des personnes de tout état et qualité, par des protestants même. Le chirurgien qui l'avait traitée, tous ceux qui l'avaient connue, tout son quartier, l'un des plus populeux de Paris, attestaient l'état de maladie dans lequel on l'avait vue pendant si long temps. Cependant on la voyait libre, agile même dans tous ses mouvements, et l'on ne pouvait douter de sa guérison. Une grande princesse lui fit offrir des secours, d'autres personnes voulurent lui faire des présents. Quoiqu'elle ne fût point riche, elle refusa tout, satisfaite, disait-elle, de la faveur qu'elle avait reçue, et craignant qu'on pût lui reprocher de faire servir les dons de Dieu à des intérêts temporels.

L'autorité ecclésiastique crut devoir pren-

dre connaissance d'un fait aussi extraordinaire et qui concernait la religion. Le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, ordonna une information, et en chargea l'abbé Dorsanne. Il voulut que cinq médecins, tous célèbres et docteurs-régents de la faculté de Paris, examinassent la dame Lafosse. Plus de soixante témoins furent entèndus, et toutes les formalités observées avec une exactitude rigoureuse. Ce fut d'après ces témoignages, et le rapport qui lui en fut fait, que dans un mandement publié le 10 août 1725, le cardinal-archevêque, « jugeant que la guérison de la dame Lafosse était extraordinaire, surnaturelle et miraculeuse, » ordonna qu'il en fût rendu grâces à Dieu, permit qu'elle fût publiée, et voulut que, pour en conserver la mémoire, une pierre sur laquelle serait gravé le dispositif de son mandement fût érigée dans l'église Sainte-Marguerite.

Le 14 décembre de la même année, la dame Lafosse fut présentée au roi et à la

reine. Depuis ce temps un office annuel, avec octave, se célèbre à Sainte-Marguerite, en commémoration de ce miracle. Cette solennité annuelle, interrompue depuis la révolution, a été reprise en 1818, le 31 mai, jour qui coïncidait précisément cette année avec l'octave de la Fête-Dieu.

La pierre ordonnée par le mandement avait été placée dans l'église, et elle se trouvait, dit-on, en 1819, à l'hôtel de Soubise, dans une des salles des archives.

Le miracle de la guérison de la dame Lafosse a donné lieu à une correspondance polémique entre le chanoine Hoquiné et le pasteur Jacob Vernet de Genève, imprimée en 1725-29, 2 vol. in-8°. *Voy.* SENNABIER, *Histoire littér. de Genève.*

BEAU TRAIT DE COURAGE ET DE GÉNÉROSITÉ.

M. d'Apchon, archevêque d'Auch, présent à un incendie dont la violence menaçait toute cette ville des plus grands ravages, apprend que, dans une des maisons où les flammes faisaient le plus de progrès, une femme et un enfant que l'on n'avait pu en retirer, étaient restés sans secours et sans moyen de se sauver. Il offre donc mille livres à qui viendrait à bout de les arracher au sort affreux qui les menace; personne ne se présentant, il offre mille écus, il offre enfin douze cents livres de rente. Voyant tous les spectateurs retenus par la crainte, il se débarrasse de sa soutane, s'élance dans le feu, et revient tenant l'enfant dans ses bras; la mère s'était sauvée. Le prélat a placé sur la tête de l'enfant la rente des douze cents livres qu'il avait offerte.

DOTATION DES GRANDES ABBAYES EN FRANCE.

Les Français fondèrent les grandes abbayes sans qu'il leur en coûtât beaucoup. On cédait à des religieux autant de terres incultes qu'ils en pouvaient mettre en valeur. Ces troupes pénitentes ne s'étaient point données à Dieu pour mener une vie oisive, travaillaient de toutes leurs forces à dessécher, à défricher, à bâtir, à planter, moins pour être plus à leur aise (ils vivaient dans une grande frugalité) que pour en soulager les pauvres. Le Ciel favorisa de ses plus douces influences des terres labourées par des mains si pures. Ces lieux arides et déserts devinrent agréables et fertiles.

(Legendre. Mœurs des Français p. 10)

LE CHIEN DE LA REINE.

La reine Marie-Antoinette avait au Temple, où elle était captive, un chien qui l'avait constamment suivie. Lorsqu'elle fut transférée à la prison de la Conciergerie, le chien y vint avec elle ; mais on ne le laissa pas entrer dans cette nouvelle prison. Il attendit long temps au guichet, où il fut maltraité par les gendarmes, qui lui donnèrent des coups de baïonnettes. Ces mauvais traitements n'ébranlèrent point sa fidélité ; il resta toujours près de l'endroit où était sa maîtresse ; et, lorsqu'il se sentait pressé par la faim, il allait dans quelques maisons voisines du palais, où il trouvait à manger ; il revenait ensuite se coucher à la porte de la Conciergerie.

Lorsque Marie-Antoinette eut perdu la vie sur l'échafaud, le chien veillait toujours à la porte de sa prison ; il continuait d'aller chercher quelques débris de cuisine chez les traiteurs du voisinage ; mais il ne se donnait à personne, et il revenait toujours au poste où sa fidélité l'avait placé. Il y était encore en 1795, c'est-à-dire, près de deux ans après la mort de sa maîtresse, et tout le quartier le désignait sous le nom de *chien de la reine.*



HISTOIRE DE DEUX AUTRES CHIENS.

Un boucher avait été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire ; son chien accompagna la fatale charrette qui portait la victime, jusqu'à la place de la Révolution ; il suivit son maître des yeux jusqu'à ce qu'enfin il disparut sous la hache du bourreau. Après l'avoir cherché long-temps, il accompagne de nouveau la charrette jusqu'à la Conciergerie ; il attend à la porte de la prison ; et le lendemain il suivait encore la charrette : il la suivit ainsi pendant près d'un mois. Ce fait, attesté par plusieurs témoins oculaires, a été consigné dans plusieurs mémoires du temps.

M. D..... était en prison victime, comme tant d'autres, de la fureur des démagogues ;

deux enfants en bas-âge allaient tous les jours voir leur père ; ils n'avaient d'autre conducteur que le chien de la maison, qui leur servait de mentor dans leur voyage. Il veillait sur eux, avait soin de les faire éloigner des voitures, faisait écarter les passants, et les ramenait toujours par le même chemin, sans qu'ils éprouvassent jamais le moindre accident.

On pourrait citer beaucoup d'autres traits de la fidélité des chiens. On a parlé de faire l'histoire de ces animaux pendant la révolution : mais l'humanité aurait peut-être trop à rougir.

Mort touchante, héroïque et glorieuse de plusieurs martyrs français.

Dans le cours de cette longue et mémorable révolution, où l'impiété déchaîna toutes ses fureurs ; il n'y pas eu peut-être de scènes plus dégoûtantes et plus faites pour glacer d'horreur les contemporains et la postérité, que les massacres commis, les 2 et 3 septembre 1792, dans les prisons de Paris. Cent quatre-vingts personnes furent égorgées à l'Abbaye, et deux cent quarante-quatre dans le jardin des Carmes et au séminaire Saint-Firmin. On comptait parmi celles-ci cent quatre-vingt-cinq prêtres, dignes d'avoir à leur tête le vénérable archevêque d'Arles, M. Dulau, et les évêques de Saintes et de Beauvais, deux prélats dont les mœurs et les vertus semblaient rapprocher de nous les

premiers siècles de l'Eglise. Ils étaient frères, et de cette illustre maison de la Rochefoucault, dont le nom, également cher à la religion, à l'état et aux lettres, se mêle depuis quatre cents ans à tous les souvenirs glorieux de la France. L'évêque de Saintes n'avait pas été arrêté ; mais voyant son frère en prison, il voulut partager son sort. Le jour du massacre, ils étaient réunis au pied de l'autel avec leurs compagnons d'infortune. Les assassins firent sur eux une décharge de leurs fusils presque à bout portant. L'évêque de Beauvais ne fut point atteint, celui de Saintes eut la jambe cassée ; il fut porté tout sanglant sur un lit voisin.

Une espèce d'ordre, dernier degré de la scélératesse réfléchie, s'établit alors dans cette exécrable exécution. Tous les prêtres furent renfermés dans l'église des Carmes : on les en tira deux à deux pour les conduire au jardin, et les bourreaux les attendaient sur l'escalier, où ils les égorgeaient avec cette cruauté froide et mesurée qui fait

frémir d'horreur et d'indignation. Lorsque le tour de l'évêque de Beauvais fut arrivé, on vint le prendre au pied de l'autel qu'il tenait embrassé ; il se leva tranquillement et alla mourir. L'évêque de Saintes fut un des derniers appelés ; il répondit aux assassins qui lui ordonnaient de les suivre : « Vous voyez l'état où je suis, j'ai une jambe cassée : aidez-moi, je vous prie, à marcher, et j'irai volontiers au martyre. » Deux brigands le soutinrent et le conduisirent sur l'escalier, où le reste de son sang fut confondu avec celui de son frère et de ses compagnons.

Quant à l'archevêque d'Arles, il fut le premier que les cannibales demandèrent en entrant dans la chapelle. Un prêtre, auquel ils s'adressèrent, était dans ce moment à côté de lui. Persuadé que s'il pouvait donner le change aux bourreaux, il sauverait par sa mort les jours du prélat, cet homme généreux baissa les yeux sans répondre, imitant ainsi la grandeur d'âme que Madame Elisabeth avait montrée le 20 juin de la même

année, lorsqu'elle défendit, au péril de sa vie, de détromper les brigands qui la prenaient pour la reine. Mais, à son âge, à ses cheveux blancs, au signalement qu'il en avait peut-être, un des assassins reconnut l'archevêque. *C'est donc toi*, lui dit-il, *qui es l'archevêque d'Arles? — Oui, messieurs, c'est moi. — C'est toi qui as fait verser le sang des patriotes du Midi? — Je n'ai jamais fait verser le sang de personne, ni fait du mal à qui que ce soit au monde. — Eh bien! je vais t'en faire, moi.* A ces mots, ce misérable lui porte un coup de sabre sur le front. Le prélat le reçoit, et reste immobile. Un second coup le fait chanceler; un troisième le renverse : il tombe s'appuyant sur la main gauche, sans pousser un cri, sans proférer une plainte. Alors un de ces scélérats lui enfonça sa pique dans la poitrine avec tant de violence, que le fer y resta; il monta sur son corps palpitant, et le foula aux pieds!!!...

Ainsi périt ce digne archevêque, à l'entrée

de la chapelle, presque sur les marches de l'autel, et pour ainsi dire aux pieds de la croix, étendard auguste et monument sacré de la mort du Dieu auquel il avait dévoué sa vie. On assure qu'on lui avait proposé souvent les moyens de sortir de sa prison en alléguant son âge et ses infirmités. Jamais il n'y voulut consentir. « Je suis bien ici, répondit-il constamment ; je dois l'exemple, et je suivrai du moins celui que me donnent mes respectables compagnons. »



NOTICE SUR LE P. VERBIEST.

Ferdinand Verbiest, né en Flandre, à Pittem, village à quelques lieues de Courtrai, le 18 octobre 1623, entra de bonne heure chez les Jésuites, et fit de grands progrès dans les mathématiques. Envoyé dans la Chine par ses supérieurs, pour y travailler à la conversion des Chinois, il arriva en 1659. Ses succès dans la province de Chen-Sy et ses connaissances dans les mathématiques lui attirèrent la faveur de l'empereur Cham-Hi, qui l'appela à sa cour en 1660. Il fit tourner à l'avantage de la religion chrétienne la faveur où il se trouva auprès de l'empereur, et il obtint de la prêcher et de la faire prêcher publiquement dans tout l'empire; il parvint presque, dit-on, à per-

suader l'empereur lui-même. On assure cependant que la jalousie des mathématiciens chinois et des bonzes réussit à le faire mettre en prison. Une éclipse de soleil dont il annonça le moment précis, et sur laquelle les astronomes chinois se trompèrent lourdement, lui rendit sa considération ; mais il ne recouvra sa liberté que quelque temps après. La présidence du tribunal des mathématiques, qui, après la mort du P. Schal, avait été donnée à un chinois, fut si mal remplie, que l'empereur mécontent la donna en 1669 au P. Verbiest, qui avait redressé les erreurs des Chinois dans les calculs astronomiques, et réformé leur calendrier. Cette place fut depuis toujours conférée à un jésuite, jusqu'au P. Hallestin, mort en 1774. L'empereur Cham-Hi, qui affectionnait beaucoup le P. Verbiest, l'avait créé mandarin de deux provinces, et avait annobli ses ancêtres. Pendant sa maladie, l'empereur lui envoya ses médecins ; il le regretta tendrement et composa son éloge funèbre : il lui

fit faire de magnifiques obsèques, avec toutes les cérémonies de la religion catholique. Tous les chrétiens de Pékin assistèrent au convoi du P. Verbiest, et témoignèrent combien ils étaient sensibles à sa perte. Ce savant et estimable religieux mourut à Pékin, le 28 janvier 1688.



Le comte de la Garaye.

Le comte de la Garaye, si connu par sa bienfaisance, demeurait en Bretagne, non loin de Dinan. La postérité le comptera dans le petit nombre de ceux dont la charité a rendu la mémoire précieuse aux hommes. Il n'a joui de sa fortune, il n'a cultivé les sciences que pour se rendre utile à l'humanité. Père des pauvres, il changea le château de ses ancêtres en un vaste hôpital, peuplé de malades et de convalescents, dont il semblait avoir oublié qu'il était le fondateur, pour se restreindre aux fonctions d'économe et d'officier de santé.

Cet excellent homme avait passé la plus grande partie de sa vie dans le tumulte et la dissipation. A vingt-cinq ans, maître de sa

liberté et de son bien, ayant reçu l'éducation la plus négligée, ne sachant ni s'occuper ni se suffire, il chercha le bonheur dans les choses qui lui sont les plus étrangères, dans les amusements vains et frivoles. Lassé, dégoûté de tout, n'ayant joui de rien, connaissant la société, sans avoir même éprouvé ces transports qui la précèdent ordinairement, il ne lui resta de tant d'illusions qu'un souvenir importun, qu'une incertitude cruelle. Malheureux, parce qu'il s'était jusque-là peu occupé du bonheur des autres, il devint enfin sensible et compatissant, et un plan de bienfaisance lui préparait déjà la vraie félicité, lorsque l'évènement le plus affreux et le plus imprévu hâta la révolution totale de ses idées.

Sa fille, si digne par ses qualités, son esprit et ses charmes, de la tendresse passionnée qu'il avait pour elle, l'objet touchant de ses soins et de ses espérances, tout-à-coup, au milieu d'une fête brillante, ordonnée pour elle, tombe dans ses bras, et,

comme frappée de la foudre, expire à l'instant sous ses yeux.

Cette catastrophe fut une source de larmes et de réflexions. Il sentit à combien de chagrins et de tourments on s'expose en réunissant toute sa sensibilité sur un ou deux êtres fragiles et périssables. Dès lors il forma le projet, pour ne jamais se trouver isolé sur la terre, de s'attacher à tous les infortunés. Ce ne fut point assez de renoncer au monde, au luxe, à la vanité ; il fallait s'oublier soi-même, faire enfin les plus grands sacrifices.

Sûr du cœur de son épouse, connaissant sa vertu, il lui communiqua ses idées ; et son âme forte répondit à la sienne avec transport. D'accord l'un et l'autre, ils partent pour Montpellier, après avoir écrit à leur famille et à leurs amis, pour les instruire de leur irrévocable résolution ; et ils ne revinrent dans leurs terres que pour consacrer leur étude et leurs veilles à l'humanité souffrante.

Profondément occupés à arracher à la misère, au vice, à la mort, des hommes désespérés, sans appui, sans ressource, ils n'eurent plus l'ambition frivole d'être admirés du monde. Leurs regards se tournèrent vers ce Juge suprême qui seul sait apprécier nos actions ; et la religion leur inspira un courage que ne donne pas même l'orgueil.

Tous les étrangers malheureux, attirés et accueillis par M. de la Garaye, vinrent en foule habiter ce séjour de paix, qui leur offrait l'honorable ressource du travail. Des maisons champêtres étaient le refuge assuré de la misère laborieuse. Des manufactures, des ateliers, des métiers de toute espèce, ont soutenu pendant onze ans plus de neuf mille ouvriers, qui se répandaient partout où ils pouvaient être utiles.

Mais le spectacle le plus touchant, c'était de voir M. de la Garaye parler à tous ses malades d'une manière affectueuse et consolante, et de les entendre le bénir

et le remercier avec les expressions de la plus vive et de la plus tendre reconnaissance. Dans son hospice, qui avait été jadis une salle de comédie, on voyait au son de sa voix tous les rideaux s'entr'ouvrir, et toutes les têtes, dans toute l'étendue de la salle, se soulever et s'avancer pour jouir du bonheur de le voir. Cet homme, vêtu d'un sarreau de toile, entouré d'objets tristes et dégoûtants, qu'on se le représente tel qu'il était jadis dans ce lieu, occupé des plaisirs les plus délicats et les plus doux, au milieu d'une société brillante et nombreuse, et l'on se dirait peut-être : Ce n'est vraisemblablement que l'enthousiasme d'une tête ardente, ou la passion démesurée de se faire un nom célèbre, qui ont pu le décider à un genre de vie si opposé à ses anciennes habitudes. Mais ceux qui ont été témoins de sa simplicité, qui ont connu son air calme, modeste et paisible, respectèrent toujours en lui un sage heureux et bienfaisant. Ja-

mais les passions, ni des motifs humains, n'auraient pu l'élever à ce degré d'héroïsme et de perfection. Il parlait de tout ce qu'il avait fait avec une candeur qui en ôtait le merveilleux, et on était tenté de croire, en l'écoutant, qu'il serait facile et doux de l'imiter.

Sa femme, à quarante-sept ans, était d'une beauté régulière et frappante, même d'une fraîcheur extraordinaire. Sa physionomie était également douce et gaie : elle avait dans sa personne quelque chose de si noble, de si distingué, que son habillement grossier n'avait l'air que d'un déguisement. Vive, franche, démonstrative, elle parlait bien, et avec une action et une chaleur qui excitaient l'intérêt, fixaient l'attention, et donnaient à sa manière de s'exprimer un tour énergique dont le naturel ôtait tout ce qui eût pu paraître singulier. Elle admirait son mari, et l'aimait avec une espèce d'enthousiasme, écoutant avec avidité tous les éloges qu'on lui donnait.

Qui plus que lui en méritait ! Faut-il qu'un tel homme, né dans une condition ordinaire, ne puisse donner qu'en abrégé et en petit le modèle de toutes les qualités morales et législatives ? il aurait fallu qu'un Alexandre, après avoir vaincu et soumis le monde, l'eût laissé en d'aussi dignes mains.

La chimie doit quelques découvertes à M. de la Garaye. Il était en relation avec le célèbre *Maquer*, qui voulut voir ses procédés relatifs aux médicaments qu'il préparait pour ses malades. Alors courbé sous le poids des années, le comte de la Garaye laissait entrevoir à ses concitoyens le malheur de sa perte prochaine, et cette crainte mêlait à la reconnaissance un sentiment d'inquiétude qui la rendait encore plus touchante. M. Macquer vit avec attendrissement ce zèle, ce dévouement sans bornes, cet assemblage de grandes qualités, que tout le monde admire et que personne n'ose imiter.

LES MALHEUREUX ORPHELINS.

Un honnête habitant du comté de Norfolk, en Ecosse, était aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. Ses bonnes qualités lui avaient attiré beaucoup de considération dans le pays; il jouissait d'une petite aisance, fruit de sa sagesse et de ses travaux; et son plaisir était de soulager les infortunés autant que ses moyens le lui permettaient.

Cet honnête homme tomba dangereusement malade, et bientôt tous les secours de l'art parurent inutiles pour le guérir; il sentit qu'il était arrivé au terme de ses jours. Son épouse, dans un état semblable au sien, était couchée auprès de lui; elle ne put lui survivre, et un même tombeau les reçut tous deux.

Rien n'avait jamais altéré la douceur de leur union. Ces deux époux avaient vécu en s'aimant ; ils mouraient de même, et laissaient deux enfants en bas âge. L'un était un beau petit garçon, qui n'avait pas beaucoup plus de trois ans ; l'autre, une fille encore plus jeune, qui joignait aux charmes de l'enfance des graces qui achevaient de la rendre parfaitement aimable.

Le père avait fait un testament qui réglait le partage de son bien entre ses enfants. Son frère, qu'il avait choisi pour exécuteur de ses dernières volontés, devait être le tuteur des deux orphelins et administrer leur petite fortune jusqu'à leur majorité. Les enfants étaient héritiers l'un de l'autre ; mais s'ils venaient à mourir tous deux avant leur majorité, le bien passait à leur oncle. Ainsi s'exprimait le testament.

« O mon frère ! avait dit le père à sa dernière heure, ayez l'œil sur mes chers enfants ; montrez-leur votre tendresse : ils n'ont plus d'autre ami que vous ici-bas. Il

faut que vous leur teniez lieu de père et de mère et d'oncle tout à la fois. Dieu sait ce qui en adviendra quand je ne serai plus. » Leur tendre mère ajouta : « O mon cher frère ! c'est de vous qu'il dépend de conduire mon fils et ma fille au bonheur ou à l'infortune. Si vous les gardez soigneusement, Dieu vous en récompensera ; mais si vous n'en agissez pas ainsi, vos actions n'échapperont pas à ses regards. » Cela dit, ils baisèrent tendrement leurs enfants de leurs lèvres mourantes, et élevant tous deux avec effort leur main glacée pour les bénir : « Chers enfants, dirent-ils, que Dieu vous bénisse tous les deux ! » Et des pleurs et des sanglots vinrent étouffer leurs paroles.

L'oncle dit alors à ce couple désolé : « Ma sœur, mon frère, ne craignez point de me confier ces chers objets de votre tendresse ; j'en prendrai tout le soin possible, et je vous remplacerai auprès d'eux autant que je le pourrai. Que Dieu ne fasse

jamais prospérer ni moi ni les miens si je leur fais jamais le moindre tort quand vous serez dans le tombeau ! »

Dès qu'ils eurent rendu le dernier soupir, l'oncle prit avec lui les enfants et les mena dans sa maison, où il en eut le plus grand soin. Mais il n'eut pas gardé ces petits orphelins un an et un jour, qu'il projeta de les faire disparaître, en vue de s'emparer de leur bien. Il fit marché avec deux scélérats robustes et d'un caractère atroce pour qu'ils les emmenassent et les fissent mourir dans un bois. Il dit en même temps à sa femme et à toute sa maison, qu'il les envoyait à Londres avec un de ses amis, pour y faire leur éducation.

Ces enfants se mirent donc en chemin, tout joyeux, dans leur naïve simplicité, de se voir montés sur un grand cheval. Le long du chemin ils babillaient et jasaient à plaisir avec ceux qui devaient être leurs bouchers et qui songeaient aux moyens de leur ôter la vie. Ce babil aimable vint

à bout de leur toucher le cœur, et ils se repentirent de l'engagement qu'ils avaient pris.

Toutefois l'un d'entre eux, plus féroce que son compagnon, jura d'exécuter la commission, parce que, disait-il, le misérable dont il était l'agent l'avait généreusement payé. L'autre refusa d'y consentir; de sorte qu'après avoir long-temps disputé, ils se battirent pour décider de la vie des enfants. Celui qui était d'un moins mauvais naturel donna la mort à l'autre au fond d'un bois solitaire, pendant que les orphelins tremblaient de peur.

Revenu auprès d'eux il les trouva tout éplorés, les prit par la main et leur dit de le suivre et de ne pas crier. Il les conduisit ainsi l'espace d'environ trois quarts de lieue. Alors ils lui demandèrent du pain. Restez ici, leur dit-il, je vous en apporterai à mon retour.

Les enfants l'attendirent, puis allant de côté et d'autre, ils cherchèrent à le décou-

vrir ; mais il les avait quittés pour toujours. Des mûres sauvages qu'ils cueillirent sur les buissons, furent tout ce qu'ils trouvèrent pour apaiser leur faim. Quand la nuit vint, ils s'assirent et poussèrent des cris. Mais le silence et la solitude régnaient autour d'eux, et personne ne les entendit. Telle fut leur situation jusqu'à ce que la mort terminât leur peine. Ils moururent dans les bras l'un de l'autre comme de malheureux orphelins abandonnés de tout le monde.

Mais la pesante colère de Dieu tomba sur leur oncle. Sa maison lui parut constamment habitée par des spectres effrayants qui lui reprochaient son crime, et les remords de sa conscience lui firent éprouver d'avance les supplices de l'enfer.

Ses granges furent incendiées ; ses biens furent pillés par des voleurs ; ses terres, comme devenues stériles, ne lui rendirent presque plus rien ; une maladie contagieuse ravagea ses troupeaux ; ses bestiaux moururent en plein champ, et il se vit bientôt

dépouillé non-seulement du fruit de ses usurpations, mais encore de ce qu'il possédait avant son crime.

Deux de ses enfants périrent allant en Amérique, et cette affliction venant aggraver ses malheurs, il se trouva plongé dans la douleur et dans la misère.

Sept ans n'étaient pas encore écoulés, qu'ayant tout perdu, et devenu insolvable, il se vit poursuivi par des créanciers qui n'eurent aucune pitié de sa situation.

Enfin, son crime devint public, Dieu ne permettant pas que de pareils forfaits demeurent impunis. Le scélérat qui avait eu inutilement pitié des enfants se rendit coupable de vol; atteint et convaincu de ce crime, il fut condamné; mais avant que de subir sa peine, il déclara devant les juges tout ce qui vient d'être raconté. L'oncle, qui était alors en prison, où il avait été mis pour dettes, ne put échapper à la justice; il fut condamné et exécuté comme il le méritait. Une mort infâme vint mettre un terme

à sept ans de terreurs, de déchirements, de remords, de chagrins et de misère.

Puisse cet exemple arrêter les entreprises criminelles de ceux qui convoitent le bien des pupilles et des orphelins !



DE LA PROVIDENCE.

Le P. Beauregard venait de prêcher dans l'une des églises de la Capitale, son beau sermon sur la *Providence*. Comme toutes ses autres prédications, celle-là avait attiré une affluence considérable d'auditeurs. Rentré chez lui, il se déshabillait pour prendre quelque repos après une extrême fatigue, lorsqu'on lui annonça qu'un inconnu demandait à le voir. Il ne prend que le temps de changer de vêtements, et se présente à l'inconnu, qu'au premier aspect ses manières et l'ensemble de son extérieur lui firent juger être un artisan. « Que voulez-vous de moi, monsieur? » lui dit le vénérable prédicateur. « Vous entretenir un moment, » repart l'inconnu, avec un ton de voix forte-

ment accentué, et dans la physionomie quelque chose d'extraordinaire qui tenait de l'égarement, et qui fixa l'attention du saint prêtre. « Très-volontiers, lui répond ce dernier : Asseyez-vous; je suis prêt à vous entendre. » Et entre eux le dialogue continua ainsi :

« Monsieur, je sors de votre sermon.

— Eh bien! monsieur, je m'en félicite; je vous en félicite vous-même : car j'ai dit des choses que je crois devoir n'être pas perdues pour tout le monde.

— Oh! monsieur, vous avez certainement parlé très-bien. On ne pouvait pas mieux dire. Mais vous avez vanté les bienfaits d'une Providence, je ne crois pas à cela : car pour moi il n'y a pas de Providence.

— Comment, monsieur, et quelles paroles venez-vous de prononcer!

— Non, monsieur, il n'y a pas de Providence pour moi. Tenez, jugez plutôt. Je suis menuisier de mon état. J'ai une femme et trois enfants. Nous sommes d'honnêtes

gens qui travaillons et qui n'avons jamais fait de tort à personne. Parlez de moi dans mon quartier, et tout le monde vous attestera que N. est un brave homme, qui gagne sa vie et celle des siens à la sueur de son front, qui ne boit pas, qui ne joue pas, qui est de bonne intelligence avec sa femme, et qui ne fait point de dettes qu'il ne les acquitte fidèlement.

— Je crois tout cela sans peine, mon enfant, interrompt le respectable ecclésiastique, que touchait vivement l'effusion de ce langage ; mais où voulez-vous en venir, et qu'ont de commun des détails aussi propres à intéresser en votre faveur, avec votre incrédulité à l'égard de la Providence.

— Où j'en veux venir, monsieur, et qu'est-ce que tout cela a de commun? Le voici : vous voyez un homme près de s'aller jeter dans la rivière.

— O Ciel ! s'écrie le P. Beauregard, justement alarmé d'une telle résolution : « Que Dieu vous préserve d'un semblable égare-

ment ! Il n'y va pas seulement de votre vie ; il y va du salut de votre âme. Eh ! qui peut donc vous porter à un projet aussi condamnable ?

— Monsieur, j'éprouve une perte ruineuse pour moi, par la faillite d'un débiteur. J'ai des engagements qui échoient le 30 du mois ; je ne pourrai pas payer. Ce serait la première fois que je n'aurais pas fait honneur à ma signature ; je ne supporte pas l'idée de ce malheur, et c'est après avoir frappé en vain à plusieurs portes, et n'avoir rien obtenu, parce que mes parents et mes amis ne sont pas plus riches que moi, que je vais me noyer.

— Mais, mon ami, votre femme que vous aimez, vos enfants qui ont besoin de vous, que deviendraient-ils, si vous les abandonniez sans retour ? » A cette question, le pauvre artisan sentit couler ses larmes, et il reprit ainsi : « Que voulez-vous, monsieur ? je ne veux pas vivre déshonoré. Je leur ferais honte, et quand je n'y serai plus, peut-être aura-t-on pitié d'eux.

— Dites-moi, je vous prie, comment, préoccupé d'une pensée aussi affreuse, vous êtes venu à mon sermon?

— Oh! monsieur, je n'y suis point allé exprès. C'est le hasard. Voici comment : Je passais dans le voisinage de l'église ; j'ai vu beaucoup de monde se presser pour y entrer ; par curiosité, machinalement peut-être, j'y suis entré comme les autres. J'ai demandé ce qu'il y avait ; on m'a répondu qu'un grand prédicateur allait prêcher. Je suis resté. Je vous ai entendu et jusqu'au bout. Tout ce que vous avez dit était bien beau. Mais, monsieur, en faisant un retour sur moi-même, sur ma situation, sur mon irréprochabilité, je n'ai pu me résoudre à admettre la Providence.

— Quoi! mon ami, avec un dessein aussi désespéré, vous êtes entré dans l'église, vous m'y avez entendu, vous êtes venu auprès de moi, vous y voilà, me confiant vos peines, et vous ne reconnaîtriez pas que tout cela est de la Providence! »

Frappé de l'observation, et gardant un moment le silence, l'artisan répond : « C'est vrai, monsieur : voilà quelque chose de remarquable; mais enfin cela ne paiera pas mes billets le 30 de ce mois. »

Tout, dans cet entretien, avait ému le cœur du P. Beauregard. Tout lui révélait un honnête homme sans lumières, qui méritait un vif intérêt et surtout un prompt secours. Il jugea inutile le recours aux renseignements, après avoir entendu ce malheureux homme, dont le langage et les manières attestaient la véracité; son parti fut bientôt pris. « Ecoutez, mon enfant, lui dit-il, je vous crois un honnête homme, un homme qui est malheureux sans s'être attiré son malheur, et qui n'a point fait le calcul de me tromper. Je veux vous aider à sortir de peine. Combien vous faut-il pour que vos billets soient acquittés? Je ne suis pas riche; mais je puis vous offrir de quoi contribuer à faire votre somme.

— Ah! monsieur, quelle bonté! avec moins de mille écus je suis sauvé. »

Le P. Beauregard se lève, va ouvrir son secrétaire, en tire une somme de cent louis, retourne à l'artisan, et lui dit : « Mon ami, voilà cent louis. Je n'aurais pas été assez heureux pour vous les donner de moi-même ; mais il y a quelques jours, après avoir assisté à mon sermon sur l'*aumône*, Mme la Princesse *** (qu'il lui nomma) m'a envoyé cet argent, en m'autorisant à en faire, pour le soulagement de l'infortune, l'emploi que je jugerais être le plus convenable. La somme eût adouci les maux de plusieurs familles, entre lesquelles je l'aurais répartie ; mais, mon enfant, votre présence chez moi est, à mes yeux, dans la crise de situation que vous m'avez exposée, un trait de lumière sur les vues de la Providence à votre égard. Prenez donc ces cent louis ; allez acquitter ces engagements le 30 de ce mois, et croyez à la Providence. »

Le pauvre artisan, à ces mots, tombe aux genoux du P. Beauregard, les arrose de ses larmes, sans pouvoir proférer une parole,

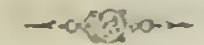
tant la surprise et la reconnaissance agissaient sur son cœur ; et, levant les yeux au Ciel, qu'il bénit du fond de son âme, il reçoit la somme des mains du bon prêtre, les serre affectueusement, et disparaît.

SENTIMENT DE NEWTON SUR LA DIVINITÉ.

Personne peut-être n'eût des sentiments plus profondément religieux que Newton. Il considérait en Dieu non-seulement un être infini, tout-puissant, éternel et créateur; mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures; car, sans cette relation la connaissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui semblerait inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers. Aussi ce grand philosophe fait une observation remarquable à la fin de ces principes : c'est qu'on ne dit pont *mon éternel, mon infini*, parce que ces divins attributs qui expriment la supériorité de Dieu au-dessus de tout ce qui existe, n'expriment pas de même la relation qu'il a établie entre lu

et nous. Mais on dit et on doit dire *mon Dieu*, et par là il faut entendre le maître à qui nous devons obéir, l'auteur et le conservateur de notre existence, l'objet de nos pensées et de nos affections. Un homme célèbre rapporte que, dans plusieurs conférences qu'il eut avec le docteur Clarke, disciple de Newton, jamais cet illustre anglais ne prononçait le nom de *Dieu* qu'avec un air de recueillement et de respect remarquable. Comme il lui témoigna l'impression que cela faisait sur lui, Clarke lui dit que c'était de Newton qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes.

Bossuet et Newton ne prononçaient jamais le nom de *Dieu* sans se découvrir.



L'ABBÉ DE FÉNELON

OU L'ÉVÊQUE DES SAVOYARDS.

J. B. A. Salignac de Fénelon, de la famille de l'illustre archevêque de Cambrai, naquit à Saint-Jean d'Etissac, en Périgord, l'an 1714; et jeune encore il embrassa l'état ecclésiastique.

Il fut aumônier de la reine Marie Leczinska, épouse de Louis XV, et quitta la cour à la mort de cette vertueuse princesse, pour se retirer au prieuré de Saint-Sernin-du-Bois (à trois lieues d'Autun), l'unique bénéfice dont il ait jamais joui, situé dans les montagnes et de l'aspect le plus sauvage. Ce fut dans ce réduit solitaire qu'il eut l'occasion pour la première fois d'exercer ces vertus bienfaisantes qui ont rendu sa mémoire non

moins chère aux cœurs sensibles que celle du grand Fénelon.

Le pays ne contenait que des main-mortables [1]. Il annula son terrier, en fit dresser un autre, et tous ses vassaux se trouvèrent libres. Il encouragea la culture des terres, et, pour faciliter le débit du charbon, abondant dans la contrée, il y établit des forges, aux propriétaires desquelles il abandonna le produit d'un vaste étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Non content de ces libéralités, il fit faire à ses frais, et pendant une disette, une grande route conduisant de Saint-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché. Il obtint ainsi le double avantage de faciliter à ses vassaux la vente de leurs denrées, et de procurer aux femmes, aux enfants, aux vieillards, employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misères.

[1] On appelait *main-mortables* ou *gens de mainmorte* les habitants de certains lieux qui étaient dans quelque sorte de servitude.

Appelé par ses affaires à Paris, il y fixa son séjour, et se logea aux missions étrangères. Il eut bientôt connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pontbriant en faveur des Savoyards, et fut sollicité d'en prendre la direction. Touché du sort de ces jeunes infortunés, que leurs parents envoient à Paris chercher leur subsistance dans des travaux pénibles et rebutants, et que souvent de trop grands loisirs exposaient à contracter les vices inséparables du défaut d'éducation, il entreprit de leur faire connaître les vérités utiles de la religion, et de leur donner une instruction qui pût les mettre à l'abri des dangers de la corruption. Il les réunissait autour de lui, les catéchisait, faisait surveiller leur conduite, aidait de sa bourse ceux que les maladies ou le défaut d'ouvrage eussent laissé sans ressources. Ceux qui se distinguaient par une conduite régulière, par une application constante à leurs devoirs, recevaient de lui de petites médailles de cuivre qu'il avait fait frapper ; ils en pa-

raient leur boutonnière, et ces médailles, connues de la police, étaient une recommandation puissante. Ce fut encore lui qui leur fit joindre au métier de ramoneur celui plus journalier de décrotteur, et qui leur fournit d'abord les outils nécessaires. On le voyait souvent s'arrèter auprès d'eux dans les carrefours, s'informer de leur gain, de leurs besoins, et pourvoir à tout sans jamais se lasser d'être utile. Quand ses moyens étaient épuisés, il intéressait les hommes opulents au sort de sa pauvre et nombreuse famille.

Une conduite aussi charitable, qui lui avait mérité le titre honorable d'*Evêque des Savoyards*, ne put trouver grace devant les révolutionnaires, qui avaient juré une haine implacable aux vertus et aux talents. L'abbé de Fénelon fut arrêté comme *suspect*, et transféré dans la prison du Luxembourg. Les Savoyards, effrayés, présentèrent aux chefs du gouvernement une pétition dans laquelle ils redemandaient leur père, leur unique

appui ; ils exposaient tout ce qu'il avait fait pour eux, ils dévoilaient le secret de ses vertus. Ni leurs larmes ni leur désespoir ne purent fléchir les dépositaires de l'autorité publique, qui dans ces temps malheureux ne se servaient de leur puissance que pour opprimer et assassiner leurs frères.

L'abbé de Fénelon fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et décapité le 7 juillet 1794, à l'âge de quatre-vingts ans. A sa sortie du Luxembourg, un porte-clef se trouve sous ses pas : c'était un des Savoyards qui lui devaient l'existence. On peut juger combien cette entrevue fut déchirante. Dans la voiture, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune. Au pied de l'échafaud tous s'agenouillèrent ; il prononça sur eux les paroles de l'absolution, et l'on remarqua qu'au moment où il leur donna sa dernière bénédiction, le bourreau lui-même courba sa tête devant l'homme qu'il allait immoler.

Le plus grand mal
que l'on puisse faire à un enfant, c'est de
l'abandonner à ses penchants
et de ne pas le corriger de ses défauts.

Rappelons-nous de quelle manière Denis le Tyran traita le fils de Dion pendant qu'il l'eut en sa puissance. Tout ce qu'on peut imaginer de plus barbare, c'est ce que la haine qu'il avait pour le père lui fit entreprendre contre le fils. Nous avons vu, dans *Cornelius Nepos*, qu'inventeur d'un nouveau genre de vengeance, Denis ne tira point l'épée contre cet enfant innocent, il ne le mit point en prison, il ne le fit point souffrir la faim ou la soif; mais, ce qui est plus déplorable, il corrompit en lui toutes les bonnes qualités de l'âme. Pour exécuter ce dessein, il lui permit tout, et l'abandonna

dans un âge inconsidéré à ses fantaisies, à ses humeurs.

Le jeune homme, emporté par le plaisir, donna dans la plus affreuse débauche. Personne n'avait l'œil sur sa conduite; personne n'arrêtait le torrent de ses passions. On contentait tous ses désirs, on louait toutes ses fautes. Ainsi corrompu par une malheureuse flatterie, il se précipita dans toutes sortes de crimes. Mais considérons combien plus facilement les hommes tombent dans le désordre, qu'on ne les ramène à l'amour de la vertu.

Après que ce jeune homme eut été rendu à son père, il fut mis entre les mains de gouverneurs qui n'oublièrent rien pour obtenir qu'il changeât. Tout fut inutile : car plutôt que de se corriger, il aima mieux renoncer à la vie, en se jetant du haut en bas de sa maison.

Nous devons tirer de là deux conséquences, dont la première est que nos véritables amis sont ceux qui résistent à nos passions, e.

que ceux au contraire qui les favorisent sont nos plus cruels ennemis. La seconde et la plus importante, que si de bonne heure on prend bien garde aux enfants, alors l'autorité paternelle et de bons renseignements peuvent beaucoup pour les rendre sages et heureux. Au contraire, si de mauvaises et fausses maximes leur entrent une fois dans l'esprit, alors la tyrannie de l'habitude se rend invincible, et il n'y a plus ni remède ni secret qui puisse guérir le mal. Pour empêcher qu'il ne devienne incurable, il faut le prévenir.



PRIÈRE D'UN VRAI CATHOLIQUE

POUR SES ENNEMIS.

Inspirez, Seigneur, des sentiments chrétiens à tous ceux qui me veulent du mal ou qui me persécutent. Daignez éclairer leur esprit et toucher leur cœur. Accordez-moi la grace de les aimer toujours comme des frères, et d'éviter leurs pièges. Je vous en supplie par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

VARIÉTÉS

INSTRUCTIVES ET MORALES

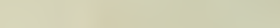
VARIÉTÉS
INSTRUCTIVES
ET MORALES

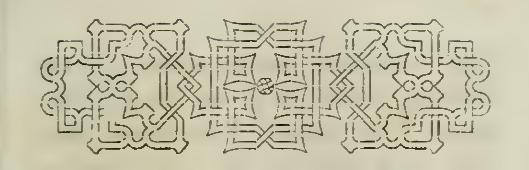
Par M. L. B

QUATRIÈME ÉDITION

DEUXIÈME PARTIE.

LILLE
L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
1855





VARIÉTÉS

INSTRUCTIVES ET MORALES.

CLAUDE BERNARD

DIT LE PAUVRE PRÊTRE.

Claude Bernard, s'étant décidé, d'après les avis et les sollicitations de ses supérieurs, à recevoir la prêtrise, voulut célébrer sa première messe dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, entouré des pauvres qu'il y avait invités, au lieu de ses parents. Dès ce moment

il se fit appeler le *pauvre prêtre*, et se consacra entièrement au service des pauvres et des malades dans cet établissement. Après avoir passé vingt ans dans cet exercice, il alla le continuer à l'hôpital de la charité ; il s'établit sur les places publiques, où il prêchait avec un zèle à toute épreuve, et une éloquence vive et naturelle, qui lui attirait de nombreux auditeurs de la classe du peuple. Ses exhortations étaient soutenues par d'abondantes aumônes, pour lesquelles il trouva des ressources dans un riche héritage qui lui survint, et qu'il vendit pour soulager les malheureux, et dans le produit des quêtes qu'il faisait à la cour et à la ville. Son zèle pour le soin des pauvres et des malades, s'étendit à celui des malheureux détenus dans les prisons. Plusieurs criminels qu'il conduisit sur l'échafaud ou à la potence, touchés de ses exhortations, subirent leur supplice dans de grands sentiments de pénitence. Au milieu de tous ces exercices, si pénibles et si dégoûtants en apparence,

le vertueux Bernard avait conservé son humeur enjouée, la vivacité de son imagination et les saillies de son esprit, qui attiraient chez lui les personnes du plus haut rang. Il savait mettre ce concours à profit pour en tirer des contributions destinées à ses charités. Le cardinal de Richelieu le pressant un jour de lui demander quelque grace : « Monseigneur, lui dit-il, je prie Votre Eminence d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombereau dans lequel je conduis les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. « Ce fut au milieu de tous ces exercices de charité que ce pieux et digne émule de saint Vincent de Paul, son contemporain et son ami, mourut en odeur de sainteté le 23 mars 1641.

EXEMPLE D'ATTACHEMENT CONJUGAL.

On avait conduit, dans le temps de la terreur, le maréchal de Monchy au Luxembourg (ce palais était alors transformé en prison). A peine ce brave militaire y était-il que sa femme s'y rend. On lui représente que l'acte d'arrestation ne fait pas mention d'elle; elle répond : « Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi. » Il est traduit au tribunal révolutionnaire; elle l'y accompagne. L'accusateur public l'avertit qu'on ne l'a point mandée ; elle répond : « Puisque mon mari est mandé, je le suis aussi. » Enfin il reçoit son arrêt de mort ; elle monte avec lui dans la charrette meurtrière. Le bourreau lui dit qu'elle n'est point condamnée : « Puisque mon mari est condamné, je le suis aussi. » Telle fut son unique réponse. On les exécuta ensemble.

Aventures d'Alexandre Selkirk.

Rien ne prouva jamais mieux combien il est avantageux d'acquérir dans la jeunesse des connaissances et des talents de toute espèce; jamais rien ne fit mieux voir jusqu'à quel point un seul homme peut dans la nécessité se passer du secours de ses semblables, que les aventures d'un Ecossais, nommé Alexandre Selkirk, qui a passé un temps considérable dans une île déserte où il était absolument seul. Ce sont des aventures qui offrent un intérêt d'autant plus vif que la curiosité n'y est pas moins excitée que la compassion.

Selkirk montra dès sa jeunesse une forte inclinatioa pour les voyages par mer. Ses parents et ses amis ne négligèrent rien pour

l'en détourner. Mais cela n'empêcha pas qu'il ne saisît la belle première occasion qui se présenta de se livrer à son goût. Ce premier voyage fut très-malheureux pour lui, sort très-ordinaire de ceux qui, comme lui, résistent aux avis de leurs parents et de leurs amis. Le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut brisé contre les rochers dans une violente tempête; et de tous ceux qui y étaient, pas un ne se sauva que le seul Selkirk, qui eut le bonheur d'être jeté par les vagues au bord d'une île, dans laquelle, à la vérité, il n'y avait point d'habitants. Cependant il essaya et vint à bout, non-seulement de retourner au vaisseau brisé qui était resté à la côte, mais d'en tirer une quantité de choses, comme des habits, des lits, des fusils, de la poudre, des balles, du tabac, des haches, des couteaux, des marmites, du pain, des livres, etc. Avec cela il vécut comme il put pendant quelque temps. Durant les huit premiers mois, il eut bien de la peine à surmonter en lui l'abattement et l'ef-

froi que lui inspirait la solitude. Il se construisit deux cabanes de bois, qu'il couvrit d'une espèce de paille et qu'il tapissa de peaux de chèvres. Il tuait de ces animaux quand il en avait besoin, tant que sa poudre dura; mais il n'en avait que quelques livres. Quand il n'en eut plus, il se procurait du feu en frottant vivement et pendant longtemps deux morceaux de bois l'un contre l'autre. La plus petite de ses baraques lui servait ponr faire sa cuisine, et la plus grande pour coucher. Dans les commencements il ne mangeait qu'à la dernière extrémité, tant par un effet du chagrin, que parce qu'il n'avait ni pain ni sel; le peu de pain qu'il avait retiré du vaisseau ayant été bientôt consommé. De même il ne se couchait que lorsqu'il ne pouvait plus résister au sommeil; mais, dans la suite, étant parvenu à se procurer une sorte d'aisance, il vécut plus satisfait et d'une manière moins pénible.

Ses habits et ses souliers s'usèrent tellement à la longue, qu'il se vit bien obligé de

s'en passer, et ses pieds s'endurcirent alors à tel point, qu'il lui fallut dans la suite beaucoup de temps pour reprendre l'habitude d'y souffrir des souliers. Tourmenté d'abord par les rats qui lui rongeaient ses habits et même les pieds pendant qu'il dormait, il parvint à apprivoiser des chats en quantité, en leur donnant de la viande de chèvre, et ils le débarrassèrent des rats. Il apprivoisa aussi quelques jeunes chèvres, et il s'amusait quelquefois à danser et à chanter avec elles et avec ses chats. En un mot, avec le secours de la Providence, et par la force de sa jeunesse (car il n'était âgé que de trente ans), il vint à bout de surmonter tous les obstacles. Il se fit un habit et un bonnet de peau de chèvres, et c'était un clou qui lui servait d'aiguille. Il se fit aussi des chemises avec la toile qu'il avait tiré du vaisseau, et il les cousait avec le fil qu'il tirait de ses bas.

Du reste, le séjour de l'île était agréable par lui-même, et le climat doux, puisqu'il n'y avait que les mois de juin et de juillet

pendant lesquels on éprouvât une sorte d'hiver très-peu rigoureux.

Enfin, le hasard ayant porté un vaisseau anglais auprès de cette île, Selkirk se vit délivré de ce triste et dur genre de vie ; on le reçut à bord, et il retourna dans sa patrie.

C'est lui-même qui avait écrit ses aventures, dont le détail est fort intéressant et dont ce n'est ici qu'une très-légère esquisse. Mais il avait donné son manuscrit à un de ses amis, qui jugea à propos d'y ajouter beaucoup de circonstances, et de combiner le vrai avec les fictions du roman pour en faire l'histoire singulière de Robinson Crusoé.

PURETÉ DES MOEURS.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus. Généralement on aperçoit plus de vigueur d'âme, plus d'énergie et de caractère dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; et c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens et en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse. Mais ces grandes et nobles fonctions de sagesse et de

raison qui distinguent et honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des dévouements véritablement utiles, ne se trouvent guères que dans les premiers. Si le feu de la jeunesse rend ordinairement cet âge indisciplinable, c'est qu'une fois que l'on a laissé prendre à ce feu son cours par les sens on ne peut plus lui en donner un autre.

« J'ai toujours vu, dit un auteur célèbre, que les jeunes gens corrompus de bonne heure et livrés à la débauche, étaient inhumains et cruels ; la fougue du tempérament les rendait impatients, vindicatifs, furieux; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste : ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde : ils auraient sacrifié père et mère, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses ; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ;

il tressaille d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme, le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir : il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudrait au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même, au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens : l'adolescence n'est l'âge de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains point d'être démenti par l'expérience; un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet

âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes.

« Jeunes gens, dit Cicéron, écoutez ce que disait un des plus grands hommes qu'il y ait eus, Archytas de Tarente. J'ai entendu raconter son discours à Tarente même, où j'étais, dans ma jeunesse, avec Fabius. La volupté, disait-il, est le plus terrible fléau du genre humain, puisque c'est la soif de la volupté qui allume les plus violentes passions. Pour la satisfaire, on trahit sa patrie, on renverse les Etats, on a de secrets entretiens avec l'ennemi, on se porte à tous les crimes, à tous les attentats possibles. On ne connaîtrait ni adultères, ni autres horreurs de cette espèce, sans les amorces du plaisir. Et comme le plus riche présent que l'homme ait reçu de la Divinité, c'est la raison : aussi la raison n'a t-elle point de plus mortelle ennemie que la volupté. Où la volupté domine, il n'y a plus de retenue, et la vertu ne séjourne point où la volupté règne. Pour le mieux comprendre, figurez-vous quelqu'un,

disait Archytas, dans l'accès du plaisir le plus vif que les sens puissent goûter. Tant que durera ce transport, assurément l'esprit de cet homme ne saurait faire aucune fonction. Rien donc de si détestable, rien de si nuisible que la volupté, puisque l'effet qu'elle produit, lorsqu'elle a le plus de force et de durée, c'est d'éteindre le flambeau de l'âme. »

Beau trait de la nièce d'un sacristain de Bruxelles envers un Français.

La nièce d'un sacristain de Bruxelles eut le bonheur de sauver la vie à un Français, en exposant la sienne, d'une manière qui mérite d'être connue. C'était, après la bataille de Fleurus, lorsque nos troupes entrèrent dans la Belgique. Un émigré français, menacé d'être pris dans Bruxelles, fuyait; une jeune fille, assise devant une porte, et entraînée par le seul intérêt qu'inspire un malheureux, l'arrêta en lui criant : « Vous êtes perdu, si vous allez plus loin! — Si je retourne, je le suis également! — Eh bien, reprit-elle, entrez ici. » Il accepta. Après lui avoir appris qu'elle le recevait dans la maison de son oncle, qui ne consentirait pas à le garder chez lui, à cause du danger qu'il

courrait lui-même en voulant le sauver, elle le conduisit dans une grange où il se cacha. A peine il faisait nuit, que quelques soldats vinrent s'y livrer au sommeil. La nièce les suivit sans en être aperçue; et, dès qu'ils furent endormis, elle en profita pour tirer le Français de ce lieu trop peu sûr; mais comme il s'échappait, un d'eux se réveilla, et le saisit par la main. A ce mouvement, elle s'élança entre eux, en disant : « Lâchez-moi donc, c'est moi qui viens.... » Elle n'eut pas besoin d'achever; le soldat, trompé par la voix d'une femme, abandonna son captif. Elle mena ce dernier jusqu'à sa chambre; là, elle prit les clefs de l'église, et, une lampe à la main, elle la lui ouvrit. Ils arrivèrent à une chapelle que les ravages de la guerre avaient dépouillée de ses ornements. Derrière l'autel était une trappe difficile à apercevoir. Dès qu'elle l'eut levée : « Vous voyez, lui dit-elle, cet escalier sombre, c'est celui d'un caveau qui renferme les restes d'une famille illustre; il est probable que l'on

ne vous soupçonnera pas dans ce lieu. Ayez le courage d'y demeurer jusqu'à ce qu'il se présente un moment favorable à votre évasion. » Le Français ne balance pas ; il descend avec confiance. O surprise ! les premiers objets qu'il aperçoit, à la clarté de la lampe, sont les armes de sa famille ; originaire de ce pays, il reconnaît les tombeaux de ses aïeux ! Il les salue avec respect : il touche avec attendrissement ces marbres chéris. La nièce le laisse au milieu de ces impressions. Leur douceur et surtout l'espérance de retrouver une épouse qu'il aimait tendrement, lui firent oublier quelque temps l'horreur de son habitation ; mais deux jours s'étaient passés, et il ne voyait pas revenir sa libératrice. Il ne sut qu'imaginer ; tantôt il craignait qu'elle n'eût été la victime de ses services ; tantôt il tremblait qu'elle ne l'eût oublié. Le besoin de la faim se joignit à ces idées effrayantes, et il n'eut plus devant les yeux que l'image d'une mort plus terrible que celle qu'il avait évitée. Ses forces s'épui-

sèrent; il tomba presque sans connaissance sur le cercueil d'un de ses ancêtres. Cependant, un bruit se fit entendre; c'était la voix de la sensible nièce qui l'appelait. Accablé par la joie comme par la faiblesse, il ne put répondre; elle le crut mort, et laissa retomber la trappe en gémissant. Le malheureux, épouvanté, fit un effort, poussa un grand cri; elle l'entendit et accourut. Elle se hâta de lui présenter des aliments, lui expliqua la cause de ses retards, et l'assura que ses précautions étaient si bien prises, que désormais elle ne lui en ferait plus éprouver. Elle venait de le quitter lorsqu'un cliquetis d'armes frappa son oreille; elle rentra précipitamment dans le caveau, en recommandant au Français de garder le silence. C'était en effet des hommes armés que le sacristain, accusé d'avoir introduit un émigré dans l'église, et ignorant l'imprudence de sa nièce, y conduisait pour qu'ils fissent leurs perquisitions. Rien n'échappa à leurs regards; ils visitèrent partout, ils mar-

chèrent même sur la fatale trappe. Quel moment pour les deux captifs ! chaque pas qui l'ébranlait, répondait à leur cœur, et leur semblait être l'approche de leur dernier moment. Cependant le bruit s'éloigna peu à peu, et finit par se dissiper entièrement. La nièce sortit encore inquiète, parcourut l'église, y trouva une profonde solitude, revint rassurer le Français alarmé, et se retira. Le lendemain, les jours suivants, elle lui apporta exactement sa nourriture : il resta ainsi long-temps dans ce souterrain, sous la garde de cette fille attentive. Un moment de tranquillité arriva, elle l'en avertit. Il dit un adieu tendre et respectueux aux cendres de ses ancêtres, auprès desquelles il avait trouvé un abri, sortit de ce tombeau vivant, gagna la campagne, et rejoignit bientôt une épouse dont la présence et la tendresse lui firent encore plus apprécier le bienfait de sa généreuse libératrice. Les deux époux appelèrent toutes les bénédictions du Ciel sur la personne à qui ils devaient le bonheur de se

voir réunis, et celle-ci remercia la Providence du secours qu'elle en avait reçu pour l'accomplissement de sa courageuse et charitable entreprise.



AMOUR DE LA VÉRITÉ,

HORREUR DU MENSONGE ET DU PARJURE.

Un jeune homme de distinction, âgé de dix-sept ans, ne pouvant obtenir de servir en France, à cause de certains règlements alors en usage, passa en Hollande, de l'aveu de ses parents, et eut une sous-lieutenance dans la légion de Maillebois. Un capitaine de cette légion, qui désirait de quitter le service, consentit, peu de temps après, à lui céder sa compagnie moyennant la somme de 3,000 livres, que M. de Maillebois voulut bien lui avancer, en attendant qu'il pût avoir des nouvelles de sa famille. Ayant été reçu dès le lendemain dans son nouveau grade, il ne lui restait plus qu'à prêter serment à la république de Hollande. Le jeune homme se présente, le jour indiqué, devant le magis-

trat, se met à genoux, pose le main sur les saints Evangiles, et se dispose à faire le serment qu'on va lui dicter.

« Vous jurez, lui dit-on, d'être fidèle à la république.

— Je jure, répond dans les mêmes termes le jeune officier.

— Vous jurez également, poursuit-on, de défendre et de protéger de toutes vos forces la religion réformée. »

A ces mots, le jeune homme se lève, et dit d'un ton ferme, qu'il a le bonheur d'être catholique, qu'il le sera toute sa vie, et que jamais il ne prêtera un pareil serment. On lui répond que ce serment n'est que de forme :

« Ce n'est point pour la forme, reprend le jeune homme, que je mets la main sur l'Evangile, et je ne me rendrai point, sous un pareil prétexte, coupable de parjure. »

On veut bien, en sa faveur, passer sur le second serment; on lui en dicte un troisième :

« Vous jurez que ni directement ni indi-

rectement vous n'avez fait aucune pacte ni donné aucun argent pour parvenir au grade de capitaine.

— C'est là encore, repart-il, un serment que je ne puis faire, puisque je viens de compter trois mille livres pour ma compagnie. » Et il se retire à l'instant.

Ceux qui avaient fait ces serments avant lui se crurent en droit de lui objecter l'usage, et il leur objecta à son tour la vérité et la conscience.

Ce beau trait ne tarda pas à se répandre, et les protestants eux-mêmes admirèrent à l'envi la mâle fermeté du jeune homme ; on a su même que depuis son retour en France plusieurs jeunes officiers avaient imité son exemple.

JEAN-FRANÇOIS DE LAHARPE.

Jean-François de Laharpe naquit à Paris, le 20 novembre 1739, de Jean-François de Laharpe, capitaine d'artillerie, issu d'une ancienne famille de Suisse. Il paraît que son père, en mourant, ne lui laissa aucune fortune, puisqu'il dut à la bienveillance de M. Asselin, principal du collège d'Harcourt, auquel il fut présenté dans sa première jeunesse, une place de boursier dans ce collège. Ce principal, homme éclairé, se détermina à admettre le jeune Laharpe au nombre de ses élèves, sur l'idée favorable que ce dernier lui inspira de ses heureuses dispositions, en lui récitant des vers français avec beaucoup de grace. Laharpe, devenu boursier, se distingua dans toutes ses classes. Il obtint les

premiers prix de l'Université, et procura à son respectable protecteur la douce jouissance d'avoir contribué à cultiver des talents qui devaient dans la suite honorer la littérature française. En sortant du collège, Laharpe se livra à son goût pour la poésie. Nous ne parlerons pas ici de ses travaux et de ses succès littéraires, ce détail nous mènerait trop loin. Nous dirons seulement que les portes de l'Académie française lui furent ouvertes en 1776, il avait alors trente-sept ans. Son discours de réception aurait justifié le choix de cette illustre compagnie, s'il n'eût pas été confirmé auparavant par tous les titres littéraires qui se réunissaient en faveur du jeune académicien.

Vers 1784, Laharpe fut choisi par l'administration du Lycée pour y donner des leçons de littérature. Il fit preuve d'un talent si distingué dans ce genre, que son cours fut suivi avec une espèce d'enthousiasme. Ce sont les leçons qu'il donnait alors, et qu'il a continuées depuis, qu'il a réunies dans son

Cours de littérature, que le libraire Agasse a imprimé, qui a eu tant de succès, et dont ses ennemis sont forcés de reconnaître le mérite.

En débutant dans la carrière littéraire, livré à son inexpérience, entraîné par l'esprit du siècle, séduit par l'éclat des renommées, maîtrisé surtout par l'influence et l'ascendant de ceux qui semblaient alors distribuer à leur gré les palmes du génie, du mérite et des talents, le jeune Laharpe s'était empressé de marcher sous l'étendard des nouveaux philosophes. Mais il paraît que cette bannière, qui était celle de Voltaire, n'était à ses yeux qu'un guide qu'il prenait pour arriver plus promptement aux honneurs littéraires. Quoiqu'il en soit, lorsque la révolution de 1789 éclata, il en fut un des plus zélés partisans. Il publia même divers morceaux de poésie analogues aux circonstances. Cela n'empêcha pas que, lorsque le règne de la terreur fut arrivé, on ne le comprît dans le nombre des suspects et qu'il ne

fût enfermé dans un des cachots de Robespierre.

Cette persécution, à laquelle il était loin de s'attendre, lui fut éminemment salutaire; il trouva dans la religion un refuge et des consolations qu'une vaine philosophie ne pouvait lui donner. Le livre de l'*Imitation* surtout acheva de toucher son cœur, et de le réconcilier avec des principes qu'il n'eût jamais dû méconnaître. L'*Imitation* est un livre qui ne contient pas seulement des réflexions propres à toucher l'âme, il est encore rempli de conseils pour toutes les circonstances de la vie. En quelque position qu'on se trouve, on ne lit jamais sans fruit ce livre admirable. Laharpe en est un exemple frappant; écoutons-le parler lui-même :

« J'étais dans ma prison, seul, dans une petite chambre, et profondément triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les Psaumes, l'Evangile et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué. Déjà j'étais rendu à la foi : je voyais une lumière

nouvelle ; mais elle m'épouvantait et me consternait, en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyais tout le mal, et nul remède. Rien autour de moi qui m'offrît les secours de la religion. D'un autre côté, ma vie était devant mes yeux, telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste, et de l'autre, la mort, la mort que j'attendais tous les jours, telle qu'on la recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir; il n'y montait plus que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu, et s'adressait tout bas à Dieu, que je venais de retrouver, et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : *Que dois-je faire? que vais-je devenir?* J'avais sur une table l'*Imitation*, et l'on m'avait dit que dans cet excellent livre je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : *Me voici, mon fils; je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué.* Je n'en lus

pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté ; mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez long-temps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux, et que ces mots : *Me voici, mon fils !* ne cessaient de retentir dans mon âme et d'en ébranler puissamment toutes les facultés. »

C'est donc pendant sa captivité que Laharpe a changé entièrement de principes et abjuré les doctrines pernicieuses de ses maîtres en impiété. Il s'est dès lors déclaré l'ennemi des philosophes modernes, c'est-à-dire des incrédules et des athées, et il les a ac-

cusés d'être les auteurs de tous les malheurs de la révolution. Les papiers publics ont retenti du bruit du changement subit qui s'était fait dans ses opinions ; mais il s'est montré insensible aux vaines clameurs des journalistes; il a marché d'un pas ferme dans la nouvelle carrière où il était entré, et il ne s'est pas démenti un instant depuis cette époque jusqu'à sa mort. Il a montré dans plusieurs circonstances le courage d'un vrai philosophe et d'un chrétien.

Lorsque ses fers furent brisés, il prononça, le 31 décembre 1794, à l'ouverture du Lycée, un discours qui fit la plus vive impression. Le sujet qu'il y traita, était la guerre déclarée par les hommes de la révolution à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts. A cette époque le sang cessait à peine de couler sur les échafauds et d'inonder les places publiques : ce souvenir déchirant inspira la plus forte indignation à l'orateur. Il traça le tableau hideux de toutes les horreurs dont les cannibales s'étaient souillés.

Son discours produisit le plus grand effet sur ses nombreux auditeurs.

Au 18 fructidor, époque où les révolutionnaires reprirent un moment le dessus, il avait part à la rédaction d'un journal qui fut proscrit, et il fut condamné à la déportation, c'est-à-dire à être embarqué comme un scélérat qui souille la terre de la patrie, et à être jeté sur les côtes inhospitalières de la Guyane. Il eut le bonheur d'échapper à cette proscription, et de trouver un asile sûr où il resta jusqu'au moment où les déportés eurent la permission de rentrer en France.

Avant de descendre dans le tombeau, cet écrivain célèbre a joui du plaisir de se voir rappeler avec ses anciens collègues de l'Académie pour former la deuxième classe de l'Institut. Mais, hélas! cette jouissance n'a pas été de longue durée; car Laharpe était déjà attaqué de la maladie dont il est mort peu de jours après. Pendant cette maladie, qui a duré vingt-cinq jours, son lit a été constamment entouré par ses amis, qui ont

été témoins de sa constance et de sa résignation. Tous ceux qui l'ont vu dans ses derniers instants, ont été édifiés de ses sentiments, et ont unanimement attesté qu'il a montré alors, dans toute sa beauté, le caractère respectable d'un chrétien pénétré des vérités consolantes de la religion. Ses ennemis ont essayé de répandre un vernis de ridicule sur les derniers actes de sa vie; mais leur conduite n'est-elle pas une nouvelle preuve que le fanatisme philosophique et antireligieux est le plus intolérant de tous les fanatismes? car si ces nouveaux docteurs ont secoué pour eux le joug de la religion qui les fatiguait, pourquoi veulent-ils forcer tous les hommes à suivre leur exemple? pourquoi surtout poussent-ils la cruauté jusqu'à vouloir leur enlever les consolations que la religion leur offre?

Quelques jours avant de mourir, Laharpe fit son testament. Les principales dispositions en ont été recueillies par les journaux, et méritent d'être rappelées ici.

« Je lègue, dit Laharpe dans son testa-

ment, deux cents francs aux pauvres de ma paroisse. Ma nièce [1] n'ayant rien, et ce que je laisserai étant peu de chose, il ne m'est pas possible de faire davantage pour cette classe qui est si à plaindre. J'engage chaque Français à se rappeler que la religion fait un devoir sacré de soulager les indigents, et de faire tout ce qu'on peut pour soulager le sort des infortunés. Je remercie M. et Mme de Talaru des marques d'amitié qu'ils m'ont données; j'en conserverai le souvenir jusqu'au dernier moment. Je remercie également les respectables docteurs Malhouet et Portal, des soins qu'ils ont bien voulu me donner avec un grand zèle dans ma maladie. Je prie

[1] M. Agasse, imprimeur-libraire, avait acquis la propriété du *Cours de littérature* de Laharpe. Cet estimable imprimeur, sachant que la nièce de l'académicien avait trouvé beaucoup plus de gloire que de fortune dans la succession de son oncle, l'a priée, quelques jours après la mort de ce dernier, d'accepter un contrat de 400 francs de rente. Nous ne ferons aucune réflexion sur cette action généreuse, tout à la fois honorable pour celui qui l'a faite et pour la librairie entière.

MM. de Fontanes, de Chateaubriand, de Courtivron, de Chavanes, Recamier, de Hérain, Liénard, Migneret et Agasse de se souvenir combien je leur étais attaché. Je nomme M. Boulard, notaire, mon ami depuis vingt ans, mon exécuteur testamentaire. Je supplie la divine Providence d'exaucer les vœux que je forme pour le bonheur de mon pays. — Puisse ma patrie jouir long-temps de la paix et de la tranquillité! Puissent les saintes maximes de l'Evangile être généralement suivies pour le bonheur de la société! »

Outre ce testament, Laharpe a fait un codicile dans lequel il a confirmé les dispositions faites dans son testament, et il a ajouté la déclaration suivante :

« Ayant eu le bonheur de recevoir hier, pour la seconde fois, le saint Viatique, je crois devoir faire encore une dernière déclaration des sentiments que j'ai publiquement manifestés depuis neuf ans et dans lesquels je persévère. Chrétien par la grace de Dieu, et professant la religion catholique, aposto-

lique et romaine, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître et d'être élevé, et dans laquelle seule je veux finir de vivre et mourir, je déclare que je crois fermement tout ce que croit et enseigne l'Eglise romaine, seule Eglise fondée par Jésus-Christ ; que je condamne d'esprit et de cœur tout ce qu'elle condamne; que j'approuve de même tout ce qu'elle approuve ; en conséquence, je rétracte tout ce que j'ai écrit et imprimé, ou qui a été imprimé sous mon nom, de contraire à la foi catholique ou aux bonnes mœurs : le désavouant, et, en tant que je puis, en condamnant et dissuadant la promulgation, la réimpression et représentation sur les théâtres. Je rétracte également et condamne toute proposition erronée qui aurait pu m'échapper dans ces différents écrits. — J'exhorte tous mes compatriotes à entretenir des sentiments de paix et de concorde ; je demande pardon à ceux qui ont cru avoir à se plaindre de moi, comme je pardonne bien sincèrement à ceux dont j'ai eu à me plaindre. »

Depuis le moment où Laharpe eut fait son testament, il se fit réciter les prières des agonisants, et conserva jusqu'au dernier moment l'exercice de sa raison. M. de Fontanes, étant venu le voir la veille de sa mort, s'approcha de son lit pendant qu'on récitait ces prières : « Mon ami, lui dit le moribond en lui tendant une main desséchée, je remercie le Ciel de m'avoir laissé l'esprit assez libre pour sentir combien cela est consolant et beau. » Le lendemain matin, Laharpe rendit le dernier soupir.

Son convoi fut accompagné par ses amis et par les gens de lettres les plus distingués de la France. Une députation de l'Institut se réunit au cortège, et M. de Fontanes, un des membres de cette députation, prononça, au moment où le cercueil fut placé sur le bord de la fosse, le discours suivant :

« Les lettres et la France regrettent aujourd'hui un poète, un orateur, un critique illustre. Laharpe avait à peine vingt-cinq ans, et son premier essai dramatique l'annonça

comme le plus digne élève des grands maîtres de la scène française. L'héritage de leur gloire n'a point dégénéré dans ses mains, car il nous a transmis fidèlement leurs préceptes et leurs exemples. Il loua les grands hommes des plus beaux siècles de l'éloquence et de la poésie, et leur esprit comme leur langage se retrouve toujours dans les écrits d'un disciple qu'ils avaient formé. C'est en leur nom qu'il attaqua jusqu'au dernier moment les fausses doctrines littéraires ; et, dans ce genre de combat, sa vie entière ne fut qu'un long dévouement au triomphe des vrais principes. Mais si ce dévouement courageux fit sa gloire, il n'a pas fait son bonheur. Je ne puis dissimuler que la franchise de son caractère et la rigueur impartiale de ses censures éloignèrent trop souvent de son nom et de ses travaux la bienveillance et même l'équité. Il n'arrachait que l'estime où tant d'autres auraient obtenu l'enthousiasme. Souvent les clameurs de ses ennemis parlèrent plus que le bruit de ses succès et de sa renommée.

Mais à l'aspect de ce tombeau, tous les ennemis sont désarmés. Ici les haines finissent, et la vérité seule demeure. Les talents de Laharpe ne seront plus enfin contestés. Tous les amis des lettres, quelles que soient leurs opinions, partagent maintenant notre deuil et nos regrets. Les circonstances où la mort le frappe, rendent sa perte encore plus douloureuse. Il expire dans un âge où la pensée n'a rien perdu de sa vigueur, et lorsque son talent s'était agrandi dans un autre ordre d'idées qu'il devait aux spectacles extraordinaires dont le monde est témoin depuis douze ans. Il laisse malheureusement imparfaits quelques ouvrages dont il attendait sa plus solide gloire, et qui seraient devenus ses premiers titres dans la postérité. Ses mains mourantes se sont détachées avec peine du dernier monument qu'il élevait. Ceux qui en connaissent quelques parties avouent que le talent poétique de l'auteur, grace aux inspirations religieuses, n'eut jamais autant d'éclat, de force et d'originalité. On sait qu'il

avait embrassé avec toute l'énergie de son caractère ces opinions utiles et consolantes sur lesquelles repose tout le système social ; elles ont enrichi non-seulement ses pensées et son style de beautés nouvelles, mais elles ont encore adouci les souffrances de ses derniers jours. Le Dieu qu'adoraient Fénelon et Racine, a consolé sur le lit de mort leur éloquent panégyriste et l'héritier de leurs leçons. Les amis qui l'ont vu dans ce dernier moment où l'homme ne déguise plus rien, savent quelle était la vérité de ses sentiments ; ils ont pu juger combien son cœur, en dépit de la calomnie, renfermait de droiture et de bonté. Déjà même des sentiments plus doux étaient entrés dans ce cœur trop méconnu et si souvent abreuvé d'amertumes. Les injustices se réparaient. Nous étions prêts à le revoir dans ce sanctuaire des lettres et du goût dont il était le plus ferme soutien ; lui-même se félicitait naguères encore de cette réunion si désirée ; mais la mort a trompé nos vœux et les siens. Puissent au

moins se conserver à jamais les traditions des grands modèles qu'il sut interpréter avec une raison si éloquente ! Puissent-elles, mes chers confrères, en formant de bons écrivains qui le remplacent, donner un nouvel éclat à cette Académie française, qu'illustrèrent tant de noms fameux depuis cent cinquante ans, et *qui sort enfin des ruines où le vandalisme avait voulu l'ensevelir !* »

Laharpe a été enterré à Paris dans le cimetière de Vaugirard. Un de ses amis s'est proposé de placer sur sa tombe l'épitaphe suivante :

Ici gisent les dépouilles mortelles de Jean-François Laharpe, l'un des quarante de l'Académie française et membre de l'Institut, décédé à Paris, âgé de soixante-quatre ans, le 11 *février* 1803.

Poète, orateur et critique célèbre, ses écrits dureront autant que la langue française.

Généreux et désintéressé, il fut bon parent et bon ami.

Ni l'ambition, ni la crainte, ni aucun dé-

sir de fortune, n'ont pu le faire dévier de ses principes. Il a supporté avec fermeté dans sa vieillesse la douleur et la pauvreté.

Plein de franchise et de courage, il a montré combien il est glorieux d'avouer et de réparer ses fautes.

Quelquefois trop sévère dans ses jugements littéraires, il était prêt à rendre service à l'auteur même qu'il avait critiqué.

Sincèrement attaché à sa religion et à sa patrie, il leur avait sacrifié ses jours : ses veilles et ses travaux les ont abrégés.

Il a eu la pureté du goût de Racine et de Boileau, et il est mort d'une manière aussi édifiante que ces grands hommes.

Ses derniers vœux ont été pour que chaque citoyen s'occupât de soulager les infortunés, et d'entretenir la paix et la concorde dans son pays.

Lecteurs, faites ce que vous pourrez pour accomplir ses vœux, et priez Dieu pour le repos de son âme.

PATRIOTISME ET CHARITÉ DE L'ABBÉ CARRON.

L'illustre Delille a célébré les vertus de l'abbé Carron dans son poëme de *la Piété*, et dans les vers suivants, faits pour être mis au bas du portrait de cet estimable ecclésiastique.

Des Français exilés seconde providence,
Dans leur secret asile il cherche les malheurs,
Il soigne la vieillesse, il cultive l'enfance,
Il instruit par sa vie, il prêche par ses mœurs,
Et, quand sa main ne peut secourir l'indigence,
Il lui donne ses vœux, sa prière et ses pleurs.

L'abbé Carron, forcé, à l'époque des troubles révolutionnaires, de s'éloigner du théâtre de la persécution, se réfugia en Angleterre. A peine avait-il mis le pied sur cette terre étrangère, qu'il s'occupa de réunir autour de

lui les enfants des malheureux émigrés et des catholiques résidant en Angleterre. Cet établissement ne fut que le premier essai de la philanthropie chrétienne de ce pieux fondateur. Bientôt il s'éleva, par ses soins, un asile pour les pauvres de l'un et de l'autre sexe, des hospices pour les malades et les infirmes. On demandera sans doute comment un pauvre prêtre, exilé de sa patrie, sans autre moyen que son zèle, sans autre ressource que la charité, a su procurer à l'enfance, à l'indigence, au malheur, tant de secours, de si utiles consolations. C'est dans les derniers sacrifices que purent faire encore ses compatriotes, exilés comme lui, et dans l'humanité des Anglais, que cet autre Vincent de Paul a trouvé les encouragements qui l'ont mis à portée de créer ces prodiges de bienfaisance qui ont étonné tous les voyageurs, et confondu les observateurs les plus crédules.

Lorsque le sénatus-consulte qui ouvrit les portes de la patrie à tant de Français que la

terreur en avait éloignés, fut connu à Londres, on voulut engager le respectable Carron à retourner dans son diocèse, où il avait laissé des monuments de son active sollicitude. « Non, je n'abandonnerai pas, dit-il, ce que la Providence m'a aidé à former, ce que la confiance me met en état de soutenir : cette jeunesse a besoin de mes soins; ces malheureux n'espèrent qu'en ma surveillance. »

Ainsi ce héros de la charité chrétienne se sépare d'une patrie qu'il regrette, pour se consacrer entièrement aux bonnes œuvres qu'il chérit.

On ne peut douter de ses sentiments français, lorsqu'on lit, dans l'ouvrage intitulé *Pensées chrétiennes*, qu'il a composé dans son exil, ces paroles touchantes : « O France! ô ma patrie, toi qui m'as tant fait pleurer : toi qui, durant un long exil enduré pour la foi, n'es pas un seul jour, un seul instant, sortie de mon cœur et de ma mémoire; lieux sacrés où reposent les cendres de mes pères,

de mes proches, de mes amis ; doux sol de ma naissance, où je n'ai vu, où je n'ai compté, où je ne compterai jamais que des frères, de seconds moi-même ; ô patrie ! que je suis loin de vouloir aigrir des plaies qui saignent encore ! Disparaissent à jamais la discorde, le ressentiment, la noire et la cruelle vengeance, toutes les passions haineuses, les plus cruels ennemis de l'homme et de son bonheur. »

Après cette profession du plus parfait patriotisme, on doit juger ce qu'il en a coûté à l'abbé Carron pour satisfaire à ce qu'il se devait à lui-même, à ce que des établissements qui pouvaient périr sans lui, semblaient exiger de son intarissable charité.

Anecdote relative à l'histoire naturelle du chat.

De tous les animaux utiles qui vivent en société avec l'homme, le chat est celui dont les naturalistes nous donnent la plus mauvaise idée : Il n'a, disent-ils, que l'apparence de l'attachement ; il prend aisément des habitudes, jamais des mœurs. Jeune, sa gentillesse déguise une malice innée, un caractère faux et pervers que l'âge développe et augmente. Bien différent du chien, cet ami fidèle dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, il ne sent que pour soi, il n'aime que sous condition, il ne se prête au commerce de la vie que pour en abuser. On ne peut encore nier que ce tableau moral du chat, fait par l'illustre Buffon, ne soit d'une vérité frappante. Le fait que

l'on va lire déroge pourtant à la ressemblance, et conduit à penser que ce qui est généralement vrai de toute une espèce, ne l'est pas également de chacun des individus qui la composent, pris séparément.

Le 1er juillet 1799, à huit heures du soir, un officier de santé de Paris fut requis par le juge-de-paix de l'hospice, de se transporter avec lui dans la rue Bellecordière, pour faire le rapport de l'assassinat commis sur la personne de la femme P..... Cet officier de santé se rendit à l'invitation du juge-de-paix, et voici ce qu'il raconte lui-même, dans un écrit qu'il a publié à ce sujet :

« Je trouvai dans une petite chambre le cadavre d'une femme enceinte et jeune encore, étendu sur le carreau, et baigné dans son sang. Un chien épagneul couché à ses pieds, les léchait en poussant de temps en temps des gémissements plaintifs : à notre aspect il se leva et n'aboya point, vint à nous, et retourna à sa maîtresse. Sa démarche, lente et pénible, sa tête penchée, tous

ses traits enfin portaient l'empreinte de la tristesse la plus profonde, et d'une expression sentimentale qui est vraiment l'apanage de ce fidèle compagnon de l'homme.

» Un gros chat blanc attirait aussi mes regards : il s'était porté, sans doute, au moment de l'assassinat, sur la corniche d'une armoire, au fond de l'appartement. Immobile dans cette place, il avait l'œil fixé sur le cadavre : son attitude, ses regards exprimaient à la fois l'horreur et l'effroi. Après un léger examen, je me retirai et je promis au juge-de-paix de revenir le lendemain, à dix heures du matin, avec un de mes confrères, pour faire, en sa présence, et sous les yeux des prévenus de l'assassinat, l'ouverture du cadavre. L'attitude du chat était la même, et ses regards avaient acquis une expression d'horreur et de colère si prononcée, que mon confrère, qui me les fit observer de nouveau, craignit qu'il ne fût enragé. Bientôt le petit appartement se remplit des officiers de justice et de la force armée; le bruit des armes

qui se froissaient, le tumulte produit par la conversation animée des assistants, rien ne peut troubler l'attention ou déranger l'attitude menaçante du chat. Les prévenus furent enfin introduits et placés auprès de la victime : au moment où l'animal, que je ne perdais pas de vue, les eut fixés, ses yeux devinrent encore plus ardents, ses poils se hérissèrent. Il s'élança au milieu de la chambre, s'arrêta un moment, et alla ensuite se coucher sous le lit à côté du chien, dont il partageait en ce moment l'indignation pour le meurtre, et la fidélité pour sa maîtresse. Ces témoins muets mais terribles n'échappèrent point à l'attention des coupables : je ne sais si la voix des remords se fit alors entendre dans leur cœur endurci ; mais c'est que leur figure en fut décomposée, et c'est peut-être une seule fois dans le cours de leur procédure que leur atroce audace se soit démentie. »

Quel sujet inépuisable de réflexions ce fait remarquable ne peut-il pas fournir à celui

qui se livre à l'étude du cœur humain ! Quoi ! l'homme, qui se glorifie de la supériorité de son intelligence et de la perfection de ses habitudes sociales, est capable, dans l'âge où l'âme semble ne devoir s'ouvrir qu'aux affections douces et généreuses, d'un crime qui pénètre d'horreur un animal que les naturalistes s'accordent à représenter comme naturellement sauvage et sanguinaire ! Ce trait a détruit l'antipathie que j'avais contre les chats. Désormais je ne craindrai plus leurs caresses, parce qu'il me sera permis de croire à leur reconnaissance et à leur attachement. Mais il me sera toujours douloureux de penser que, de tous les animaux, celui dont on ne peut vaincre la férocité, c'est l'homme dont le cœur est corrompu par le vice et l'esprit infatué par l'orgueil.

LE CHIEN D'UN CONDAMNÉ.

Nous devons à Solin, écrivain latin, qui vivait, à ce qu'on croit, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, un recueil de choses mémorables fort curieux et fort intéressant. Cet auteur nous a transmis un beau trait d'attachement d'un chien envers son maître Sulpitius. Cet homme, quoique doué d'une immense fortune, avait été condamné à une peine capitale pour un crime dont on ignore la nature. Abandonné de ses amis, trahi par des parents avides de son bien, il n'avait eu, pendant une longue détention, d'autre société que celle d'un caniche gros et robuste.

Souvent la conduite des bêtes est dans le cas de faire honte aux hommes. Après les

souffrances et l'ennui plus cruel encore d'une dure captivité, Sulpitius fut condamné à mort. Dans ce moment terrible où l'on a tant besoin de consolation, il n'en reçut aucune de la part des hommes ; il ne trouva d'adoucissement à son sort que dans la fidélité et l'attachement de l'animal qui l'avait suivi dans les fers. De tous ces parasites qui avaient encensé sa fortune dans ses jours prospères, de tous ces protégés qu'il avait nourris et revêtus, il ne se présenta personne qui vînt lui tendre une main amicale et qui lui portât une parole de consolation à son dernier soupir.

On conduisit Sulpitius au lieu du supplice. Comme le chien ne savait pas le sort funeste qui menaçait son maître, il demeura paisible avec lui sur l'échafaud.

Mais quand le pauvre animal aperçut tomber sa tête sous le tranchant de la hache, quand il la vit bondir et le sang ruisseler par terre, il ne fut plus le même, il entra en fureur : il sauta sur le bourreau et voulut lui arracher le visage.

Alors du moins on n'était pas parvenu à ce degré d'insensibilité d'un siècle atroce et corrompu ; on n'entendait pas encore sans frémir la nouvelle des massacres organisés au nom des lois ; alors on ne contemplait point d'un œil avide, comme au temps de nos fureurs révolutionnaires, l'assassinat impie du vieillard respectable, de la beauté touchante, de l'innocence persécutée, et de la jeunesse la plus tendre. Loin que l'on fît le moindre mal au chien fidèle qui voulait venger la destruction de son maître, on le laissa à son côté ; on l'adoucit ; on l'apaisa ; le peuple même voulut qu'on lui donnât à manger.

Qui le croirait, si des auteurs dignes de foi ne le rapportaient avec ce ton de vérité qui caractérise l'histoire? le chien désolé prit les morceaux qu'on lui donnait ; puis, tournant autour du corps de Sulpitius, il fit tout ce qu'il put afin de les approcher de sa bouche : ne pouvant y réussir, il poussait par intervalle des hurlements sinistres.

Suivant la coutume des Romains de ces

temps-là, on transporta au Tibre le cadavre du condamné ; lorsqu'on le jeta dans le fleuve, le chien s'y précipita en même temps ; il le suivit tant que ses forces le lui permirent, on remarqua même que l'animal inconsolable nageait sous le corps de son maître, qu'il s'efforçait de le soulever à la surface de l'eau, et qu'il tenta à diverses reprises de le tirer à bord.

Voyage dans l'île des Plaisirs.

Après avoir long-temps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avait à dix lieues

de là une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauces à l'ognon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin rouge et vermeil quand le temps est chargé ; et dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre, sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avait endormis : ils soufflaient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable.

A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit ; car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure, mais il y avait des sommeils plus

chers les uns que les autres, à proportion des songes que l'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent ; et comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit ; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu ; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillants de chocolat moussé et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, et elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde était de cristal, que tous les hommes se nourrissaient de parfums quand ils leur plaisaient ; qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant ; qu'ils avaient des ailes pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais

ces hommes étaient comme des pierres à fusil : on ne pouvait les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'empêcher de rire, voyant combien ils étaient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paraissait si animé. Il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère.

A peine fus je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim, et si je voulais qu'il me vendît des relais d'estomac pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnais pas le temps

de me presser. Mais comme j'avais une faim avide, on remarqua que je ne mangeais pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à son ratelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeûner de la fleur d'orange. A dîner, ce fut une nourriture plus forte, on me servit des tubéreuses et puis des pois d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à la collation. Le soir on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit j'eus une indigestion pour avoir trop senti d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant je jeûnai pour me délasser des plaisirs de la table.

On me dit qu'il y avait en ce pays-là une ville toute singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'était in-

connue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches, qui avaient des ailes proportionnées à leurs corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient qu'on m'avait marqué. Je voyais à mes pieds les hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement que je perdais presque l'haleine en fendant la vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée. Elle est toute de marbre, et elle est grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde; et au milieu de ces vingt-quatre grandes cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logements de cette maison sont égaux, car il n'y a pas d'inégalité de condition entre les habitants de

cette ville. Il n'y a là ni domestiques ni petit peuple. Chacun se sert soi-même, personne n'est suivi : il y a seulement des souhaits, qui sont des esprits follets et voltigeants, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant je reçus un de ces esprits, qui s'attacha à moi et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donnait-il le temps de désirer. Je commençai même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitait sans cesse en moi, et je compris par expérience qu'il valait mieux se passer des choses superflues que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitants de cette ville étaient polis, doux et obligeants ; ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'entre eux. Dès que je voulais parler, ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre eux : ils lisent dans les

yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; et quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus.

En ce pays-là les femmes gouvernent les hommes, elles jugent les procès, elles enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir; ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement il y a un certain nombre d'années ; mais les hommes, servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorants, que les femmes furent hon-

teuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de l'Etat. Elles instituèrent des écoles publiques où les personnes de leur sexe qui avaient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandaient pas mieux que de se soustraire aux dangers et aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et arrangèrent à leur mode la chose publique. L'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes ont amené cette révolution.

Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent, et ne rendent point heureux.

Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses; et de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la

santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

(Fénelon, Fables.)



LA MORT N'EST REDOUTABLE QUE POUR L'HOMME QUI A MAL VÉCU.

Après avoir vécu comme j'ai fait, disait saint Ambroise mourant, je n'ai pas sujet de regretter la vie, et je ne crains point la mort, parce que je sais que mon Dieu est le meilleur de tous les maîtres. »

Saint Augustin ayant été voir au lit de la mort un évêque dont il estimait beaucoup la vertu, celui-ci lui témoigna qu'il allait bientôt mourir. Saint Augustin répondit qu'il fallait espérer que Dieu lui conserverait la vie, parce qu'il était encore nécessaire à son Eglise; mais l'autre dit à saint Augustin : « Si l'on pouvait être immortel, j'aurais peut-être quelque peine à mourir ; mais puisqu'il faut nécessairement que je meure un jour, qu'importe que ce soit plus tôt ou plus tard? Et pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui ? »

LA MORT DE L'IMPIE.

Un de ces esprits-forts qui ne savent pas qu'on les appelle ainsi par ironie, était malade à toute extrémité ; on vint m'en avertir ; il demandait, disait-on, à me voir ; j'y courus, croyant ne pouvoir m'en dispenser. On n'avait pas craint de lui annoncer que son mal était sans remède, et qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Grand Dieu ! quelle nouvelle pour lui ! En quelle agitation l'ai-je vu dans ces derniers moments ! Et où trouverai-je des couleurs assez fortes pour rendre cet affreux tableau ? Une sueur froide coulait de son front ; l'inquiétude, le remords, le désespoir se peignaient dans ses yeux et dans tous ses traits. Son visage enflammé annonçait les violents transports qui l'agitaient. Il n'était presque plus à lui. Quand on lui dit qu'il m'avait fait appeler, il ne

parut pas s'en souvenir. Cependant il me reconnut.

« Il faut donc mourir, me dit-il dès qu'il m'aperçut, et où irai-je?.... O néant que j'implore, sois mon Dieu ! viens, par pitié, dévorer tout mon être ! Viens, je n'ai de ressource qu'en toi seul ; je te rends ce que tu m'as donné... Hélas! je t'implore en vain. Tu ne pouvais me rien donner ; tu ne peux me rien ôter.... Dieu cruel, Dieu impitoyable, ô toi, que j'ai méconnu, que vas-tu faire de moi ?.... »

Je voulus essayer de lui rendre un peu de calme et lui faire entrevoir la ressource qu'il pouvait encore trouver dans la clémence et la bonté divine en mettant à profit ses derniers moments ; mais il ne m'en laissa pas le temps.

« Il est trop tard, » s'écria-t-il tout-à-coup en m'interrompant d'un air et d'un ton de voix que je n'oublierai jamais, « il est trop tard ; le sort en est jeté... Dieu ! Dieu, qui te venges déjà si cruellement, tu mets le

désespoir et l'enfer dans mon cœur ! Je te défie de me faire souffrir davantage.... Je perds tout ... Tout s'évanouit à mes yeux, et fond sans moi..... Quel abîme ! ô rage ! ô désespoir ! ô infortuné que je suis ! »

Puis, se tournant avec effort et roulant de mon côté des yeux pleins d'un feu sombre :

« Et toi, me dit-il, que viens-tu faire ici? que me veux-tu? qui t'a appelé? viens-tu épier mes dernières actions et mes derniers discours? Va, ne crains rien, je ne démentirai point les affreux principes qui m'ont perdu. Contemple à ton aise mon horrible situation, et ne manque pas de la peindre à mes confrères en impiété. Ils m'ont empoisonné par leurs exemples et par leurs maximes ; oui, ce sont mes meurtriers, mes bourreaux, qu'ils le sachent ; ne manque pas de le leur dire ; que leur conscience le leur redise à chaque instant de leur vie : puisse-t-elle les rendre aussi malheureux que moi !.. Voilà les derniers adieux que je leur fais ; voilà mes derniers vœux ! Puisse mon ombre

les épouvanter partout ! puissé-je du fond des enfers !.... »

A ces derniers mots, la rage le suffoqua. On voulait en vain lui donner du secours.... Il n'était plus... Je me jetai machinalement à genoux aux pieds de son lit, les yeux fixés sur cet infortuné...... Quel spectacle hideux que celui de son cadavre !.... Les efforts violents qu'il venait de faire en rendant les derniers soupirs avaient défiguré ses traits. Ses yeux fixes et hagards ne respiraient que la haine, la vengeance et la fureur; ses mains étaient tordues sur sa tête ; son front était pâle et menaçant ; ses lèvres étaient enflées et livides ; sa bouche ouverte semblait vomir encore l'impiété et le blasphème.... Ses domestiques ne purent le voir sans détourner les yeux, sans frissonner et sans frémir..... Après quelques instants de saisissement et de méditation profonde, la terreur dans l'âme, la conscience bourrelée, oppressée par les remords, je m'arrachai de ce lieu sinistre.

LA MORT DU CHRÉTIEN.

Je sors de chez un homme de bien dont toute la vie n'a été qu'un enchaînement d'actions vertueuses. Bon fils, père tendre, époux fidèle, citoyen zélé, ami sincère, appui des malheureux, défenseur de l'innocence opprimée, protecteur de la veuve et de l'orphelin, bienfaiteur de l'humanité, il a complètement acquitté sa dette envers la société. A mon arrivée il touchait à son dernier moment. Toute la maison était en pleurs, tout retentissait du récit de ses œuvres et de l'éloge qu'on faisait de ses vertus; on entendait de toutes parts des gémissements et des regrets, et je ne lisais sur tous les visages que des signes sensibles de la plus vive inquiétude et de la douleur la plus amère. Ses

enfants, ses proches, ses amis assemblés autour de lui, étaient venus recevoir ses derniers adieux et recueillir ses derniers soupirs.

« Ne vous affligez pas, » leur disait il d'une voix presqu'éteinte mais douce et persuasive, « ne vous affligez pas, j'espère vous revoir dans un plus noble séjour, et cet espoir, qui me console de la nécessité de vous quitter, doit aussi diminuer vos regrets. »

Il voyait la mort s'approcher sans la craindre, sans trop en redouter les suites : sa conscience en repos ne lui promettait que des récompenses éternelles. Nulle altération ne se faisait voir dans ses traits; un feu pur et céleste éclatait dans ses yeux; un tendre coloris tempérait la pâleur de son visage; sa voix affaiblie, mais gracieuse et attendrissante, portait dans le cœur une onction secrète et je ne sais quoi de divin. Tout en lui respirait la grandeur d'âme, le calme et le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience et la solide piété. Il paraissait bien moins s'assujettir à la mort qu'en

triompher. Après avoir entendu avec soumission et recueillement les dernières exhortations du ministre de la religion, il demanda un crucifix, le prit entre ses mains défaillantes, le porta à ses lèvres, et le tint ensuite constamment sur son cœur. Alors, élevant faiblement la voix : « Ma vie n'est point à moi, dit-il, elle est à celui qui me l'a donnée ; et je la lui rends, trop heureux si le sacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon Rédempteur, peut expier mes fautes et me le rendre propice !........ Je m'appuie, reprit-il après quelques moments de silence, sur ses miséricordes, bien plus que sur l'innocence de ma vie et la pureté de mes intentions. »

Ensuite, s'adressant à sa femme et à ses enfants, qui fondaient en larmes, et qui étaient à genoux aux pieds de son lit : « Je vous ai tendrement aimés, mes chers enfants, et vous aussi, ma femme, je vous ai toujours tendrement aimée; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rendre constamment notre union heu-

reuse ; mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devais? Je l'ai désiré du moins de tout mon cœur; et de tout mon cœur je veux mourir dans son amour.... »

Il baisa de nouveau le crucifix. On vit quelques larmes couler de ses yeux, et, après quelques instants de recueillement, il reprit :

« Que la mort, pour une âme chrétienne, perd bien de son amertume ! elle nous ôte beaucoup moins qu'elle ne nous donne, et dans cette séparation dont elle nous menace, ô mes amis, je suis moins à plaindre que vous!.... C'est vous, ô ma chère femme, qui devez maintenant vous armer de force pour soutenir le fardeau de la vie et pour acquitter les dettes qu'elle vous a fait contracter : c'est vous qui devez vivre pour diriger et soutenir vos enfants dans le chemin de la vertu. Et vous, mes enfants, vivez pour consoler votre mère, pour l'honorer et lui donner des soins dans sa vieillesse, pour faire sa joie dans tous les temps; je vous donne ma bénédiction à ce prix! Me le promettez-vous?.... »

Ils le jurèrent tous d'une voix entrecoupée de sanglots.

« Levez-vous... Je ne crains plus de mourir.... O mon Dieu ! que votre volonté soit faite, et que votre saint nom soit béni !.... » A ces mots, sa tête s'inclina, et il expira si doucement qu'on eût dit qu'il sommeillait.

Ah ! que la mort du juste est précieuse ! et qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur !

L'ADVERSITÉ EST LE CREUSET DES AMES FORTES ET VERTUEUSES.

Montrer de la constance dans les revers, soutenir le malheur et s'y soumettre religieusement, voilà la preuve d'une grande âme, dont le trait suivant nous offre un beau modèle.

Après le règne désastreux et immoral des assignats, une famille de distinction, composée du père, de la mère et de cinq enfants, passa la vie dans une cabane à l'extrémité d'un village, exposée, nous ne dirons pas aux injures de l'air, mais du moins aux privations les plus sensibles pour des personnes qui ont connu long-temps les douceurs de l'abondance.

Un revers de fortune, causé en grande partie par la dépréciation du papier-monnaie,

leur ayant fait perdre en peu de jours tout leur bien, le père, dont l'humeur était peu portée à la patience, était sur le point de s'abandonner au plus absolu découragement, et l'idée de renoncer à la vie lui était moins insupportable que celle d'être le témoin de la profonde misère dont toute sa famille était menacée. Son épouse s'aperçut de ses agitations, et le connaissant capable d'une résolution funeste, elle se hâta d'employer tous les moyens pour la prévenir; mais à quels motifs recourir? La tendresse qu'il avait pour elle et pour ses enfants n'était propre qu'à porter sa douleur au comble, il n'y pensait qu'avec des transports qui ressemblaient au dernier désespoir : d'un autre côté, la seule idée d'être réduit à implorer l'assistance de ses proches, tourmentait mortellement un homme d'un caractère noble, qui n'avait jamais eu besoin des secours de personne. Il était d'ailleurs incertain d'obtenir ce qu'il eût pu demander, et le refus l'eût fait mourir plus cruellement que tous les supplices. Ajou-

tez la honte de déchoir aux yeux de tout le public, et de perdre toute considération dans la société, lui qui y tenait un des premiers rangs. Car telle est l'injustice du monde, les vertus de l'homme de bien ne le mettent pas à l'abri des humiliations lorsqu'il perd sa fortune. Enfin, il ne parlait que de se donner la mort; et lorsque son épouse, qui était continuellement à le veiller, l'exhortait à prendre des sentiments plus modérés et plus religieux, il ne lui répondait qu'en la pressant elle-même de se délivrer de la vie, à son exemple, et d'inspirer la même résolution à leurs enfants. C'est de lui-même qu'on tient ce détail. Il a avoué que ces idées sinistres l'obsédèrent plusieurs jours, ou plutôt que sa raison, pendant cet intervalle, l'avait absolument abandonné. Une pensée qui vint à son épouse, et qu'elle lui exprima avec les plus tendres larmes de l'affection conjugale, rendit presque en un moment la force et même le calme à son esprit.

« Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle,

j'ai de la santé, et nos cinq enfants en ont aussi. Quittons la ville où nous sommes, pour aller demeurer à Paris; nous n'y serons connus de personne, et nous travaillerons, vos enfants et moi, à vous faire vivre honnêtement. » Elle ajouta que, si son travail ne suffisait pas, elle se réduirait à demander secrètement des secours charitables pour fournir à son entretien.

Il rêva quelque moment à cette proposition; et prenant son parti avec une constance digne de tout ce qu'il a fait depuis : « Non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité; mais puisque vous êtes capable de tant de courage, je sais ce qui nous reste à faire. Mon désespoir ne venait que de ma tendresse et de ma compassion pour vous. » Il parut plus tranquille après ce discours; toute sa famille le devint comme lui, et sans être sauvés de la misère, ils retrouvèrent la paix dont ils ne jouissaient plus depuis longtemps.

Il ne perdit pas un moment pour recueil-

lir les débris de sa fortune, qui ne consistait plus que dans ses meubles, dont la plus grande partie fut même arrêtée par quelques créanciers : à peine fit-il un millier de francs de ce qu'il avait eu de reste ; ensuite il quitta secrètement la ville avec sa famille. Au lieu de prendre le chemin de Paris, comme son épouse s'y attendait, il prit celui d'une province voisine ; et dès le premier bourg où il se crut inconnu, il quitta ses habits pour en prendre d'autres d'une étoffe grossière et commune ; il fit faire la même chose à sa femme et à ses enfants : « Puisqu'il a plu à la Providence, leur dit-il, de changer notre condition, il faut, sans murmurer contre ses adorables décrets, porter avec résignation la marque du sort auquel nous sommes condamnés ; tâchons aussi d'en prendre les sentiments. »

Ayant continué sa route, il arriva dans un grand village qui lui parut propre au dessein qu'il avait médité. Il y loua une cabane dans l'endroit le plus écarté, avec un petit champ

et quelques arpents de vigne; il y mit des meubles conformes au lieu où il établissait sa demeure : « Vous m'avez offert, dit-il à sa femme, de travailler avec vos enfants pour mon entretien ; il n'est pas juste que je vive sans rien faire du travail d'autrui, puisque je suis encore en état de faire usage de mes bras. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre subsistance : mes fils partageront mon travail, vous ferez partager le vôtre à vos filles, et nous prierons tous le Ciel de bénir nos efforts. »

Voyant quelques larmes couler des yeux de cette épouse attendrie : « Si je croyais, ajouta-t-il, que ces larmes marquassent quelque répugnance pour le genre de vie que je vous ai fait embrasser, je vous offrirais à mon tour de vous procurer une vie plus douce dans une ville où je pourrais vous envoyer d'ici les petits profits de mon travail ; mais je vous connais trop bien pour croire que vos propres peines soient celles qui vous touchent ; soyez sûre que vous n'avez aucune

raison de vous affliger des miennes ; je sens que je puis être heureux dans la condition où nous sommes. Nous avons moins de commodités, mais nous aurons moins de besoins. »

Il employa ce qui lui restait d'argent à se pourvoir de laine et de toile pour occuper ses filles, et d'instruments propres à cultiver la terre pour ses fils et pour lui-même. Il prit dans sa maison un paysan pour apprendre de lui à faire usage de ces instruments qu'il n'avait jamais maniés. Quelques jours d'exercice lui firent surmonter toutes les difficultés. L'exemple continuel de leur père et de leur mère inspira aux enfants une sorte d'émulation qui ne put se refroidir. Ils vécurent ensemble dans une paix et une union admirables. Quoiqu'ils aient eu peu de communications avec leurs voisins, leur douceur, leur civilité, leur empressement à obliger, n'ont pas cessé de les faire aimer. C'était chez eux que les habitants du village prenaient les ouvrages de laine qui sont en usage

à la campagne ; le profit qu'ils en tiraient suffisait seul pour la vie sobre dont ils avaient pris l'habitude. Ils se promenaient les jours de fête, faisaient de bonnes lectures, s'amusaient à des jeux innocents. Lorsque le culte fut rétabli, et qu'il fut permis de rouvrir les églises, ils devinrent l'exemple de la paroisse, par leur exactitude à remplir les devoirs religieux, et par des actes multipliés d'une solide piété et d'une ardente charité. Les fils étant devenus en âge de chercher quelque voie de fortune ou d'embrasser quelque carrière utile et honorable, le père leur en fit plusieurs fois la proposition. Ils persistèrent à protester que rien n'était capable de leur faire quitter leur cabane, aussi long-temps que leur père, leur mère et leurs sœurs pouvaient avoir besoin de leurs secours.

Ils restèrent encore dans cette humble demeure, après la mort de leur père et de leur mère. jusqu'à ce qu'ils aient pu procurer à leurs sœurs des établissements convenables,

et contracter eux-mêmes des mariages assortis à leur situation et à leurs vertus. Ainsi cette famille résignée, laborieuse et chrétienne trouva dans l'adversité un bonheur et des jouissances qu'elle n'avait point connus dans la plus brillante prospérité.

La cabane est restée en la possession d'un des frères qui l'habite encore; et la vue de ce séjour de la vertu excite dans l'âme de ceux qui connaissent l'histoire de cette intéressante famille, une émotion plus ravissante et plus douce que l'aspect du plus magnifique château.

DE L'AMITIÉ CHRÉTIENNE.

Les méchants n'ont point d'amis, ils n'ont que des complices. Les voluptueux ont des compagnons de débauches, ce ne sont pas des amis. Les intéressés ont des associés ; le but qui les rapproche n'est point équivoque; ils ne tendent qu'à s'enrichir, et souvent aux dépens les uns des autres. Les politiques assemblent des factieux, c'est-à-dire des rivaux qui ne cherchent qu'à se supplanter. Le commun des hommes oisifs a des liaisons froides et indifférentes, où tout se passe en cérémonies ou en protestations fausses. Les princes ont des courtisans qui les flattent et qui les trompent. Les hommes vertueux ont seuls des amis. Céthégus était le complice de Catilina, et Mécène le courtisan d'Octave ;

mais saint Basile était l'ami de saint Grégoire de Nazianze.

Il n'y a point d'amitié véritable que l'amitié chrétienne. On n'aime réellement et en vérité que ceux qu'on aime pour l'éternité. Il est donc bien important d'avoir des amis vertueux et chrétiens : par leur secours, la vertu la plus austère devient agréable, parce qu'on trouve dans leurs lumières et dans la douceur de leurs conseils de quoi charmer ses peines et vaincre ses dégoûts. Si vous doutez, ils vous rassurent ; si vous vous relâchez, ils vous raniment ; si vous tombez, ils vous relèvent ; et vous trouvez en eux non-seulement un appui pour la vie présente, mais un puissant secours pour la vie future. Mais que ces parfaits amis sont rares! Pourquoi? parce qu'on forme trop légèrement les amitiés ; on les regarde comme des liaisons, où le salut n'est point intéressé, plus propres à satisfaire l'esprit qu'à régler le cœur : erreur étrange, de vouloir que ces commerces d'amitié n'aient aucun rapport à

notre éternité, et de laisser à la nature ou au hasard le soin de former ces liaisons, qui nous rendent presque toujours semblables à ceux auxquels nous nous attachons. Ah ! le choix des amis a trop d'influence sur nos mœurs et sur nos sentiments, et surtout sur nos sentiments religieux, pour le faire sans discernement. Voulons-nous donc ne pas nous y tromper, souvenons-nous que l'amitié n'est solide que quand la foi et la charité en sont le lien ; qu'elle n'est véritable que quand elle est sainte ; qu'elle n'est durable que lorsque l'union qu'elle forme a rapport à celle qui doit nous unir éternellement à Dieu.

On se réjouit dans le monde de la prospérité temporelle et de la part dont on jouit dans la faveur des grands. Il est un autre avantage dont les amis vraiment chrétiens se félicitent, c'est de s'attacher mutuellement à la vérité de l'Evangile, de vivre selon ses lois, et d'y conformer sa conduite.

Le but de l'amitié chrétienne, la fin qu'elle se propose, est de fortifier dans les cœurs

qu'elle anime le germe de la vertu, de porter ceux en qui elle règne à glorifier unanimement le Seigneur, et de les affermir de plus en plus dans la foi, l'espérance et la charité. La fin de l'amitié chrétienne, dit saint Bernard, ne peut être la créature, parce que l'amour étant une inclination de l'âme qui la porte vers son centre, il doit la reconduire à Dieu, d'où elle est sortie. D'ailleurs, ajoute saint Augustin, la véritable amitié doit avoir pour objet un bien réel : or peut-il s'en trouver dans l'homme quelque autre que la vertu, la connaissance de Dieu et son amour? Si on aime le prochain pour son rang, son élévation ou sa qualité, c'est ambition : si on s'attache à lui pour ses biens, c'est avarice ; si on est attiré par sa beauté ou ses graces extérieures, c'est passion ; si on est gagné par la conformité de son humeur avec la nôtre, c'est pure sympathie, et ce n'est point encore amitié : mais si on se lie en vue de Dieu, alors c'est cette amitié vraiment sainte, qui, comme un fleuve rapide,

ne s'arrête jamais dans sa course, mais entraîne avec elle, dans le sein de Dieu, tout ce qu'elle rencontre : c'est ainsi que de vrais amis ne s'éloignent et ne se détournent jamais de Dieu, mais s'y conduisent et s'y portent mutuellement.

Protester au Seigneur qu'on l'aime dans la personne du prochain lorsqu'on le porterait à la violation de ses commandements, ce serait ajouter le parjure à l'infidélité. Non, on n'aime point véritablement ses frères, quand on ne cherche point, de concert avec eux, à plaire à Dieu, que, comme chrétien, on fait profession d'aimer. Que penser donc de ces liaisons criminelles qui n'ont souvent d'autre principe et d'autre fin que le vice ou l'intérêt? On les couvre de mille prétextes spécieux ces liaisons funestes : c'est parenté, c'est estime, c'est société d'études ou d'occupations ; mais, prenons-y garde, le poison ne s'aperçoit pas toujours où il est : si la vertu ne préside pas à l'amitié, le vice y domine bientôt ; et si une fois elle dégénère,

à quels désordres, à quelles ténèbres, à quel endurcissement n'en vient-on pas, lorsque, sous le prétexte de ne pas perdre un ami, l'on conserve un tentateur qui nous perd nous-mêmes ? Ecoutons sur ce sujet les gémissements de saint Augustin : « Je mettais tout mon plaisir, disait-il, à avoir des amis : mais, hélas ! mon amitié ne se bornait pas à l'esprit ; il s'élevait du fond de ma concupiscence des nuages qui aveuglaient mon cœur ; je ne discernais plus entre la sérénité d'un amour honnête et les ténèbres d'une passion aveugle, et je souillais les eaux pures d'une innocente amitié, par les débordements d'un honteux libertinage. »

Le grand nombre et les artifices des séducteurs qui se répandent dans le monde, sont des raisons non-seulement de redoubler notre ferveur et notre vigilance pour nous-mêmes, mais encore de ne rien négliger pour en préserver ceux avec qui nous sommes unis par les liens de l'amitié, parce que c'est tout perdre que de perdre la foi. Ce sont

surtout les personnes du sexe qu'il faut s'efforcer de prémunir contre les novateurs, parce qu'elles ont communément plus de facilité a tomber dans les filets de l'erreur, qu'elles sont plus capables de répandre la séduction, plus attachées à leurs préjugés, plus vives pour les intérêts de toute secte qu'elles ont eu le malheur d'embrasser.

L'amitié chrétienne anime à la persévérance et à croître sans cesse dans la pratique des bonnes œuvres. « Prenez garde, dit saint Jean, de tomber dans les pièges des séducteurs, et de perdre, par votre désertion, le fruit de vos travaux et de toutes les bonnes œuvres que vous avez faites. Maintenez-vous donc fidèles, afin de recevoir la récompense pleine qui ne se donne qu'à la persévérance. » Tels sont les avis qu'un ami véritablement chrétien donne à ceux qui lui sont unis par l'esprit de Jésus-Christ ; mais, hélas ! combien d'individus honorés du nom d'amis, au lieu d'être un moyen de salut pour ceux qui partagent leur cœur, sont ou des séducteurs qui

les corrompent, ou des victimes eux-mêmes de la séduction! Combien, ainsi que saint Augustin, pourraient reconnaître que le mauvais choix qu'ils ont fait de leurs amis a été la première source de leurs dérèglements! Puissent-ils en conclure qu'une amitié vicieuse dans son principe est infailliblement pernicieuse dans ses effets; qu'il est pour eux d'une obligation indispensable de rompre tout-à-fait des liaisons qui ont commencé par un penchant désordonné, et de ne se flatter, comme il arrive malheureusement à tant de gens qui se perdent, que l'on transformera en une inclination innocente ce qui a été long-temps une passion criminelle; que l'on conservera les douceurs et le commerce honnête d'une amitié irréprochable, sans rompre des liens où l'on a contracté l'habitude du désordre! Abus que l'expérience ne fait que trop connaître. Par ces ménagements, où il y a autant d'imprudence que de faiblesse, la passion se déguise et ne se détruit pas; elle se cache et ne s'éteint

pas. Ce principe de corruption qui a fait naître une liaison que l'on a décorée du beau nom d'amitié, l'infectera toujours : elle a commencé par le vice, elle ne finira jamais par la vertu.



PRIÈRE DE FÉNELON

sur la beauté du spectacle de la nature et sur l'aveuglement de la plupart des hommes à n'y pas reconnaître la souveraine intelligence et la bonté infinie du Créateur.

O mon Dieu ! si tant d'hommes ne te découvrent point dans ce beau spectacle que tu leur donnes de la nature entière, ce n'est pas que tu sois loin de chacun de nous ; chacun de nous te touche comme avec la main ; mais les sens et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, ta lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres sont si épaisses qu'elles ne la comprennent pas. Tu te montres partout, et partout les hommes distraits négligent de t'apercevoir. Toute la

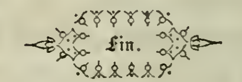
nature parle de toi et retentit de ton saint nom ; mais elle parle à des sourds dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Ils te trouveraient, ô douce lumière, ô éternelle beauté! toujours ancienne et toujours nouvelle ! ô fontaine de chastes délices ! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement ! Tous les hommes jouiraient de ta présence, de tes douceurs et de ta clarté, s'ils te cherchaient au-dedans d'eux-mêmes ; mais les impies ne se perdent qu'en te perdant. Hélas ! tes dons qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de toi, et ils vivent sans penser à toi ; ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir. Car quelle mort n'est-ce point de t'ignorer ? Ils s'endorment dans ton sein tendre et paternel, et, pleins de songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si tu étais un corps stérile, impuissant et

inanimé, telle qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruines, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour frapper l'imagination, ou qu'un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat, ils t'apercevraient et t'attribueraient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoiqu'en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées qui ne l'ont pas, et que tu en sois l'unique source. Si tu n'étais donc qu'un être grossier, fragile et inanimé, qu'une masse sans vertu, qu'une ombre de l'être, ta nature vaine occuperait leur vanité; tu serais un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales. Mais parce que tu es trop au-dedans d'eux-mêmes où ils ne rentrent jamais, tu leur es un Dieu caché; car ce fonds intime d'eux-mêmes est le lieu le plus éloigné de leur vue. Dans l'égarement où ils sont, l'ordre et la beauté que tu répands sur la face de tes créatures, sont comme un voile qui te dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc!

la lumière qui devrait les éclairer, les aveugle ; et les rayons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent ! Enfin, parce que tu as une vertu trop haute et trop pure pour passer par les sens grossiers, les hommes rendus semblables aux bêtes, ne peuvent te concevoir, comme si l'homme ne connaissait pas tous les jours la sagesse et la vertu dont aucun de ses sens ne peut néanmoins lui rendre témoignage ; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure, ni aucune qualité sensible : pourquoi donc, ô mon Dieu, douter de toi plutôt que de ces autres choses très-réelles et très-manifestes, dont on suppose la vérité certaine dans toutes les affaires de la vie, et lesquelles, aussi bien que toi, échappent à nos faibles sens ? O misère, ô nuit affreuse, qui enveloppe les enfants d'Adam ! ô monstrueuse stupidité ! ô renversement de tout l'homme ! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, et la vérité lui paraît un fantôme. Ce qui n'est rien, est tout pour lui ; ce qui est tout, ne

lui semble rien. Que vois-je dans toute la nature ? Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en toi, tu épuises et tu engloutis, ô abîme de vérité, toute ma pensée. Je ne sais ce que je deviens. Tout ce qui n'est pas Toi, disparaît ; et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne te voit point, n'a rien vu ; qui ne te goûte point, n'a jamais rien senti ; il est comme s'il n'était pas ; sa vie entière n'est qu'un songe. Lève-toi, Seigneur, lève-toi ; qu'à ta face, tes ennemis se fondent comme de la cire, et s'évanouissent comme la fumée. Malheur à l'âme impie qui, loin de toi, est sans Dieu, sans espérance, sans éternelle consolation. Déjà heureuse celle qui te cherche, qui soupire, et qui a soif de toi, mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de ta face, dont ta main a essuyé les larmes, et dont ton amour a déjà comblé les désirs ! Quand sera-ce ? ô beau jour sans nuage et sans fin, dont tu seras toi-même le soleil,

et où tu couleras au travers de mon cœur comme un torrent de voluptés ! A cette douce espérance, mes os tressaillent et s'écrient : Qui est semblable à toi ? Mon cœur se fond et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur et mon éternelle portion !



TABLE

—◇—

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Lille. — Typ. L. Lefort 1855

